

Dédié à Bertha, ma grand-mère maternelle, que je n'ai pas eu le temps de connaître...

## Préface

Lorsque je feuillette ce vieil album de photos de famille, mon regard s'arrête souvent sur ce cliché en noir et blanc pris au début du XXème siècle par quelqu'un aujourd'hui disparu.

Au milieu d'un paysage agraire et uniforme, que nulle habitation ne rompt, j'aperçois quelques arbres se profilant à l'horizon.

Au second plan, un chemin de terre cahoteux semble mener à une bâtisse de pierres.

Mais, ce qui attire surtout le regard est, sans conteste, le premier plan de la photo jaunie par le temps.

Au centre, trône le baudet « Bibi », pourvu d'oeillères et dont le dos est protégé d'une couverture soigneusement pliée.

La main droite de sa maîtresse « Aglaé » repose maternellement sur sa croupe râpée.

Aglaé, vêtue d'un chemisier pied-de-poule à manches longues et d'une jupe en grosse toile, a un visage rayonnant de bonheur.

Malgré les rudes travaux de la terre du Hainaut, parfois si ingrate, elle affiche un optimisme à toute épreuve.

Son poing gauche serré atteste sa volonté inébranlable.

Ses cheveux gris ramenés en arrière lui confèrent une allure à la fois digne et élégante.

Son sourire radieux s'adresse à « Gustave », son époux, qui, malgré sa mine renfrognée, n'a cessé de la faire rire aux larmes, depuis leur première rencontre, il y a fort longtemps, à la Ducasse (fête annuelle) d'Ath.

Au contraire d'Aglaé, Gustave, lui, nous interpelle par son attitude « provocatrice ».

Son vêtement austère contraste avec sa casquette mutine.

Son visage émacié traduit l'âpreté de la tâche paysanne.

Tandis que son regard nous interroge, sa main droite se cache dans un pantalon de grosse toile, pendant que sa main gauche tient fermement les rênes de Bibi.

L'animal domestique devient l'harmonieux symbole de l'amour entre ces deux êtres.

Aglaé et Gustave ont vécu à une époque où le lien de l'homme avec la nature était encore très fort.

Comme la plupart des habitants du Royaume de Belgique et d'Europe, ils vivaient à et de la campagne.

Gustave Gervais aurait certes aimé poursuivre ses études, il en était capable, mais son père en avait décidé autrement.

A cette époque, on ne contestait aucunement l'autorité des parents.

A contre-cœur, Gustave s'occupa donc de culture et d'élevage.

Aglaé Maréchal, quant à elle, venait d'une famille de maraîchers.

Peu lui importaient les études, du moment qu'elle pouvait vendre ses fruits et ses légumes au marché d'Ath et rester le plus longtemps possible près de son cher Gustave.

Le couple eut trois descendants: Bertha, Olga et Louis.

Aucun des trois ne voulut reprendre le métier des parents...

## LE SONGE

Bertha venait de fêter ses 12 ans.

Olga, sa soeur cadette, allait avoir 7 ans bientôt et Louis, le « petit frère », avait tout juste 5 ans.

En tant qu'aînée, Bertha était considérée comme la seconde « maman » de la famille et, à ce titre, recevait les confidences de son vaillant père.

Un soir d'été, pendant la veillée, alors qu'Olga et Louis dormaient à poings fermés dans la chambre des parents et qu'Aglaé préparait le marché du lendemain, Gustave fit signe à sa fille aînée de se rapprocher de lui.

A la manière dont il fumait sa pipe bien culottée, Bertha devina tout de suite que quelque chose le préoccupait.

Etaient-ce les caprices du temps qui compromettaient la prochaine récolte de blé?

A moins que ce ne soit la mauvaise volonté d'Olga à se rendre à l'école du village?

Toutes sortes d'hypothèses se présentaient à l'esprit de l'adolescente qui, malgré ses 12 ans, paraissait avoir déjà deux ou trois ans de plus.

Parvenue au pied de la cheminée, au repos en cette saison, Bertha s'assit sur le tabouret que lui avait installé son père près de son fauteuil d'osier.

Après un long moment de silence, l'homme aux mains calleuses abandonna provisoirement sa pipe en terre sur le bord de lâtre et se mit à parler:

« Savez-vous bien, ma fille, ce qui m'est arrivé, la nuit dernière, pendant mon sommeil? »

En prononçant ces mots, Gustave ne put cacher sa vive émotion.

L'adolescente remarqua que sa main droite tremblait un peu.

« Vous avez été réveillé par un voleur? »

En ces temps de pénurie récurrente, cette éventualité lui venait tout naturellement à l'esprit.

« Que nenni, ma fille, point de voleur, mais un curieux rêve! »

Ces paroles eurent le don de soulager, au moins passagèrement, l'adolescente aux yeux d'azur et aux longs cheveux de jais.

« Racontez-moi cela, père! »

Bertha était, tout comme sa mère, friande d'histoires plus ou moins inventées par Gustave, lecteur insatiable de tout ce qui lui tombait sous la main.

« Figurez-vous donc, chère enfant, qu'un Ange m'est apparu, la nuit dernière!

Il s'est présenté et m'a confié une mission: transmettre un secret qui ne sera clairement dévoilé qu'aux descendants de vos enfants à vous, Bertha.

Il s'agit d'un secret de la plus haute importance, m'a-t-il affirmé, tout en pointant son index vers le Ciel.

A ce moment-là, je vis un attelage de chevaux tirant une herse et, là où celui-ci était passé, surgissaient des fleurs et des arbustes magnifiques.

Avant de disparaître, l'Ange aux ailes pointées vers le Ciel me désigna, à ses pieds, un rouleau de soie imprimé de gros caractères dorés.

Cela ressemblait à une énigme.

Je n'eus le temps de distinguer que le début de l'énigme: la lettre « B » et la fin: une date: « 1615 ».

Tout de suite après, je me réveillai.

A cet instant-là, quelques plumes d'un blanc immaculé tombèrent au pied du lit.

Je n'avais donc pas rêvé! »

Bertha avait écouté attentivement ces propos et écarquilla les yeux.

En aucune façon, elle ne mettait en doute ce qu'elle avait entendu.

« C'est extraordinaire!

Vous avez eu la visite d'un Ange!

Mais, comment mes descendants vont-ils trouver l'énigme?

Gustave rassura sa fille aînée:

-Avant de disparaître définitivement, l'Ange m'a indiqué le moyen de découvrir les 11 lettres manquantes du message mystérieux:

«Dans chaque lieu où séjournera l'un de tes descendants, une ou plusieurs lettres lui seront indiquées par l'un de mes émissaires.

L'ensemble des 12 lettres constituera la formule que je veux vous transmettre et qui vous rendra définitivement heureux. »

En dehors de l'aspect surnaturel de l'apparition, ce qui avait surtout frappé Gustave était le terme « définitivement », prononcé par le Messager du Ciel.

Quoi de plus beau, en effet, pour un père, que d'envisager une descendance heureuse et prolifique?

Bertha, encore jeune, n'avait pas parfaitement compris le message divin, aussi son père crut-il nécessaire de préciser:

« L'un de tes descendants directs bénéficiera de ce secret.

Ce secret lui donnera un avantage considérable sur ses contemporains et il le transmettra à ses enfants, qui le transmettront à leur tour, de génération en génération. »

Le beau visage de l'adolescente s'éclaira alors et elle s'exclama:

« J'aimerais tellement que nous vous fassions honneur, Olga, Louis et moi! »

« En ce qui te concerne, lui rétorqua Gustave, je ne me fais aucun souci: je sais que je pourrai compter sur toi, ma fille chérie, en toutes circonstances! »...

Quelques semaines passèrent.

La saison des moissons avait été particulièrement pluvieuse, aussi la récolte de blé avait-elle été déplorable.

A contre-cœur, Gustave et Aglaé avaient donc dû interrompre les études de Bertha, malgré des résultats très encourageants.

Désormais, l'adolescente devrait seconder ou même parfois remplacer sa mère occupée aux champs ou au marché de la ville.

La jeune fille n'avait plus le temps de fréquenter les jeunes de son âge.

Il fallait emmener les deux cadets à l'école, distante de plusieurs kilomètres, et aller les rechercher, en fin d'après-midi.

Entre-temps, elle s'occupait de diverses tâches ménagères: préparation de la soupe, lessive au lavoir, entretien des vaches et des chèvres...

La journée passait très vite.

Le soir arrivait et...Bertha, rompue de fatigue, s'affalait sur sa paille, après avoir dit une dernière prière avec ses parents installés devant l'âtre rougeoyant.

Les mois et les années s'écoulèrent ainsi, jusqu'au jour où Gustave, l'air malicieux, prit à nouveau Bertha à part et lui dit:

« Te voilà presque femme, à présent, ma fille.

Je dois reconnaître que tu as parfaitement accompli les tâches que ta mère et moi t'avons confiées.

Cependant, la vie, pour nous, n'est pas facile: tu as 16 ans, Olga en a 11 et Louis 9.



Les revenus que nous tirons à grand-peine de la terre et de l'élevage ne suffisent plus à nourrir une famille comme la nôtre.

Le potager de ta maman nous apporte, certes, un complément de recettes, mais la vie est devenue tellement chère!

J'ai remué la question dans tous les sens et je ne vois qu'une solution: il faut que tu nous aides, en allant proposer tes services chez « l'Emile », à l'Auberge du Bois du Renard.

Il paraît que c'est un bon patron et que tu peux gagner autant que ta mère avec ses fruits et légumes au marché. »

Prise au dépourvu, Bertha répondit:

« Père, je ferai ce qu'il vous semble bon pour notre bonheur à tous. »

« Dans ces conditions, ajouta Gustave, nous irons demain chez Emile, pour que tu commences ta besogne le plus tôt possible. Olga s'occupera de Louis à ta place et nous aidera, comme tu le faisais jusqu'à aujourd'hui. »

La jeune fille, sans doute rassurée par ces propos, redit:

« Votre bonheur à tous, c'est cela qui m'importe le plus! »

Et sur ces mots, elle embrassa tendrement son père et courut dans la cuisine embrasser sa mère.

Aglaé, qui était au courant des intentions de son Gustave, reçut sa fille aînée avec joie.

Elle était fière d'avoir conçu une enfant aussi courageuse, capable de faire front à n'importe quelle situation embarrassante.

Du coin de son grand tablier, elle essuya une larme , tout en regardant s'éloigner sa première fille en direction de l'étable...

Le lendemain, bien avant le lever du soleil, la jeune fille était debout et, après un brin de toilette dans la cuvette de la pompe, un bol de chicorée et une tranche de pain bis, elle se présenta à sa mère occupée à atteler Bibi.

Celle-ci s'arrêta un instant et contempla sa fille une dernière fois, avant son départ pour l'Auberge.

Assise sur un tabouret réalisé par Gustave pendant ses rares moments de répit, elle fit un geste à l'adresse de Bertha et lui dit:

« Viens par ici, ma fille, que je te noue correctement les cheveux. C'est aujourd'hui un grand jour pour toi! Tu vas travailler chez un patron. C'est un honneur pour la famille et, si l'Emile est content de toi, il te donnera sûrement un petit supplément! »

L'aînée de la famille ne se fit pas prier.

Elle se mit à genoux devant sa mère, pour que celle-ci soit à même de la coiffer.

Pendant qu'Aglaé lissait de son peigne en bois les beaux cheveux d'ébène qu'elle aimait tant caresser, Bertha lui confia:

« Bien sûr, je ne vous verrai plus aussi souvent, vous et les petits, mais je serai contente de vous ramener quelque argent. J'aimerais tant que vous, maman, vous renouveliez votre garde-robe, que papa puisse s'acheter une nouvelle charrue et que les petits puissent rester longtemps à l'école.

Je pourrai même gagner davantage, si j'en ai la force! »

Aglaé venait juste de terminer la coiffure de sa fille chérie. La dernière épingle piquée, elle soupira:

« Malheureusement, nous sommes trop pauvres, sinon nous t'aurions laissé finir tes études chez les Soeurs et tu serais devenue Régente (professeur de collège), comme tu le désirais.

Avec un peu de chance et ton argent, nous pourrions laisser Olga et Louis à l'école, le plus longtemps possible.

Bertha, ma fille, tu es notre bon ange à tous!

Viens que je t'embrasse avant de partir! »

Sur ces mots, Bertha prit congé des siens et, accompagnée de Gustave, s'engagea d'un pas décidé sur le chemin de l'Auberge.

Les fleurs des champs les saluaient au passage et ils perçurent le braiment de Bibi, juste un peu avant de franchir la côte.

Après une bonne demi-heure de marche, ils aperçurent les premiers hêtres du Bois du Renard.

Nichée au milieu d'un bouquet de buis, la chapelle dédiée à Notre-Dame semblait leur indiquer la bonne direction.

Un peu plus loin, au-delà d'une dernière montée, on apercevait l'Auberge, jouxtant la Chaussée de Bruxelles.

Bertha se rapprocha alors de Gustave qui la précédait de quelques enjambées.

Dix minutes plus tard, le père et sa fille aînée poussaient de concert la lourde porte de chêne de l'Auberge.

Les deux visiteurs se trouvèrent aussitôt plongés dans un brouhaha de buveurs qui contrastait avec l'extérieur, si calme et si serein.

L'Auberge du Bois du Renard, autrefois Relais de Poste, était connue de toute la contrée.

On y venait à toute heure du jour (et parfois de la nuit), pour échanger des nouvelles, tout en buvant une bonne pinte de bière ou une goutte de genièvre.

L'établissement, tenu par l'Emile et sa femme Justine, jouissait d'une certaine réputation. Les prix n'étaient pas trop élevés et les plats servis étaient simples et copieux.

Gustave, qui connaissait un peu l'endroit, dirigea ses pas vers le comptoir où officiait un gros gaillard au visage rubicond et à la moustache en bataille: « l'Emile » et l'aborda en ces termes:

« Salut, l'Emile! Je te présente Bertha, mon aînée, une vaillante, comme il n'y en a pas deux!

Dis bonjour à ton patron, Bertha! »

La jeune fille, un tantinet surprise par ces paroles, rougit et murmura:

« Bonjour, Monsieur Emile! »

« Nous avons de plus en plus de clients, depuis que l'Auberge propose des repas chauds et la patronne n'y arrive plus, toute seule.

Imaginez! Nettoyer la salle, éplucher les légumes, préparer les repas, servir les clients...

Elle n'a pas eu le bonheur, comme vous, d'être entourée de quelques bras solides et notre dernière serveuse est tombée gravement malade, il y a un mois.

Impossible de trouver quelqu'un de valable pour la remplacer.

Ma fille, je vais tout de suite te présenter à la patronne et, si tu fais l'affaire, je t'engage sur-le-champ! »

Profitant d'une courte accalmie, l'Emile entraîna Gustave et Bertha dans la cuisine attenante.

Dans le fond de la pièce plongée dans une demi-obscurité, le père et son aînée distinguèrent avec difficulté une forme rabougrie au chignon terne: Justine.

Elle venait de s'attaquer à un énorme tas de pommes de terre destinées au repas de midi.

Un peu plus loin, un monceau de laitues attendait d'être lavé, près d'une bassine émaillée.

Quelques paquets de viande rouge enveloppés de papier gras étaient disposés près de la cuisinière à bois qui venait tout juste d'être allumée.

Sur les étagères, une ribambelle de pots se dressait en désordre et, partout ailleurs, des quantités d'assiettes et de couverts sales attendaient patiemment d'être nettoyées.

Devant cette visite attendue, l'éplucheur de Justine interrompit momentanément sa besogne.

Tout en poussant Bertha dans sa direction, Emile s'exclama:

« Voilà du renfort, la patronne!

Bertha va vous prêter main-forte et vous n'aurez plus raison de râler. D'après son père, c'est une vaillante, une courageuse qui ne rechigne pas au travail.

Donnez-lui tout de suite quelque chose à faire, pendant que je discute avec le Gustave de ses prochains gages. »

Justine ne se le fit pas dire deux fois.

Elle se saisit d'un second éplucheur qui traînait par là et le tendit à la jeune fille.

Celle-ci comprit le geste et approcha un tabouret de la table de travail.

Sans un mot, elle se mit à attaquer une partie du tas de pommes de terre qui restait.

Au fur et à mesure que ses tubercules étaient épluchés, ils rejoignaient ceux que Justine avait épluchés dans un grand seau d'eau, avec un gros « plouf! ».

Seul le tic-tac de l'horloge murale peuplait le silence de la pièce.

Au bout d'un long moment, la porte battante s'ouvrit sur les deux hommes aux mines réjouies.

L'Emile prit alors la parole:

« Marché conclu, Justine!

Gustave et moi sommes tombés d'accord: Bertha viendra tous les jours, du matin à 8 heures jusqu'au soir à 6 heures, pour nous aider.

Bien entendu, elle sera libre d'aller à la messe le dimanche et les jours de fête.

Elle touchera autant d'argent que notre dernière employée, si nous sommes contents d'elle.

Qu'en pensez-vous, Monsieur Gustave? »

A cette question, le cultivateur topa de sa dextre la main droite de l'Emile, tout en s'exclamant:

« Je savais bien qu'entre honnêtes gens, on pouvait s'entendre!

Je vous confie Bertha pour quelque temps.

Prenez-en soin et vous ne le regretterez pas! »

Sur ces mots, le père embrassa sa fille aînée sur le front et lui dit:

« Ne crains rien, Bertha, tu es tombée sur de bons patrons.

Nous t'attendrons ce soir à la ferme, ta mère et moi, et tu nous raconteras ta journée, n'est-ce pas? »

« Vous pouvez partir sans crainte, lui rétorqua la jeune fille, consciente de ses responsabilités.

Je ferai en sorte que vous soyez toujours fiers de moi. »

Rassuré, le père salua tout le monde une dernière fois et disparut derrière la porte...

Quelques mois s'écoulèrent.

Bertha était devenue une jeune femme à la taille élancée et au regard profond.

Son visage aux traits délicats contrastait avec ses origines paysannes.

La plupart des hommes qui fréquentaient l'Auberge se retournaient sur son passage et exprimaient bruyamment leur admiration pour ce brin de femme.

L'aînée des Gervais se sentait de plus en plus mal à l'aise au milieu de cette bande de rustres, mais elle n'osait se plaindre, de peur d'être renvoyée.

Pour ne pas attirer les regards, elle s'employait à porter les vieux habits trop courts de sa mère et à se coiffer comme une souillon.

Souvent, elle allait se réfugier auprès de Justine, pour ne pas entendre les propos grivois de tous ces soûlauds.

Sa patronne ne l'épargnait pas non plus.

Jalouse de la beauté de sa serveuse, elle lui refilait toutes les basses besognes: récurer les casseroles, laver les carreaux, nettoyer l'auge des cochons...



Bertha venait d'avoir 17 ans.

La Ducasse d'Ath battait son plein.

Une flopée de fêtards avait débarqué dans l'Auberge en début d'après-midi et la jeune femme n'avait pas arrêté de les servir en alcools de toutes sortes.

La goutte vint à manquer.

Bertha savait où en trouver.

Elle descendit donc l'escalier raide qui menait à la cave et s'apprêtait à remplir une cruche, lorsqu'elle sentit une grosse main la saisir à la taille, pendant qu'une autre main la bâillonnait.

Pétrifiée d'horreur, elle était incapable de se défendre contre l'agresseur.

Au moment où, sous la pression, elle allait s'effondrer, la lumière d'une chandelle apparut en haut de l'escalier et on entendit une voix retentir:

« Emile, êtes-vous là?

Les clients vous attendent!

Et Bertha? Où est-elle donc encore passée? »

L'agresseur qui n'était autre qu'Emile desserra son étreinte et Bertha remonta l'escalier quatre à quatre.

Echappée de justesse à son agresseur, Bertha rassembla rapidement ses effets et, après avoir exigé ses derniers gages à la patronne qui avait tout compris, s'engagea d'un pas décidé sur le chemin du retour.

Sur son parcours, la nature semblait lui faire la fête: les oiseaux rivalisaient de leurs trilles, les arbres bruissaient sous une brise légère, les coquelicots penchaient un peu plus leur tête ébouriffée, en signe de respect pour la jeune apparition.

Cinq heures du soir venaient de retentir au clocher du village, quand Bertha croisa la Chapelle du Bois du Renard.

La porte était, pour une fois, grande ouverte et la jeune femme sentit une force mystérieuse l'envahir.

Une voix lui disait qu'elle trouverait à l'intérieur de cet humble édifice l'énergie qui lui faisait défaut en ce moment.

A cette heure, la Chapelle était vide.

Elle s'approcha au plus près de l'autel, où quelqu'un avait déposé un bouquet de fleurs des champs.

En apercevant une statue dédiée à la Bienheureuse Vierge Marie, elle se souvint du songe mystérieux relaté par son père, quelques années auparavant.

Le début du message qui allait procurer le bonheur à ses descendants était inscrit ici, en lettres d'or.

Le « B » doré à l'or fin de « Bienheureuse » jaillissait, comme transfiguré par la lumière d'un vitrail.

Pour Bertha, la relation entre le rêve de son père et son expérience mystique ne faisait aucun doute.

Sa prière s'éleva alors vers l'autel:

« Vierge Marie, je Vous remercie de m'avoir donné ce signe.

Mon père a eu raison de me raconter son rêve, inspiré par Votre Fils. Donnez-moi la force de transmettre le message de l'Ange à mes enfants! »

Sur ces mots, Bertha s'agenouilla au pied de la statue pendant un long moment.

Sa profonde méditation ne fut interrompue que par le tintement de la cloche qui sonnait six heures.

Ne voulant pas inquiéter ses parents inutilement, la jeune femme se leva et prit la direction de la ferme paternelle, non sans avoir jeté un dernier coup d'oeil à la Chapelle...

En pénétrant dans la salle à manger, elle vit que tout le monde l'attendait pour se mettre à table.

Olga, qui avait à présent 15 ans, l'avait remplacée auprès de sa mère.

Volontiers riieuse et enjouée, elle contrastait beaucoup avec l'allure sérieuse de Bertha.

Plus petite et plus ronde que sa soeur aînée, Olga affectionnait particulièrement son jeune frère.

Louis avait à présent 13 ans et était le seul à poursuivre des études chez les Frères.

D'un tempérament rêveur, il se plaisait à rester des heures durant à contempler les roses du jardin.

Lorsque Gustave, un peu plus voûté que l'an passé, mais toujours aussi digne, se plaça en tête de table, ce fut le signal pour les autres de s'installer: Bertha, à la droite de son père, Louis et Olga à sa gauche. Une place était réservée à sa femme, Aglaé, qui assurait le service avec le sourire.

Après avoir récité le Bénédicité, tout le monde, sauf la maîtresse de maison, s'assit et le père coupa de larges tranches de pain bis qu'il distribua, après les avoir signées d'une croix au couteau.

Au moment où Aglaé apparut avec la soupière de pot-au-feu fumant, chacun accrocha sa serviette fraîchement blanchie à son cou et on n'entendit plus que le bruit des cuillers au fond des assiettes.

Bertha attendit que le repas soit fini, pour annoncer:

« Je ne veux plus aller chez l'Emile et la Justine, ils me dégoûtent! Je préférerais revenir travailler à la ferme. »

Cette nouvelle retentit dans la salle comme un coup de tonnerre.

Gustave replia son couteau de poche et le posa lentement sur la table.

Il regarda attentivement sa fille aînée, avant de s'exprimer, en pesant ses mots:

« Qu'est-ce qui a bien pu se passer, pour que ma gentille Bertha ne veuille plus se rendre à l'Auberge? Ses patrons l'auraient-ils maltraitée? »

Il n'en fallait pas davantage pour toucher la malheureuse.

Elle s'effondra aux pieds de sa mère, fourra sa jolie tête entre ses genoux protecteurs, pendant que de gros sanglots secouaient sa poitrine.

Tout en caressant maternellement sa longue chevelure noire, Aglaé, d'un regard, signifiait à Gustave son intention de parler seule à seule avec sa fille aînée.

Le père comprit immédiatement le message et s'occupa du coucher des deux « petits ».

Quelques minutes plus tard, la mère se retrouvait seule avec Bertha, dans la grande salle à manger.

Aglaé commença:

« Je ne comprends pas, ma fille. Jusqu'à aujourd'hui, vous paraissiez heureuse de travailler à l'Auberge.

Souvenez-vous de votre joie, quand vous nous avez remis, après un mois de durs labeurs, votre premier argent!

Votre père en avait les larmes aux yeux.

A table, il vous a tout de suite placée à sa droite, à la place d'honneur!

Et grâce à votre argent, nous avons pu continuer à envoyer Olga et Louis à l'école, puis nous avons acheté une nouvelle charrue pour Gustave et une nouvelle charrette pour moi.

Racontez-moi vite ce qui s'est passé, pour vous mettre dans un tel état!

Vous pouvez avoir confiance, je ne dirai rien. »

Réconfortée par ces propos et par la douceur de sa mère, la jeune femme acquiesça, essuya une dernière larme et ouvrit son cœur:

« Maman, je vous aime. Je vais tout vous raconter... »

Une demi-heure plus tard, comme les « petits » dormaient, Gustave réapparut.

Bertha semblait avoir retrouvé son calme.

Un coup d'oeil complice d'Aglaé à son mari finit de le rassurer.

La fille aînée attendit que son père s'installe confortablement près de lâtre avec une bonne pipe, pour prendre la parole:

« Je vous demande pardon, cher père , pour mes sautes d'humeur. A cause de la Ducasse, nous avons eu un surcroît de travail et mes patrons ont été particulièrement bourrus avec moi.

Vous connaissez mon tempérament. Je suis très sensible. Un rien me touche. Je suis encore jeune et mes nerfs ont lâché.

Cela ira mieux sûrement demain, quand la Ducasse sera passée! »

Gustave, en signe d'assentiment, aspira une longue bouffée de sa pipe rougeoyante.

Pendant qu'Aglaé débarrassait la table, il fit signe à Bertha de s'approcher:

« C'est bien, ma fille. Je vois que votre maman a trouvé les mots qu'il fallait pour vous tranquilliser.

Je sais bien que votre vie à l'Auberge n'est pas facile, surtout à votre âge et belle comme vous êtes.

Cependant, sans votre argent, nous aurions bien du mal à nous en sortir!

Nous aimerions tant que Louis finisse ses études et devienne Frère des Ecoles Chrétiennes à son tour ! »

A ces mots, la jeune femme réagit immédiatement:

« Vous avez raison, père. Contrairement à Olga, Louis paraît doué pour les études. Il faut qu'il réussisse ses Humanités (son baccalauréat), pour entrer dans les Ordres.

Je vais vous aider, tant que je pourrai et tant que le Seigneur m'en donnera la force. »

Sur ces mots, Gustave embrassa tendrement le front de sa fille chérie.

Le lendemain matin, qui fut la première surprise de voir arriver Bertha en sifflotant gaiement à l'Auberge du Bois du Renard?

Justine, bien évidemment!

Elle croyait, depuis l'esclandre de la veille, ne plus jamais revoir la jeune fille.

Comme l'Emile était parti dès l'aurore en ville pour se réapprovisionner en bière, sa femme était restée seule dans l'établissement.

A cette heure, personne ne venait, si bien que Justine et Bertha eurent tout loisir de causer.

Ce fut la patronne qui entama la conversation:

« Ma pauvre petite, te voilà de retour, malgré ce qui s'est passé hier à la cave?

Ne parle pas, je crois avoir tout deviné.

Cela fait un moment que l'Emile tourne autour de toi.

Il fallait bien que cela arrive, tôt ou tard.

Si tu veux continuer à travailler ici, il faudra être vigilante et ne pas te rendre seule à la cave! »

« J'ai bien compris la leçon, lui rétorqua alors la jeune fille, en se redressant.

Désormais, je resterai en votre compagnie.

Je compte sur vous, pour me protéger contre tous les dangers qui me guettent. »

« Tu peux compter sur moi, ma petite, lui dit la patronne. Je suis passée par là et, à l'avenir, tu ne seras plus importunée. J'en fais mon affaire. Oui-da! »

« Oh, merci, Madame, répondit Bertha en rougissant.

Vous savez que votre argent nous est bien utile, à la ferme.

L'an prochain, j'aurai 18 ans et je pourrai en gagner davantage, si vous le permettez. »

« Bien sûr, lui répliqua Justine, je me demande ce que nous ferions à présent sans toi.

Le bouche à oreille a tellement bien marché, que nous refusons souvent des clients venus de dix lieues à la ronde.

Tu n'es sûrement pas étrangère à notre succès.

Et tes frites sont tellement bonnes! »



Le soir, en passant par la Chapelle, Bertha ne put s'empêcher de se recueillir quelques instants aux pieds de la Sainte Mère de Dieu.

Dans un élan spontané, elle se prosterna devant la Dame au sourire si doux et La remercia d'avoir exaucé sa prière: continuer à travailler à l'Auberge, comme avant.

Le soleil couchant traversait à présent le vitrail aux tons vifs et frappait de ses rayons ardents la statue de la Madone.

Celle-ci semblait irradiée, si bien que Bertha, un instant, ne vit plus qu'une silhouette royale avec le « B » doré à l'or fin qui se détachait à nouveau des autres lettres.

Cette soudaine apparition lui rappelait la secrète mission révélée par le songe de son père: transmettre une partie du message qui apporterait joie et félicité à ses descendants.

Et cette partie lui apparaissait clairement être la lettre « B », comme celle de son prénom: « Bertha »!

## L'EVEIL DES SENS

Les années passèrent avec son lot de bonnes et de mauvaises nouvelles.

Cependant, la famille Gervais-Maréchal tenait bon, grâce à l'aide précieuse de la fille aînée, Bertha.

Elle venait de fêter ses 24 ans, le 11 juillet 1909, quand son père lui confia:

« Votre maman et moi-même sommes très contents de vous. Grâce à votre travail à l'Auberge, nous avons pu surmonter tous les obstacles. Olga a pu trouver une place de couturière chez une tailleuse d'Ath. A présent, elle nous rapporte, elle aussi, son argent.

Quant à Louis, à 17 ans, malgré cette fâcheuse tendance à rêvasser, il fera sûrement un bon ecclésiastique. Les Frères m'ont assuré qu'il avait des possibilités. Ah, s'il n'était pas aussi lent et paresseux! Mais, c'est un bon coeur, toujours prêt à partager son casse-croûte avec ses copains. Les Chers Frères sont prêts à le garder plus longtemps à l'étude du soir, afin qu'il bûche davantage les matières scientifiques. Les mathématiques ont toujours été son point faible. Par contre, quelle facilité pour écrire!

Qu'en pensez-vous, ma fille? »

Bertha, attentive à ces paroles, répondit sans détour:

« Père, votre analyse concernant Louis me semble juste. Il faut l'encourager à poursuivre ses études, ainsi pourra-t-il trouver une bonne situation qui le mette à l'abri du besoin. Par contre, je ne suis pas sûre qu'il ait la vocation de Frère des Ecoles Chrésiennes.

Comme vous l'avez constaté, c'est un poète, un rêveur. Jamais il ne pourrait mener une classe. Il serait chahuté dès la première heure! Je le verrais plutôt dans la Fonction Publique, dans un bureau, par exemple, comme Georges Courteline! »

A ces mots, Gustave partit d'un grand éclat de rire.

Effectivement, il « voyait » à cet instant précis son fils cadet installé dans un bureau de l'Administration Provinciale. Confortablement assis, il profitait de ses longues pauses en solitaire, pour écrire ses romans, ses poèmes et ses chansons.

Les quelques dossiers éparpillés dans la pièce austère pouvaient bien attendre encore un peu.

De temps en temps, Louis interrompait son activité d'écrivain et plongeait son regard dans le dernier numéro des « Heures Littéraires ». Il y découvrait un monde ouvert sur de vastes perspectives, à des lieues de ce bureau étriqué qui, cependant, lui permettait de subsister.

Le rire de Gustave s'arrêta enfin et le père répondit:

« Tu as mille fois raison, ma fille! Louis a plus l'étoffe d'un artiste que celle d'un Frère. Nous reparlerons de son avenir dans quelques mois.

Pour l'instant, c'est de toi que je voudrais parler.

Tu connais bien l'oncle Ernest, mon frère cadet qui a eu trois enfants, lui aussi, et qui travaille à Liège comme chef de gare? Si je me souviens bien, tu t'entendais très bien avec sa fille aînée, Adeline, quand ils sont venus, l'an passé, à la Ducasse d'Ath.

N'aimerais-tu pas les voir quelques jours chez eux, lorsque la moisson sera achevée?

J'en ai parlé à ton patron de l'Auberge et il m'a répondu qu'il s'arrangerait pendant ton absence.

Alors, donne-moi ton avis. »

Le visage de Bertha rayonna tout à coup d'une joie intense:

« Quelle bonne idée, père chéri!

J'attendais depuis longtemps une telle occasion. J'aime beaucoup votre frère Ernest et sa famille. Et, de plus, je n'ai jamais pris le chemin de fer! »

A l'issue de la moisson, Gustave et Aglaé tinrent parole et accompagnèrent en charrette la jeune femme à la gare d'Ath.

Le bâtiment imposant qui venait d'être rénové en 1892 drainait toute la population des environs.

Une foule bigarrée de militaires, de citadins et de campagnards se pressait sur le quai n°1, en attente du train pour Bruxelles.

En cette matinée de septembre, le soleil brillait encore de mille feux, comme si l'été voulait se prolonger indéfiniment.

Une fois la charrette rangée dans un enclos surveillé par un gardien, les deux femmes, Aglaé et sa fille aînée, se dirigèrent lentement vers la salle des pas perdus, pendant que Gustave s'approchait d'un guichet.

Au bout de quelques minutes, le père et les deux femmes, après avoir fait poinçonner leur billet, pénétrèrent sur le quai abrité par une verrière toute neuve.

Gustave, muni de la valise de toile à carreaux verts et noirs de Bertha, fut le premier à apercevoir la volute blanche au bout de la voie ferrée qui se perdait à l'horizon.

Sur ces entrefaites, un frisson parcourut l'assistance et le chef de gare en tenue apparut sur le quai bondé de voyageurs.

Quelques minutes après, le museau de la locomotive se dessina nettement, ainsi que sa cheminée.

Un sifflement strident s'en suivit et le roulement cadencé des wagons sur la voie rectiligne s'amplifia.

Un nouveau sifflement, plus fort celui-là, avertit que le train entrait en gare.

Et dans un crissement aigu de freins, le mastodonte de fer et d'acier finit par s'immobiliser.

Un panache de fumée blanche s'éleva alors dans le ciel limpide et la voix du chef de gare retentit:

« Ath, Ath!

Les voyageurs à destination de Jurbise, Denderleeuw et Saint-Ghislain changent de train.

Les voyageurs à destination de Bruxelles, en voiture, s'il vous plaît! »

Pendant qu'Aglaé, la larme à l'oeil, embrassait Bertha une dernière fois, tout en lui prodiguant maintes recommandations, Gustave repérait aisément la voiture de 3ème classe où sa fille allait bientôt s'installer.

Impressionnée par cette foule bruyante et trépidante, la jeune femme suivit aveuglément son père jusqu'au marche-pied du wagon.

Les derniers passagers qui s'arrêtaient à Ath venaient de descendre et ce fut le tour de Bertha de grimper les marches jusqu'à la plate-forme d'entrée.

Elle se retourna alors.

Son père, avec un large sourire, lui passa sa valise si petite, si légère, pendant que sa mère lui tendit une corbeille avec toutes sortes de provisions.

Poussée par les autres voyageurs, Bertha s'engouffra dans le long couloir ouvert sur des rangées de banquettes en bois verni.

Elle avisa une place vide à côté d'un monsieur qui lui rappelait l'oncle Ernest, demanda poliment si le siège était libre et hissa ses deux bagages dans le filet, au-dessus de sa tête.

Un coup de sifflet du chef de gare la ramena à la réalité.

Les portières claquèrent et le lourd convoi s'ébranla dans un bruit d'enfer.

Bertha eut juste le temps de se précipiter vers la fenêtre entrouverte du wagon.

De son mouchoir blanc brodé par sa soeur cadette Olga, elle fit signe à ses parents, serrés l'un contre l'autre sur le quai bondé.

Quand elle ne les vit plus, elle s'assit lentement sur la banquette et, pour cacher son émotion, ouvrit un journal que quelqu'un avait laissé traîner là.

Après quelques arrêts de courte durée, Bertha se retrouva à la Gare du Midi, à Bruxelles.

Elle descendit du train et, suivant les consignes précises de son père, se rendit à la Gare du Nord et attendit patiemment la correspondance pour Liège.

D'abord presque vide, le quai se remplit peu à peu de voyageurs bien différents de ceux de la ligne Ath-Bruxelles.

La plupart des hommes portaient complet et chapeau melon et la plupart des femmes des robes satinées aux reflets chamarrés.

Les cris des porteurs se mêlaient au vacarme assourdissant des locomotives qui suaient et haletaient, en attendant le signal fatidique.

Le train pour Liège apparut enfin en bout de quai et on entendit le chef de gare dont l'accent avait légèrement changé depuis Ath:

« Attention, attention! Le train pour Liège entre en gare. Ne restez pas trop près de la voie. Attendez son arrêt, avant de pénétrer dans les wagons. Vérifiez que vous ne vous trompez pas de classe et comptez vos bagages! »

La foule, disciplinée, prêta attention à ces propos et attendit patiemment l'arrêt du train qui, cette fois, poussait les wagons vers deux gros tampons.

La manoeuvre demandait du temps et une grande dextérité, pour ne pas « brutaliser » les mécanismes.

Après un dernier soubresaut, le convoi finit par s'immobiliser.

Ce fut le signal pour les voyageurs d'ouvrir les portières et d'envahir les wagons.

Bertha attendit que la première vague soit passée, pour grimper à son tour dans son wagon de troisième classe dont elle avait repéré l'emplacement depuis longtemps.

Le wagon était déjà à moitié occupé, lorsqu'elle avisa une banquette libre, à côté de la fenêtre. Quelle chance! Elle allait pouvoir contempler le paysage jusqu'à son arrivée, en fin d'après-midi.

Entre Bruxelles et Liège, villes distantes d'une centaine de kilomètres, la campagne du Brabant déroulait son paysage uniforme ponctué de villages aux briques rouges.

Le train entra en gare de Liège, comme prévu, en fin d'après-midi.

A la sortie, Bertha reconnut le visage débonnaire de son oncle Ernest et le chapeau de paille de sa cousine Adeline.

Aussitôt, Ernest s'avança en direction de l'invitée et, tout en se saisissant de ses bagages, lui administra trois gros baisers sonores sur les joues.

Adeline suivit sans tarder le même chemin.

Bientôt, tous les trois se retrouvèrent dans un tramway qui desservait la banlieue de Liège.

Bertha se cala avec difficulté sur un banc, en face de son oncle et de sa cousine.

Le tram n°13 qui escaladait la rude pente en direction de Montegnée-lez-Liège ne s'arrêtait que sur demande.

Pendant que le conducteur conduisait d'une main experte, le contrôleur passait et repassait parmi les voyageurs.

De temps en temps, le timbre aigret retentissait pour éviter tout obstacle sur la voie.

Malgré le bruit assourdissant des roues sur les rails, Ernest tenta d'échanger quelques mots avec sa nièce:

« Avez-vous fait bon voyage et comment se porte la famille? »

La voix habituellement forte de l'oncle Ernest était à peine audible, à cause du bruit infernal.

Bertha fit tout de même une tentative pour répondre:

« Excellent voyage. Tout le monde en parfaite santé. »

Elle ne pouvait en dire davantage, tellement les conditions étaient mauvaises.

A cet instant, son supplice prit fin, car Ernest et Adeline se levèrent. Ils allaient descendre au prochain arrêt.

Dans un crissement prolongé, le tram s'arrêta pile devant l'arrêt de « l'Espérance ».

Les trois passagers en descendirent prestement, car les minutes étaient comptées et le « bolide » n'avait pas achevé sa course.

Etourdie par le trajet en tram, Bertha mit un moment avant de reprendre ses esprits.

Heureusement, l'oncle Ernest et sa cousine Adeline étaient là pour la rassurer.

L'oncle attendit que le tram disparaisse au coin de la rue montante, pour s'adresser à sa nièce:

« Nous voilà presque arrivés à destination. Tu dois être bien fatiguée par cette expédition de plus de 150 kilomètres? »

« Je suis tellement heureuse de vivre à 24 ans mes premières vraies vacances, oncle Ernest, que j'en oublierai presque le voyage! »

« Tu as raison, Bertha, à ton âge, on ferait des kilomètres et des kilomètres pour découvrir le monde, et on récupère en quelques heures la fatigue de la journée! »

Tout en devisant de la sorte, le petit groupe s'était engagé dans une rue pavée dont le calme contrastait fortement avec l'animation de la chaussée. Les coquettes maisons bourgeoises qui se succédaient de part et d'autre étaient toutes de style différent.

Bertha s'extasiait devant ces jolies façades aux tons chauds précédées souvent par un parterre de fleurs ou un bouquet d'arbustes.

L'oncle Ernest, qui marchait en tête avec les bagages, finit par ralentir le pas devant une belle maison fraîchement repeinte qui portait le numéro 40. Il ouvrit la lourde porte de fer forgé et s'engagea dans l'allée qui longeait la demeure familiale.

Au lieu d'emprunter le chemin de l'entrée principale qui se trouvait sur le côté gauche de la façade, il se dirigea avec sa suite vers le fond de la propriété.



Au passage, Bertha admira sur sa droite un magnolia dont les fleurs d'un rose tendre semblaient lui souhaiter la bienvenue.

Après avoir cheminé sur un côté de la bâtisse, le trio bifurqua brusquement à gauche.

La jeune campagnarde découvrit alors le minuscule potager et les poiriers taillés en espaliers.

Une aile de la maison se prolongeait par une série d'abris où l'on entreposait vraisemblablement les outils du jardin.

Une allée bordée de plantes de rocaille menait à une porte vitrée.

Ernest frappa deux coups légers et la porte s'ouvrit sur la tante Ernestine:

« Quelle heureuse surprise, Bertha, s'exclama la tante. Avez-vous fait bon voyage? N'êtes-vous pas épuisée par ce long trajet? »

Emue jusqu'aux larmes, la jeune fille se jeta au cou de sa tante et la couvrit de baisers.

Ernestine n'avait pas changé depuis leur dernière rencontre, il y avait quelques années, à la Ducasse d'Ath. Toujours aussi gaie et enjouée, elle respirait la bonne humeur et la joie de vivre.

Son mariage avec Ernest était un mariage d'amour et les trois enfants (une fille et deux garçons) nés de leur union avaient grandi sans problème.

La situation d'Ernest (à présent, chef de gare) leur permettait de vivre dans une certaine aisance, après de longues années de privation.

Il y a peu de temps, ils avaient quitté un quartier ouvrier de Liège pour venir s'installer ici, sur les hauteurs, dans un endroit résidentiel de Montegnée.

Pendant qu'Ernest se rendait facilement en tram sur son lieu de travail, Ernestine vaquait à ses occupations de bonne mère de famille: courses chez les commerçants du quartier, préparation des repas, entretien de la maison et du jardin, lessives...

Le soir, lorsqu'Ernest rentrait chez lui, il retrouvait ses enfants réunis autour de la table et Ernestine en tablier impeccable attendait qu'il soit installé à la place d'honneur pour servir le repas concocté amoureusement avec les légumes du jardin.

Pendant le dîner (repas du soir), Bertha eut tout loisir de faire la connaissance des deux frères cadets d'Adeline.

Contrairement à Adeline, dont l'âge approchait celui de Bertha, Jules et Gaston n'avaient que 17 et 16 ans.

Le plus âgé était apprenti chez un ferronnier de Montegnée et le plus jeune voulait travailler dans les Chemins de Fer, comme son père.

Ils se chamaillaient pour des brouilles, ce qui avait le don d'amuser les parents, tandis qu'Adeline semblait ne pas apprécier cela du tout. De loin l'aînée, elle avait jusque-là été considérée comme une seconde mère qu'il ne fallait jamais contredire. Mais, depuis que Jules et Gaston avaient quitté l'école et étaient devenus apprentis, ils avaient acquis une certaine indépendance qui déplaisait souverainement à Adeline.

Chaque fin de mois, ils remettaient fièrement à leur mère le salaire qu'ils avaient gagné chez leurs patrons respectifs.

Ce rituel avait d'autant plus le don d'agacer Adeline que celle-ci ne pouvait en faire autant.

Peu courageuse et fière de sa condition de fille de chef de gare, elle rêvait constamment du « Prince Charmant » qui allait transformer, sans effort, sa vie morne et triste en une vie trépidante et joyeuse.

Chaque fois que son père lui montrait sa mère en exemple, elle trouvait un prétexte pour s'échapper, comme un oiseau de sa cage.

Vivre comme sa mère?

Etre la servante de trois hommes?

Dieu m'en préserve!

Ses lectures favorites l'emportaient loin de Montegnée, dans des contrées où les femmes passaient leur temps à être courtisées par des jeunes gens doux et prévenants, toujours prêts à se battre pour conquérir leurs faveurs.

Il va sans dire qu'Adeline ne ressemblait pas à sa mère, humble épouse, discrète et efficace, qui devinait les attentes de chacun et essayait constamment de les satisfaire du mieux qu'elle pouvait.

Lorsqu'Ernest plia sa serviette brodée à ses initiales et la posa à droite de son assiette, ce fut le signal de la fin du repas.

Tout le monde se souhaita bonne nuit et Bertha, accompagnée d'Ernestine, gagna l'étage supérieur, l'étage des chambres.

La plus vaste était celle des parents, la plus petite, contigüe, celle d'Adeline. Toutes deux donnaient sur la rue de l'Espérance.

La dernière, côté jardin, était de taille moyenne et abritait les lits jumeaux des deux garçons.

Bertha s'apprêtait à poser ses bagages, quand elle s'aperçut qu'Ernestine empruntait un autre escalier qui menait aux combles.

Celle-ci poussa l'une des deux portes du second étage et Bertha découvrit une pièce spacieuse et coquette éclairée par une lucarne: sa chambre à elle, pour une semaine complète de vacances.

Elle ne put taire plus longtemps son bonheur:

« Tante Ernestine, comme je suis heureuse!

Vous me gâtez vraiment trop!

Je ne sais comment vous remercier.

Mais, j'y pense, j'allais complètement oublier les présents qui vous sont destinés! »

« Ne te fais pas de souci pour cela , ma nièce, lui répondit la bienveillante Ernestine.

Nous aurons tout le temps d'en reparler demain, quand tu seras reposée.

Pour l'instant, installe-toi à ton aise.

Voici une bassine, un broc d'eau, du savon, un gant et une serviette.

As-tu besoin d'autre chose pour la nuit? »

« Non merci, ma tante », lui répondit Bertha, confuse de tant d'attentions.

« Alors, tu peux utiliser cette penderie pour tes vêtements et les couvertures d'appoint sont rangées dans la commode en face du lit.

Comme on dit à Liège, je te souhaite « A d'main, bonn' nutt! »

« A d'main, bonn' nutt! », lui répliqua aussitôt Bertha et son beau visage s'illumina d'un radieux sourire.

La nuit fut sereine.

Après un brin de toilette, Bertha se glissa dans les draps frais de son grand lit.

Avant la fin de sa prière vespérale, sa jolie tête auréolée de longs cheveux se posa doucement sur l'oreiller d'un blanc immaculé et ne bougea plus...

Le lendemain, les chants des oiseaux la tirèrent de son sommeil réparateur.

La lumière du jour pénétrait en cascades à travers la lucarne de sa chambre et imprimait à chaque objet un air de fête.

D'un bond, Bertha se leva, se débarbouilla, enfila des vêtements propres, ajusta son chignon devant la coiffeuse et descendit précautionneusement l'escalier des combles.

Au premier étage, l'étage des autres chambres, elle n'entendit aucun son lui parvenir.

Sans doute était-elle la dernière à se lever et elle ne verrait Ernestine et Adeline qu'au rez-de-chaussée.

Une fois arrivée en bas de l'escalier, Bertha perçut des voix qui provenaient de la cuisine.

Elle dirigea ses pas vers la porte vitrée, frappa discrètement et attendit la réponse:

« Entrez donc Bertha, nous vous attendions! »

C'était effectivement Ernestine et Adeline qui conversaient, tout en écosant des petits pois.

« Bonjour, tante Ernestine! Bonjour, Adeline!, s'exclama Bertha, ravie de se retrouver si loin de chez ses parents.

Pourrais-je vous donner un coup de main? »

« Pas aujourd'hui, répondit Ernestine. Tu vas tout d'abord prendre un bon déjeuner (petit-déjeuner) à la liégeoise: cramique (sorte de pain brioché aux raisins), sirop de poires, café de Colombie moulu par nos soins.

Prends-tu de la cassonade avec ton café? »

Bertha ne sachant que répondre, bredouilla:

« Euh, oui, ma tante, de la cassonade, un peu de cassonade. »

Tout en savourant son « déjeuner », Bertha observa de plus près la cuisine.

Organe central de la pièce, un poêle à charbon en fonte ronronnait doucement contre le mur, côté jardin. La cafetière y trônait et dégageait une délicieuse odeur qui mettait les sens en éveil.

La jeune femme remarqua qu'il n'y avait pas d'évier.

Dans un angle de la pièce, elle aperçut sur une tablette un crucifix en cuivre jaune et une branche de buis béni.

Cette branche lui évoqua sa mère Aglaé qui, elle aussi, conservait une branche du même arbuste, afin, disait-elle, d'éloigner la foudre .

Un buffet ordinaire couvrait en partie l'autre mur. Il contenait la vaisselle et le linge de tous les jours.

Ernestine et Adeline, assises face à face sur des tabourets autour d'une table ronde avaient interrompu leur tâche, pour s'occuper de Bertha.

Dès que l'invitée fut servie, la conversation reprit avec Ernestine:

« Figurez-vous, ma chère nièce, que nous avons invité à dîner ce soir Henri Elias, le fiancé d'Adeline. C'est le fils unique du patron de notre fils Jules. Il est lui-même apprenti-ferronnier chez son père et va sur ses 24 ans. Adeline, qui va bientôt fêter ses 23 ans ne peut rêver meilleur parti. N'est-ce pas Adeline? »

« Certes, il est beau garçon et travailleur, avec cela. Mais, quelle famille!

Ses trois soeurs plus âgées n'ont pas droit à la parole, avec un père aussi despotique. La plus jeune, Lambertine, m'a fait quelques confidences à ce propos. »

« Voyons, ma fille, vous n'allez pas vous laisser impressionner par ces rumeurs! Les Elias sont d'honnêtes commerçants qui vivent à Montegnée depuis plusieurs générations.

Leur probité n'est pas à mettre en doute et ils fréquentent l'église régulièrement.

Vous allez faire un effort pour recevoir Henri avec tous les égards! »

Devant le ton soudain décidé de sa mère, Adeline n'osa répliquer.

Mais, Bertha devina que cette visite n'arrangeait pas sa cousine.

En attendant le soir, elle continua d'explorer la maison.

Tout d'abord, sa cousine l'emmena côté jardin.

Le premier abri cachait la pompe à eau et l'évier que Bertha cherchait vainement dans la cuisine.

C'est dans cet endroit assez exigü que se pratiquaient la toilette du matin et du soir, ainsi que le lavage des légumes et du linge.

Le second abri, dans le prolongement du premier, servait de débarras.

Le troisième, le plus étroit de tous, était le « petit coin » avec sa porte en planches percée dans la partie supérieure d'une ouverture ovale.

A la suite, on distinguait la fosse à purin et un carré de déchets végétaux.

Puisqu'on était en ville, chaque pousse de terrain était judicieusement exploitée. D'autant plus que l'oncle Ernest et son épouse connaissaient bien la campagne.

De retour à la maison, Adeline entraîna sa cousine à la cave par un escalier abrupt qui partait du couloir.

Munie d'un chandelier, elle introduisit Bertha dans une pièce voûtée aux murs couverts de salpêtre. A côté de dizaines de bocaux et de bouteilles disposés en bon ordre sur des étagères de fortune, se dressait l'établi avec le matériel photographique de l'oncle Ernest.

Sur une lame de verre recouverte d'une émulsion, Bertha reconnut ses chers parents photographiés par l'oncle à la Ducasse d'Ath. Un exemplaire de la photo tirée se dressait en bonne place dans la salle à manger de la ferme.

Avant de remonter au rez-de-chaussée, Adeline pointa du doigt un coffre encastré dans l'un des murs, tout en murmurant d'un air mystérieux :

« C'est le coffre-fort de la maison. C'est ici que maman place les économies de mon futur mariage. Je ne devrais pas te le dire, mais, comme tu es ma cousine préférée... »

Le soir venu, Bertha attendait patiemment l'heure du repas dans le salon, en regardant des cartes-vues avec un curieux appareil.

A l'aide d'une sorte de jumelles tenues par un manche en bois, on pouvait observer des photos en relief que l'on glissait tour à tour dans un support métallique.

Ces photos représentaient le même sujet pris sous un angle légèrement différent.

L'illusion était parfaite, si bien que Bertha, sans quitter son fauteuil, visita presque tous les beaux monuments de la Province de Liège.

Soudain, le timbre d'une clochette retentit.

C'était le signal du dîner.

A regret, la jeune femme rangea l'appareil et la boîte de vues dans un buffet et profita des quelques secondes qui lui restaient, pour mettre de l'ordre dans sa tenue et retoucher sa coiffure.

Le miroir vertical de l'entrée principale refléta un court instant sa longue silhouette gracieuse, son port de tête noble et, surtout, son visage fin auréolé d'une abondante chevelure noire.

La salle à manger jouxtait le salon.

On entendait des exclamations provenant de cette pièce, où tout le monde était réuni.



Lorsque la jeune femme apparut, les clameurs se turent immédiatement et l'oncle Ernest, après un long silence, prit la parole:

« Approchez, ma nièce!

Je vous présente Henri Elias, compagnon de travail de Jules et futur mari d'Adeline. »

Et, se tournant alors vers Henri:

« Bertha, la fille aînée de mon frère Gustave, cultivateur dans le Hainaut. »

En guise de réponse, Henri se courba devant la jeune femme et celle-ci répondit par une majestueuse courbette.

« Et maintenant que les présentations sont faites, je vous propose de vous mettre à table.

Ernestine nous a mitonné l'une de ses recettes favorites.

Voyons, Bertha, voulez-vous bien venir à ma droite?

Et puis, Henri et Adeline, installez-vous en face de Jules et de Gaston.

Ernestine se mettra en face de moi et de Bertha. Elle sera plus à l'aise pour servir.

Qu'en pensez-vous, Adeline? »

« C'est parfaitement exact, père.

En outre, comme vous m'avez placée, je pourrai prêter main forte à maman. »

En réalité, elle était ravie de pouvoir aller et venir à sa guise.

La maîtresse de maison apparut alors avec une soupière qui fleurait bon le cerfeuil du potager.

Pendant qu'Henri se servait copieusement, Bertha l'observa du coin de l'oeil: il avait fière allure avec son nez droit, sa fine moustache et ses cheveux soignés.

La jeune femme remarqua surtout ses belles mains d'artisan, sculptées par le travail de la forge paternelle.

A un moment donné, leurs deux regards se croisèrent involontairement.

Bertha rougit légèrement.

Henri s'en aperçut et lui adressa un charmant sourire.

Il profitait de l'absence d'Adeline qui venait de quitter la pièce avec une pile d'assiettes.

Bertha avait reçu les confidences de sa cousine.

Elle savait qu'Adeline redoutait la tyrannie du père d'Henri et qu'elle cherchait un parti plus intéressant.

Elle n'avait donc rien à craindre et pouvait laisser vibrer son coeur.

Henri se rendit compte du trouble de la jeune femme.

Lui aussi était fortement impressionné par les traits réguliers, les longs cheveux noirs, le regard clair et les mains de Bertha, d'une délicatesse rare.

Il se ressaisit et adressa quelques mots à sa voisine:

« J'avais une soeur qui vous ressemblait: Marie .

Malheureusement, elle est morte à 7 ans d'une méningite foudroyante.

Elle était très belle et très intelligente.

En apprenant sa mort, mon père a failli perdre la raison... »

« Je comprends la douleur qu'il a dû ressentir, lui répondit Bertha.

A sa place, j'en aurais fait autant.

La perte d'un enfant est quelque chose d'épouvantable! »

La suite du repas fut, heureusement, plus joyeuse: Jules et Gaston, deux fameux boute-en-train n'arrêtèrent pas de taquiner leur soeur aînée.

Tout à coup, dix heures du soir sonnèrent à la pendule.

Henri sursauta et demanda poliment à ses hôtes s'il pouvait prendre congé.

L'oncle Ernest savait à quel point le père d'Henri était à cheval sur l'horaire.

Il le rassura aussitôt:

« Je sais qu'il ne faut pas faire attendre ton père.

Il a besoin de toi, demain, à la forge.

Sois prudent, en rentrant. Les rues sont mal éclairées et personne n'est à l'abri d'un accident. »

« Ne vous inquiétez pas pour moi, Oncle Ernest.

Je connais le chemin et je ne m'arrêterai pas en route... »

Comme Ernestine et Adeline lavaient la vaisselle et que Jules et Gaston discutaient âprement avec leur père, Bertha se trouva la seule à accompagner Henri vers la sortie.

Au moment de se quitter, Henri demanda avec insistance un « souvenir » de Bertha.

Celle-ci, désespérée, invoqua tout de suite son Ange Gardien.

Une inspiration soudaine la saisit: elle glissa la main dans son corsage et en sortit un médaillon avec sa photo à l'avant et celle de sa soeur cadette Olga au revers.

Sans hésiter, elle tendit ce souvenir, si cher à ses yeux, à Henri, ému à son tour.

« Depuis ce soir, j'ai oublié Adeline et ne pense plus qu'à vous, lui dit-il, en contemplant le précieux objet sur ses deux faces.

C'est curieux. La nuit dernière, ma défunte soeur Marie m'est apparue en songe et m'a prédit une rencontre extraordinaire pour bientôt. Un ruban de soie bleue se déroula alors à ses pieds et j'aperçus les deux premières lettres d'une inscription: « B », comme Bertha et « O », comme Olga.

N'est-ce pas une étrange coïncidence? »

A ces mots, le regard de la jeune femme brilla d'une flamme secrète.

Henri venait de lui fournir le second élément de l'énigme de Gustave: « O », comme Olga.

## LIEGE

Les jours suivants s'écoulèrent à toute vitesse.

Bertha et Henri n'avaient qu'une idée en tête: se revoir.

Adeline, de la façon dont sa cousine s'était comportée, lors de la fameuse « soirée », avait deviné le penchant de Bertha pour son « fiancé ».

Au lieu de lui porter ombrage, Bertha, au contraire, arrangeait ses plans.

Aussi s'empressa-t-elle de parler à sa mère:

« J'ai une faveur à vous demander, ma chère maman, à vous et à mon père chéri. »

« N'ayez crainte, ma fille, je vous écoute.

Vous savez bien que votre père et moi ne vous refusons rien, du moment qu'il s'agit de votre bonheur. »

« J'aimerais faire la connaissance de la famille de mon futur époux. »

« Mais, vous savez bien, chère enfant, que les parents d'Henri déclinent toute invitation.

Alors, comment voyez-vous la chose? »

Adeline qui n'était point sotte, avait mûrement réfléchi.

Elle suggéra:

« Votre rosier ancien produit de magnifiques roses parfumées.

Je propose que Bertha et moi allions en offrir quelques-unes à la maman d'Henri qui, justement, porte le prénom de « Rose ».

Qu'en pensez-vous, maman chérie? »

« Excellente idée, ma fille!

Cela vous permettra de vous familiariser avec votre future belle-famille. »

« Le temps presse pour Bertha.  
Elle repart déjà dans son pays dans deux jours.  
Je vais en parler, dès ce soir, à votre père, à son retour du travail. »

« Je compte sur vous, chère maman.  
Mais, où est donc passée ma cousine? »  
« Je crois qu'elle se repose dans le salon, en attendant le repas.  
Allez lui tenir compagnie, car je suis trop occupée, en ce moment. »

Adeline s'exécuta et retrouva sa cousine plongée dans une longue rêverie avec un album de photos sur les genoux, ouvert à la page des fiançailles d'Adeline avec Henri...

Comme prévu, Adeline et Bertha se présentèrent en fin d'après-midi au domicile des Elias avec un superbe bouquet de roses rouges parfumées.

Après avoir frappé trois coups secs avec le heurtoir de bronze sur la porte de chêne massif, les deux complices virent apparaître une femme de petite taille au doux regard: Rose.

Celle-ci les attendait impatiemment, car elle avait été prévenue de cette visite le matin même par son fils unique Henri.

Après les salutations d'usage, elle les pria de la suivre dans la véranda, tout au fond du couloir.

Une table circulaire y était dressée avec toutes sortes de tartes et de pralines (chocolats fourrés).

Rose désigna les deux sièges destinés à Adeline et à Bertha et, d'une voix haute, appela:

« Léocadie, Catherine, Lambertine, nos invitées sont arrivées.  
Vous pouvez venir! »

Les trois jeunes filles interpellées ne se firent pas attendre.

En un clin d'oeil, elles apparurent dans leurs plus beaux atours, saluèrent d'une révérence et affichèrent une mine réjouie.

Pour une fois qu'elles recevaient de la visite!

A ce propos, Bertha avait recueilli quelques confidences de sa cousine.

Léocadie, l'aînée, aurait aimé épouser un artiste polonais rencontré lors d'une cérémonie à la Collégiale Saint-Barthélémy, mais son père ne voulait pas d'un « étranger » à la maison.

La cadette, Catherine, préférait seconder sa mère dans les travaux ménagers et ne songeait pas au mariage, pour le moment.

Quant à la benjamine, Lambertine, elle attendait sagement que son père lui trouve chaussure à son pied.

En aucune façon, les trois soeurs n'avaient le droit d'introduire à la maison qui que ce soit d'étranger à la famille, sans l'accord du père.

Toutes avaient plus de 25 ans, mais aucune n'aurait osé enfreindre le règlement!

En l'absence du maître de maison, les bons mots et les éclats de rire fusèrent bientôt de partout.

Rose et ses filles trouvaient Bertha charmante et spirituelle.

Vers 18 heures, l'heure de la fin de la journée à la forge, Henri, sans doute averti par Jules, son compagnon de travail, apparut le premier.

Les voix se firent plus discrètes.

Rose approcha une chaise, mais Henri insista pour aller fumer dans le jardin.

La réaction d'Adeline ne se fit pas attendre:

« Bertha et moi allons vous suivre dans le jardin, car j'ai une envie folle de montrer à ma cousine la ravissante pergola en fer forgé que vous avez conçue à l'atelier.

Y voyez-vous un inconvénient, chère Rose, si vous me permettez de vous appeler ainsi? »

« Aucun, au contraire, répliqua la maîtresse de maison.

Pendant que vous prendrez l'air, je vais préparer la table du soir avec mes trois filles. »

Ceci dit, Henri montra le chemin de la pergola aux deux invitées.

Au milieu du jardin arboré parsemé de roses aux tons variés, une allée bordée de buis taillés au cordeau courait jusqu'à la pergola.

Celle-ci, ni trop grande, ni trop petite, était un pur chef d'oeuvre sorti de l'atelier, digne des grilles de Lamour (Place Stanislas, à Nancy).

Pendant que les demoiselles s'installaient à l'abri de la pergola, Henri disparut derrière un seringa, au fond du jardin.

Comme il tardait à revenir, Adeline dit à Bertha:

« Va donc voir ce qu'il devient!

Si cela tombe, il s'est endormi, avant d'avoir allumé sa cigarette! »

Bertha qui mourait d'envie de se retrouver à nouveau seule avec Henri, s'exécuta sans difficulté.

Pendant qu'Adeline composait un bouquet pour ses parents, Bertha se hâta vers le fond du jardin.



Au moment où elle allait contourner le seringa, une main lui saisit son peigne et ses longs cheveux noirs se déroulèrent en cascade sur ses épaules nues.

Surprise par ce geste, Bertha protesta pour la forme, car elle avait reconnu la main d'Henri.

Confus, celui-ci bredouilla:

« Ne m'en voulez pas, chère amie, j'ai cédé à la curiosité.

C'est la première fois que je vois une telle abondance de cheveux noirs, alors j'ai voulu vérifier que vous ne portiez pas de postiche.

Me pardonneriez-vous mon impatience? »

« Je vous pardonne volontiers, mais alors aidez-moi à refaire ma coiffure, sinon que va-t-on penser de nous? »

« Bien sûr, je vais vous aider.

Je m'y connais d'autant plus que j'ai vu souvent faire ma mère avec mes soeurs. »

Bertha se tourna alors et confia sa chevelure aux mains agiles de celui qu'elle n'osait encore aimer.

A la fin de l'exercice, le jeune homme s'exclama:

« Vous voilà belle comme une Princesse!

Voulez-vous de moi comme Prince Charmant? »

Rouge de confusion, Bertha murmura:

« Vous me plaisez beaucoup, Henri, mais, permettez que je réfléchisse encore un peu, avant de vous donner une réponse définitive.

S'engager pour la vie avec un homme est quelque chose de sérieux, de grave.

Laissez-moi un peu de temps et vous aurez la réponse. »

« Mon intuition me dit que vous ne refuserez pas.

Je sens qu'avec vous la vie sera douce, même si nous devons travailler d'arrache-pied.

A deux, nous franchirons tous les obstacles.

Et puis, dès le premier instant, vous m'avez ébloui! »

Sur ces mots, Henri s'empara de la main de Bertha qu'il embrassa avec fougue.

Celle-ci, pour la seconde fois, ressentit un grand trouble.

Mais, ce soir, c'était plus intense, cela irradiait dans tout son être.

La voix d'Adeline les rappela à la réalité:

« Il se fait tard, il va falloir rentrer, dit-elle d'un air enjoué!

J'ai hâte d'offrir ce ravissant bouquet de fleurs à mes parents.

Qu'en penses-tu, Bertha? »

La jeune femme, un instant interdite, reprit ses esprits et sortit de l'ombre du seringa à la rencontre de sa cousine.

Henri suivit, peu après.

Tous les deux avaient beaucoup de mal à dissimuler leurs sentiments.

Adeline, voyant que son plan avait réussi, réitéra sa question:

« Que penses-tu de cette composition florale, ma très chère cousine?

N'est-elle pas du goût de mes parents?

Et quel parfum!

Ce bouquet embaumera le salon de notre maison pendant plusieurs jours. »

Devant le mutisme de Bertha, encore émue par ce qu'elle venait de vivre, Adeline prit les devants:

« Nous allons prendre congé de la famille Elias.

Voulez-vous bien nous donner le bras à Bertha et à moi-même, mon cher Henri? »

Sans attendre, Henri proposa son bras droit à Adeline et son bras gauche à Bertha.

La main libre de Bertha cueilla délicatement une rose blanche au passage.

Bientôt, le trio regagna la demeure bourgeoise et se rendit immédiatement au salon, où régnait un silence qui contrastait avec le jardin peuplé de chants d'oiseaux en liberté.

Debout près du buffet se dressait le maître de maison: César Elias, le père d'Henri.

Il s'apprêtait à sortir les verres en cristal du buffet, si bien que Bertha ne voyait, pour l'instant, que son dos cambré.

Assis dans un fauteuil de cuir jaune, Jules était encadré de Léocadie et de Lambertine.

Tous les trois attendaient patiemment que César se retourne.

Lorsque celui-ci se retourna enfin avec les précieux verres à pied, Bertha rencontra le regard dur et insensible de celui qui allait, peut-être, devenir son beau-père.

Henri la présenta aussitôt à son père:

« Père, permettez que je vous présente Bertha, la cousine germaine d'Adeline, en vacances à Liège jusqu'à demain. »

Tout en détaillant la jeune femme de la tête aux pieds, le maître des lieux bougonna:

« A-t-on idée d'être en vacances!

Personnellement, je n'en prends jamais.

Mes ouvriers en sont témoins, n'est-ce pas, Henri? »

« Certes, père, mais Bertha est surtout venue rendre visite à son oncle et à sa tante. »

A ces mots, le visage de César changea d'expression et, d'une voix moins sèche, il interrogea :

« Vos parents sont-ils artisans et commerçants depuis plusieurs générations, tout comme nous? »

« Tout d'abord, ravie de faire votre connaissance, Monsieur Elias, répondit l'intéressée, en exécutant une profonde révérence.

Mes chers parents sont tous deux cultivateurs dans le Hainaut.

En tant qu'aînée de la famille, je me suis mise d'abord à leur service et lorsque ma soeur Olga a eu 12 ans, elle a pu me relayer à la ferme.

Cela m'a permis d'aller travailler ailleurs et d'aider mes parents financièrement.

Mes parents n'ont eu en héritage que la ferme de leurs parents et ils savent comment l'exploiter. »

« Mais, ma petite, n'avez-vous point d'héritier dans votre famille? »

« Deux ans après Olga, mes chers parents ont eu la joie d'accueillir un petit Louis au sein de la famille. »

« Par conséquent, ma petite, lui rétorqua César avec un sourire malicieux, je retire ce que j'ai dit tout à l'heure.

Vous méritez ces quelques jours de repos et j'irai même plus loin: j'espère que vous viendrez nous voir à Montegnée le plus souvent possible!

Avant de nous quitter, je vous propose une larme de porto dans ces verres transmis de génération en génération.

Acceptez-vous de trinquer avec nous? »

Le ton sec du maître de forge s'était transformé en un ton plus affable.

Bertha se tourna vers Adeline, en chuchotant:

« Avons-nous encore le temps de rester un peu? »

« Ne t'inquiète pas, ma cousine, j'arrangerai cela et puis, nous avons Jules pour nous raccompagner. »

« Et Henri, s'empressa d'ajouter Bertha. »

Puis, en se tournant vers César:

« Nous acceptons volontiers de trinquer avec vous, mais juste un verre et encore à demi plein. »

Enchanté de la réponse, le maître des lieux s'empressa de remplir les sept verres de cristal, posés sur la table du salon, du nectar aux reflets ambrés.

Puis, d'un geste auguste, il distribua généreusement sa manne à la ronde, en commençant par Bertha, Adeline et Henri.

Au retour, un peu grisée par le parfum des roses d'Adeline, le vin capiteux et les émotions de la journée, Bertha riait aux éclats aux plaisanteries du cousin Jules.

Celui-ci, occupé à une dernière tâche dans la forge, était apparu dans le salon bien après les autres.

Les deux jeunes femmes avaient profité de l'occasion pour rester un peu plus longtemps et pour boire une deuxième gorgée de porto.

Pendant qu'Adeline, en tête du cortège, pressait l'allure au bras de son frère Jules, Bertha, à bonne distance, marchait d'un pas lent au bras d'Henri.

Lorsque le couple parvint à l'endroit le plus sombre de la rue, Henri attira sa compagne dans un renforcement, à l'abri des curieux et lui dit:

« Je ne pourrai malheureusement pas vous accompagner demain à la gare, pour votre départ. »

« Mais, sachez, Bertha, que je vous aime et que je veux que vous soyez ma femme.

Voici un gage de mon amour.

Gardez-le précieusement sur vous. »

A ces mots, Henri lui tendit un petit cadre forgé par lui-même avec sa photo.

Bertha ne put s'empêcher de fondre en larmes, des larmes d'un bonheur qu'elle ne soupçonnait même pas.

Tous deux s'enlacèrent un long moment, avant de repartir en direction de la maison de l'oncle Ernest.

Adeline et Jules avaient eu la bonne idée de laisser toutes les portes entrebâillées.

Sans un bruit, car la lune brillait dans le ciel étoilé, le couple rejoignit l'arrière de la demeure plongé dans l'obscurité.

Les heures avaient passé si vite!

Tout le monde dormait déjà.

Heureusement, derrière la porte vitrée de la cuisine, ils aperçurent la lueur d'une chandelle.

Brave Adeline!

Elle avait pensé à tout!

Après une longue étreinte, Henri se sépara à regret de Bertha, en lui disant:

« D'ici un an, je vous le promets, vous serez ma femme et nous ne nous quitterons plus jamais! », et il disparut dans l'allée du jardin.

Pour chasser l'impression d'absence qu'elle ressentait déjà, Bertha se saisit du chandelier et grimpa lentement les deux étages qui la séparaient de sa chambre.

De son autre main, elle serrait très fort le tendre présent d'Henri.

Une fois arrivée dans la pièce, éclairée par la pleine lune, elle revit en imagination toutes les péripéties de cette fin d'après-midi: la rencontre de Rose et de ses filles, le jardin arboré, les propos de César et surtout...la promesse d'Henri.

A présent, Bertha sentait son coeur vibrer comme jamais pour un homme.

Lui était bien différent de l'Emile, son grossier patron de l'Auberge du Bois du Renard.

Son coeur lui disait qu'avec Henri, si beau, si honnête, si brave, elle serait heureuse et qu'elle aurait de nombreux enfants.

Sur ces pensées réjouissantes, elle s'endormit bientôt pour une dernière nuit à Montegnée-lez-Liège...

Bertha se réveilla le lendemain au doux chant d'un rossignol venu se percher sur le bord de sa fenêtre.

Pour être sûre qu'elle n'avait pas rêvé, elle vérifia que le joli cadre en fer forgé était bien sur le marbre de sa table de nuit.

Il y était, et le portrait d'Henri semblait lui sourire amoureusement.

En quelques minutes, la jeune femme fit sa toilette du matin, s'habilla, mit de l'ordre dans la pièce, boucla sa valise en tissu à carreaux verts et noirs et descendit avec précaution les marches cirées de l'escalier jusqu'en bas.

Cette fois, elle n'était pas la dernière à prendre son petit-déjeuner.

Pendant que la tante Ernestine s'occupait de laver et d'étendre le linge, Bertha remarqua l'absence d'Adeline.

La jeune femme se doutait qu'elle n'allait pas tarder, aussi commença-t-elle à dresser la table pour elles deux et à couper de larges tranches de pain bis.

L'attente ne fut pas très longue.

Des pas feutrés et un bâillement prolongé se firent entendre dans le couloir.

La porte de la cuisine s'ouvrit mollement et Bertha vit apparaître sa cousine en pantoufles et chemise de nuit.

Apercevant sa cousine déjà prête, Adeline avoua :

« Je crois que je n'aurais pas dû accepter ce deuxième verre de porto.

J'ai dormi comme une souche et je me sens encore un peu étourdie.

Et toi, Bertha, comment te sens-tu? »

« Comme tu vois, fraîche comme une rose.

Je n'ai pas touché au second verre que monsieur Elias m'avait versé, pour mieux profiter de ma dernière soirée avec vous.

Et dire que dans deux heures, je serai dans le train du retour!

Que ces quelques jours ont passé vite!

J'aurais aimé rester encore un moment, mais ne soyons pas difficile: une semaine de vacances, après tant d'années de labeur, c'est déjà bien! »

« Comment as-tu trouvé la famille Elias? », lui demanda alors Adeline qui entamait sa seconde tranche de pain beurré.

« Rose et ses filles sont exemplaires.

Elles savent recevoir et sont de fort agréable compagnie. »

« Et César, comment le trouves-tu? »

« Au départ, je l'ai trouvé très froid, voire méprisant, mais au fur et à mesure, il s'est montré plus accommodant. »

« Je ne supporte pas cette arrogance, ce manque de respect à l'égard des femmes.

As-tu vu comment il traitait ses filles et la manière dont il te regardait? »



« Je sais, mon patron a, lui aussi, cette manière de regarder les rares femmes qui franchissent la porte de l'Auberge, mais, heureusement, ma patronne, sa femme, est là pour veiller au grain.

Il a intérêt à filer doux! »

« Henri et toi avez l'air de bien vous entendre? »

« Tu es bien sûre de ne pas vouloir de lui comme époux? »

« Tu sais que j'ai renoncé définitivement à ce projet, pour les raisons que je t'ai évoquées.

A présent, je te souhaite un grand bonheur avec Henri, si tu le trouves à ta convenance. »

« Je te remercie pour ta franchise, Adeline!

Pour rien au monde, je n'aurais voulu te contrarier, car je désire que notre amitié reste intacte. »

« Entre cousines, il faut se rendre service, n'est-ce pas? »

« Bon, excuse-moi, à présent, mais il faut que je règle encore quelques petites choses, avant mon départ.

Qui m'accompagnera à la gare, cette fois-ci? »

« C'est une surprise! », lui rétorqua Adeline, d'un air malicieux.

Les deux jeunes femmes rangèrent rapidement la vaisselle du petit-déjeuner.

Pendant qu'Adeline faisait sa toilette, Bertha s'installa une dernière fois au salon et commença à feuilleter une oeuvre de Stendhal rangée dans la bibliothèque tournante en chêne massif.

Plongée dans la lecture, elle n'entendit pas la porte du salon s'ouvrir doucement et ne vit pas une ombre s'approcher d'elle.

Brusquement, elle sentit une main lui frôler l'épaule et un baiser se poser sur sa nuque: Henri était là, à ses côtés.

Mais, comment ce faisait-il?

Elle était persuadée qu'elle ne le verrait plus d'ici longtemps.

Le jeune amoureux s'expliqua:

« Mon père doit régler une affaire urgente à Tongres.

Il sera absent toute la journée.

J'ai donc décidé de vous accompagner à la gare, personnellement.

Jules et les autres ouvriers sont au courant et ne diront rien.

Etes-vous d'accord? »

« Moi, si je suis d'accord? », bégaya Bertha, fortement troublée.

« Mais, bien sûr!

Je me sens si bien avec vous, Henri, et les heures passent si vite en votre compagnie! »

Sur ces mots, Bertha, avec beaucoup d'émotion, prit congé de ses hôtes, en leur faisant promettre de venir à Ath le plus tôt possible...

Sur le quai de la gare, les deux amoureux se frayèrent un passage au milieu de la foule des voyageurs pour Bruxelles.

Henri, d'une main, portait la valise et de l'autre tenait fermement la main fine de Bertha.

La jeune femme portait, elle, sa corbeille pleine de provisions et de cadeaux.

Ils finirent par atteindre un wagon de 3ème classe avec quelques places libres.

Henri aida Bertha à gravir avec ses bagages les marches d'accès à la plate-forme.

Poussée par la cohue, la jeune femme eut à peine le temps de dire un dernier adieu à Henri, dont elle ne voyait plus que le canotier.

Parvenue dans un compartiment, elle posa promptement ses bagages à terre et descendit rapidement la vitre.

Une chance: elle eut juste le temps d'agiter un mouchoir en dentelles qu'elle imaginait déjà avec ses initiales brodées à côté de celles d'Henri, au moment précis où le monstre fumant s'élançait en direction de la capitale.

Le retour lui parut cent fois plus rapide que l'aller.

Plongée dans le souvenir des doux moments passés avec Henri, Bertha faillit rater la correspondance à Bruxelles.

Heureusement, un vieux monsieur, qui l'avait observée sur le quai, lui posa la question:

« Mademoiselle, ne prendriez-vous pas, comme moi, le prochain train pour Tournai? »

Bertha réalisa seulement à cet instant qu'elle était arrivée dans la capitale et qu'il lui restait encore une cinquantaine de kilomètres à parcourir, avant d'atteindre sa destination.

Revenue sur terre, elle répondit:

« Je vous remercie, monsieur, car, distraite comme je le suis actuellement, j'aurais bien pu, sans votre aide, rater mon train. »

« Alors, suivez-moi, je vais vous montrer le quai exact et vous indiquer le wagon que je prends toujours. »

« Vous êtes bien aimable, Monsieur, de vous occuper d'une fille de la campagne comme moi! »

Le vieux monsieur distingué ouvrit la marche et tous deux furent bientôt installés confortablement dans un wagon.

Cependant, Bertha n'était pas très à l'aise: les banquettes en bois inconfortables avaient cédé la place à des sièges en cuir moelleux.

Un contrôleur apparut bientôt et, s'adressant au vieux monsieur:  
« Votre fille ne peut pas voyager dans un compartiment de 1ère classe. Elle n'a qu'un billet de 3ème classe! »

« Mon Dieu, Monsieur le Contrôleur, que je suis distrait!

Je vais réparer cela tout de suite.

A combien se monte la différence? »

« Au double, tout simplement. »

« Veuillez, par conséquent, me délivrer un second billet de 1ère classe pour Mademoiselle. »

« Volontiers, mais que cela ne se reproduise plus, sinon je dresserai un procès-verbal! »

« A mon âge, la tête vous joue parfois de ces tours, comprenez-vous? »

Le contrôleur n'insista pas davantage et délivra le fameux sésame à la jeune femme, surprise et confuse.

La compagnie du vieux monsieur si aimable permit à Bertha de parcourir les kilomètres restants sans s'en rendre compte.

Il avait eu une fille de son âge qu'il avait malheureusement perdue à la naissance de son petit-fils.

La jeune femme, compatissante, écouta attentivement le vieil homme raconter son histoire.

Au bout d'une heure environ, le train ralentit et Bertha reconnut les environs d'Ath.

Quelques minutes plus tard, elle descendait du wagon et apercevait la famille au complet sur le quai de la gare.

Henri avait sûrement eu la bonne idée d'avertir Gustave et Aglaé par message télégraphique de l'heure exacte d'arrivée du train.

Bertha se jeta au cou de ses parents.

Pendant le parcours qui la ramenait à la ferme paternelle, la jeune femme eut tout loisir de raconter les péripéties du voyage, l'accueil chaleureux de l'oncle Ernest et des siens, les confidences d'Adeline et, pour finir, la famille Elias.

En ce qui concernait Henri, elle jugea qu'il était trop tôt pour en parler...

Les jours suivants, Bertha reprit courageusement le chemin de l'Auberge du Bois du Renard, mais ses pensées se dirigeaient tout naturellement vers Montegnée.

Elle avait déjà 24 ans et ne voulait pas coiffer sainte Catherine l'an prochain.

Henri lui avait promis qu'ils s'uniraient avant le 25 novembre 1910 et qu'ils auraient une ribambelle d'enfants, comme elle le souhaitait.

Lorsqu'elle rentrait le soir à la ferme, sa première question, après avoir embrassé ses parents, était:

« Y a-t-il du courrier pour moi, aujourd'hui? »

Son père, d'un air malicieux, lui désignait alors, du tuyau de sa pipe incandescente, une grosse enveloppe cachetée près de la pendule de la cheminée.

La jeune femme attendait patiemment la fin du repas pour s'en saisir et demandait poliment de se retirer dans sa chambre.

Gustave lançait un clin d'oeil complice à Aglaé et disait:

« Nous vous permettons de quitter la table, pour aller lire votre courrier, Bertha chérie.

Mais, qui peut donc bien vous écrire ainsi, presque tous les jours?

N'auriez-vous pas un amoureux à Liège? »

« En ce qui nous concerne, votre mère et moi, nous trouvons parfaitement normal que vous songiez à vous marier, à 24 ans.

Bien sûr, nous regretterons votre absence à la ferme, mais vous nous donnerez de nombreux petits-enfants, n'est-ce pas? »

Bertha, qui avait du mal à cacher ses sentiments, reconnut:

« Père, vous avez bien senti que j'avais changé depuis mon retour de vacances.

Depuis que j'ai rencontré Henri Elias, je ne pense plus qu'à lui, nuit et jour.

Il m'a dit qu'il m'aimait d'un amour sincère et qu'il voulait faire de moi son épouse, le plus tôt possible.

C'est lui qui m'écrit régulièrement et je n'ai aucune raison de mettre sa probité en doute. »

« Votre impression est sûrement juste, ma fille.

Mais, donnez-nous davantage d'explications sur cette famille Elias. »

Bertha ne se fit pas prier longtemps et dit tout le bien qu'elle pensait de son cher Henri et de ses proches.

Sa soeur Olga qui avait 19 ans et son frère Louis 17 écoutaient attentivement la conversation.

Ils étaient conscients qu'ils allaient perdre une grande soeur dans peu de temps.

Mais leurs parents leur avaient appris à ne pas vivre en égoïstes.

Un jour, à leur tour, ils quitteraient le nid et s'envoleraient peut-être pour de lointains rivages.

La vie était ainsi faite.

Olga n'aurait aucun mal à trouver un mari: elle était habile de ses mains et gaie de nature.

Quant à Louis, le plus attaché des deux à Bertha, il fallait qu'il se fasse une raison et qu'il vole un jour de ses propres ailes.

C'est pourquoi son père l'encourageait à passer des examens, pour entrer dans l'Administration et échapper au sort funeste des fils d'agriculteurs obligés de reprendre le travail ingrat de la terre ancestrale.

Comme prévu, Henri et Bertha se marièrent à Ath, en 1910, un mois avant la sainte Catherine!

La famille Elias au complet assista à la cérémonie nuptiale.

Les agapes se déroulèrent, comme il se doit, à l'Auberge du Bois du Renard et, après une courte nuit à la ferme, le couple se prépara au grand départ.

Cette fois, Bertha n'était plus seule à prendre le train.

Henri lui donnait le bras et tous deux ouvraient le cortège.

Suivaient César et Rose Elias, puis Léocadie, Catherine et Lambertine qui riaient à gorge déployée.

L'oncle Ernest et la tante Ernestine avaient pu aussi se libérer, assistés de Jules, Gaston et Adeline.

Celle-ci avait fini par trouver un amoureux: Napoléon, fils de chef de gare, lui aussi.

Napoléon suivait Adeline, comme un caniche, ce qui faisait dire à l'oncle Ernest:

« Espérons qu'Adeline ne va pas lui acheter une chaîne et un collier! »

Ce qui entraînait l'hilarité générale.

A l'arrivée à Montegnée, Bertha eut l'agréable surprise de découvrir sa nouvelle demeure: le 40 de la rue de l'Espérance!

En effet, Ernest, grâce aux salaires de ses deux fils, avait pu économiser pour acheter une maison plus grande, un peu plus loin.

Le 40 était à vendre et César se porta tout de suite acquéreur, car il prévoyait de se retirer bientôt dans le quartier.

L'affaire fut vite conclue, d'autant plus que l'oncle Ernest savait que sa nièce et Henri en profiteraient, en attendant que César se retire des affaires.

Henri ouvrit donc le portail de la jolie demeure et ils explorèrent chaque recoin de leur nouvel univers.

L'oncle Ernest et la tante Ernestine avaient laissé du mobilier, de la vaisselle et du linge, pour permettre au couple de démarrer leur vie conjugale.

Épuisés par le voyage, Bertha et Henri, après un brin de toilette, gagnèrent la plus grande chambre du premier étage et s'endormirent aussitôt, tendrement enlacés.



## LA TEMPÊTE

Moins d'un an plus tard naissait une petite « Renée » au regard d'azur, suivie de peu par un petit « Gérard » à la chevelure noire.

Pendant que leur mère était absorbée par toutes sortes de tâches ménagères, leur père continuait à travailler dur à la forge, pour un salaire de misère.

Aussi, prit-il un jour son courage à deux mains et alla frapper à la porte du bureau de son père, César Elias.

Celui-ci, absorbé par ses comptes, n'entendit pas tout de suite.

Henri dut renouveler sa manoeuvre, un peu plus fort.

Cette fois-ci, le maître des lieux sortit de sa méditation et répondit brusquement:

« Qu'y a-t-il?

Pourquoi me déranger en plein travail? »

« C'est Henri, père.

Pourrais-je vous voir un instant?

C'est urgent! »

« Si c'est urgent, alors attends quelques minutes. »

Le sexagénaire profita de ce court répit pour refermer sa cassette remplie de lourdes pièces d'or et d'argent.

Il actionna la combinaison d'un coffre scellé dans un mur de la pièce et plaça dans le coffre déjà bien garni la précieuse cassette.

Puis, il brouilla la combinaison, se cala dans son fauteuil devant une pile de factures et d'une voix de stentor, s'écria:

« Tu peux entrer! »

Sans tarder, Henri pénétra dans la pièce à demi-obscur, où régnait une atmosphère étrange.

L'héritier de la famille Elias salua respectueusement son père et lui expliqua sans détour le motif de sa visite:

« Cela fait bientôt deux ans que vous m'avez promis de vous retirer des affaires, pour me laisser diriger le magasin à mon tour...et je ne vois toujours rien venir. »

« Tu sais que j'aimerais te laisser tout en ordre, avant de prendre ma retraite... »

« Je vois bien que vous n'avez pas envie de partir et que vous ne tenez pas votre promesse.

J'ai à présent une femme et deux enfants à nourrir et vous continuez à me payer comme avant.

Cela n'est pas juste! »

« Patiente encore un peu, mon fils, et tu auras tout. »

« Si vous ne me donnez pas une réponse définitive d'ici demain, nous serons obligés d'aller chercher fortune ailleurs! »

Au fur et à mesure de la conversation, le ton avait monté.

Devant la raideur et l'intransigeance de son père, Henri s'était peu à peu emporté, lui qui, d'habitude, restait calme et réfléchi.

Une sorte de rage impuissante s'était emparée de lui: décidément, il ne pourrait jamais rien obtenir de cet être inflexible qui, pourtant, restait son père.

Rouge de colère, il s'écria:

« Et quand je pense que vous ne me traitez même pas comme le plus simple de vos ouvriers! »

« Vous retenez mes soeurs à la maison, comme si elles étaient à vous pour toujours et vous les empêchez de se marier.

Ma mère sent bien que vous ne l'avez épousée que pour sa dot.

Je l'ai souvent surprise en larmes, devant le portrait de ses parents.

Votre Dieu, c'est Mammon et votre foi catholique n'est que pure comédie.

A plusieurs reprises, je vous ai observé à la messe du dimanche.

Au lieu de vous concentrer sur le sermon du prêtre, vous détaillez la physionomie de vos voisines.

Bref, Bertha et moi ne supportons plus vos mensonges, votre hypocrisie.

Vous avez jusqu'à demain matin pour vous décider.

Si votre réponse est négative, nous préférons quitter Liège définitivement et irons chercher du travail ailleurs.

Bertha et moi sommes jeunes et entreprenants.

Même s'il faut tout redémarrer à zéro, cela ne nous fait pas peur.

A bon entendeur, salut! »

Sur ces mots, Henri quitta précipitamment le bureau de son père.

Celui-ci, devant tant de véhémence, resta un long moment abasourdi.

Il n'aurait jamais cru son fils, son unique fils, capable d'un tel aplomb.

Selon lui, Henri allait sûrement se raviser et lui demander pardon pour son insolence, dès le lendemain.

La forge était son affaire et Rose, sa femme, ne devait absolument pas intervenir dans ses démêlés avec Henri.

Surtout que Rose avait un faible pour son fils unique.

Il suffirait, pensa César, de rassurer, une fois de plus, le bouillant jeune homme, et le tour était joué.

Malgré son âge avancé, le maître des lieux se sentait capable de diriger son entreprise pendant quelques années encore.

Au diable, les promesses qu'il avait faites à Henri sur la suite de son commerce!

L'année 1911 avait été florissante pour lui et il n'était pas prêt de remettre son tablier.

Sur ces réflexions, César ferma son bureau à double tour et rejoignit la table familiale, sans dire un mot de ce qui s'était passé.

Comme d'habitude, il prit son repas du soir, entouré de ses filles et servi par Rose en personne.

L'atmosphère contrastait beaucoup avec celle de la ferme d'Ath.

La conversation se limitait au strict nécessaire.

Seul le tictac de la grosse horloge de la cheminée interrompait le silence pesant qui régnait.

Les trois filles de César prenaient des précautions infinies pour ne pas troubler le bon déroulement du repas.

Assis sous le portrait du Roi Albert 1er, le père de famille veillait à ce que tout le monde se tienne droit à table (mais, comment pouvait-il en être autrement, avec un mobilier en équerre de style Henri II?) et que personne ne prenne la parole, sans son autorisation.

Ainsi, César maintenait-il ses troupes en respect, pour son plus grand plaisir.

Après une dure journée de travail et alors qu'elle venait de mettre Renée et Gérard au lit, Bertha, ne voyant pas rentrer Henri, se décida à feuilleter son missel de communiante.

Son attention fut attirée par un tableau d'un peintre allemand du XVI<sup>e</sup> siècle.

Ce tableau représentait la Naissance de la Vierge dans... une église!

Et cette église ressemblait étrangement à l'église Saint-Julien d'Ath.

Une cinquantaine d'anges survolaient la scène dans un cercle parfait.

Le plus grand d'entre eux, au centre, encensait l'enfant qui venait de naître et les volutes formaient la troisième lettre de l'énigme qu'elle cherchait: « N », comme Nativité.

Bertha, toute bouleversée par ce qu'elle venait de voir, n'entendit pas la porte de la cuisine s'ouvrir doucement.

Lorsqu'elle réalisa que son jeune mari était rentré, elle referma délicatement le précieux missel, constata que l'ensemble des trois lettres formait le mot « BON » et se hâta de retrouver celui qu'elle attendait.

Dès qu'elle aperçut son époux effondré sur une chaise, Bertha comprit qu'il y avait eu quelque chose de grave:

« Quelle drôle de mine avez-vous, Henri, ce soir.

Quelque chose ne va pas? »

« Vous savez, Bertha, à quel point la parole donnée a de l'importance, pour moi! »

« Je sais.

Qui vous a tant déçu?

Votre père? »

« Exactement.

Cela fait plus de deux ans qu'il m'a promis de me laisser sa place et voyez...toujours rien!

Au contraire, je suis plus mal traité que son dernier commis! »

« Et que comptez-vous faire, mon tendre ami? »

« M'installer ailleurs et tenter ma chance. »

« Et pourquoi n'irions-nous pas monter un commerce du côté d'Ath?

Mes parents, qui vous aiment comme leur propre fils, vous soutiendront de leur mieux. »

« Bertha, vous êtes merveilleuse!

Je n'osais vous le proposer.

Mais nous devons faire de gros sacrifices au début de notre entreprise. »

« Je suis prête à tout, du moment que vous êtes à mes côtés. »

Devant tant d'amour, Henri ne put que s'incliner et caressa tendrement la joue de sa bien-aimée.

A la lueur de la chandelle, leurs deux ombres se confondaient, pendant que les premières étoiles scintillaient au firmament...

Le lendemain, César convoqua son fils dans son bureau, dès la première heure.

Il le fit asseoir dans un fauteuil confortable, lui présenta un havane et, après un long silence, lui dit:

« J'ai réfléchi et j'ai une proposition à vous faire.

Dès demain, je vous laisse les commandes de l'entreprise, à une condition. »

« Laquelle? »

« Que Bertha entre à mon service et qu'elle s'occupe de moi.

Nous confierons les enfants à vos soeurs, pendant ce temps-là. »

« Mais, mais, vous n'y pensez pas! »

Henri, qui connaissait parfaitement les penchants de son père pour le sexe faible, était révolté par les propos qu'il venait d'entendre.

« Plutôt s'exiler à l'autre bout du monde que d'accepter un tel marché! »

« Faites comme bon vous semble, mais ne me demandez plus rien à compter d'aujourd'hui!

Voici ce que je vous dois et nous sommes quitte.

Votre entêtement vous coûtera cher.

Et quand vous serez dans la misère, vous viendrez me supplier de vous reprendre, vous et votre Bertha! »

A ces mots, César, rouge de dépit, désigna d'un geste sans équivoque la sortie.

Son fils passa dignement devant son père et lui lança, en guise d'adieu:

« Je suis heureux de penser que je ne vous reverrai sans doute jamais.

Je plains sincèrement mes soeurs et ma mère, contraintes de vivre avec un être aussi abject.

Elles ne méritent vraiment pas le sort que vous leur réservez.

Vous devrez en rendre compte, plus tard, devant Dieu! »

Sur ces paroles, Henri fila tout droit vers l'atelier, pour rassembler ses outils.

Un mois plus tard, malgré les inconvénients du déménagement, Henri et sa petite famille trouvèrent refuge chez Gustave et Aglaé, les parents de Bertha.

Ceux-ci n'hésitèrent pas une seconde et ouvrirent leur porte toute grande aux exilés de Liège.

D'autant plus qu'Olga et Louis avaient maintenant tous les deux plus de 20 ans.

Les parents cédèrent provisoirement leur chambre au jeune couple et aux deux petits-enfants et occupèrent l'ancienne chambre de Bertha.

Très vite, Henri les appela « Père » et « Mère », tout comme sa chère épouse, car il se sentait aimé et respecté comme jamais.

Il n'hésitait pas à mettre la main à la pâte, lorsque les travaux de la ferme l'exigeaient.

Pourtant, il avait vécu jusque-là dans une grande ville et les tâches agraires lui étaient parfaitement inconnues.

Sa bonne volonté et son aptitude à apprendre comblaient les beaux-parents de joie.

Mais, Henri avait son idée...

Avant son départ de Montegnée, Jules, le fils d'Ernest et d'Ernestine, son compagnon de forge, lui avait remis une enveloppe de la part de Rose.

A l'intérieur, il avait aperçu une enveloppe plus petite et une lettre de sa chère maman qu'il s'était hâté de lire:

« Mes chers enfants,

Je viens d'apprendre que vous allez quitter définitivement Liège.

J'aurais aimé vous embrasser une dernière fois, surtout Renée et Gérard, mais cela m'est impossible. »



« Je vous souhaite de vivre heureux, là où vous vous établirez. Afin de vous encourager, j'ai mis toutes mes économies, pour vous, dans cette enveloppe.

Léocadie, Catherine, Lambertine et moi-même vous accompagnerons toujours de nos prières.

Tendres baisers pour vous quatre!

Rose »

Une grosse larme avait roulé sur la joue d'Henri, lorsqu'il avait achevé la lecture de ce dernier message.

La seconde enveloppe contenait une somme rondelette qui, ajoutée à leurs propres économies leur permettait, dorénavant, de démarrer un commerce à Ath.

Par conséquent, il accompagna Aglaé une fois par semaine au marché et, pendant que celle-ci vantait la qualité de ses produits frais, il arpentait les rues de la petite ville, dans un but bien précis.

Un jour qu'il se trouvait à deux pas de l'église Saint-Julien, en plein centre, son regard fut attiré par une pancarte:

« COMMERCE A VENDRE ».

Il s'agissait d'une quincaillerie.

Exactement ce qu'il recherchait, car Henri avait beaucoup appris chez son père.

Il poussa la porte de la boutique et une clochette retentit.

Soudain, il se trouva entouré d'étagères garnies d'ustensiles ménagers et d'outils de toutes sortes: marteaux, tourne-vis, clés...

Dans un coin de la pièce, il aperçut même une grille en fer forgé.

Bientôt des pas feutrés se firent entendre et un homme au dos voûté et à la blouse grise apparut soudain:

« Bonjour, Monsieur!

Que puis-je pour vous? »

« Je désirais simplement me renseigner.

Est-il vrai que ce commerce est à vendre? »

« Eh oui, mon bon Monsieur.

Comme vous le constatez, j'ai atteint un certain âge et je viens, malheureusement de perdre ma compagne.

Nous n'avons pas de descendance. »

« Je comprends.

Mais, vous pourriez prendre un gérant. »

« C'est ce que j'aurais fait sans doute, si mon épouse avait encore été de ce monde...mais, à présent, je suis fatigué et ne désire qu'une chose: me retirer de tout cela. »

« J'ai travaillé plus de 10 ans dans une forge et j'ai toujours rêvé d'un tel commerce.

Combien en demandez-vous? »

« Veuillez m'excuser, c'est mon notaire qui s'en est chargé.

Je vais aller chercher ses papiers.

Je reviens tout de suite. »

Pendant que le quincaillier cherchait ses documents, Henri eut tout loisir de visiter le magasin.

Il se voyait déjà garnir les étagères de produits récents, propres à attirer une clientèle avide de progrès, pendant que Bertha, sérieuse et accorte, s'occuperait des comptes.

Le vieux monsieur voûté réapparut avec un dossier.

Il présenta la somme totale requise pour la reprise de son commerce.

Henri eut un léger sursaut et avoua:

« Désolé, cher Monsieur, mais notre foyer ne dispose pas actuellement d'une telle somme.

Nous venons tout juste de nous marier et avons deux bouches à nourrir. »

« Ne vous en faites pas pour cela!

A mon âge, je ne suis pas pressé et je préfère céder mon commerce à quelqu'un de vaillant comme vous, plutôt qu'à un fainéant!

Si vous disposez de quelques économies pour démarrer, je suis prêt à attendre pour le reste.

Nous réglerons tout cela avec mon notaire. »

« C'est gentil à vous.

Je crois que nous allons nous entendre et que vous ne le regretterez pas. »

« Tope là, jeune homme!

Quand pensez-vous revenir, pour que nous allions ensemble chez le notaire? »

« Avec votre permission, je vais prendre rendez-vous chez lui et je vous avertirai aussitôt de la date.

Si tout se passe bien, l'affaire sera bientôt conclue. »

« Voilà qui me plaît, jeune homme!

J'aime que l'on soit entreprenant comme vous!

J'attends donc votre réponse, aujourd'hui même. »

Sur ce, Henri salua respectueusement le commerçant et se rendit chez le notaire, à dix minutes de là.

Puis, il revint sur ses pas, vérifia que la date convenait et rejoignit Aglaé sur la Grand' Place, où se clôturait le marché.

Au visage rayonnant d'Henri, Aglaé devina aisément que quelque chose de positif s'était passé.

Elle se garda de l'interroger et tous deux regagnèrent la ferme, juchés sur la carriole tirée par l'âne Bibi.

Quelques semaines plus tard, Henri et Bertha entamaient leur nouvelle vocation: quincailliers.

Les économies rassemblées par le couple permirent de rembourser une partie de leurs dettes au vieux monsieur.

Le reste dépendait de leurs recettes à venir.

Henri savait qu'il pouvait compter éventuellement sur ses beaux-parents, si bons, si dévoués.

Les petits grandissaient sans problème.

Renée aurait bientôt 3 ans et son frère Gérard avait 2 ans.

Ils étaient souvent à la ferme, où ils étaient choyés par leurs grands-parents, assistés de leur tante Olga et de leur oncle Louis.

En ce mois de juillet 1914, tout semblait leur réussir.

Bertha venait de fêter dans la joie son 29ème anniversaire.

Ils commençaient à récolter le fruit de leur labeur acharné: les recettes de cette année dépassaient leurs espérances.

Il faut dire qu'Henri se distinguait des autres quincailliers et que Bertha, très vite, avait acquis une réputation sans faille.

Une grosse partie des dettes fut remboursée et Henri était demandé de partout.

Une importante banque de Bruxelles réclama même ses services, pour accéder à un coffre, dont on avait malencontreusement perdu la combinaison.

En homme du métier, Henri sut résoudre en un tour de clé l'épineux problème.

Une forte récompense lui fut octroyée et sa renommée n'en fut que plus grande!

Pendant que son époux était absent du magasin, Bertha recevait la clientèle ordinaire, tout en restant discrète et avenante.

Elle avait endossé les responsabilités de commerçante sans difficulté, alors qu'elle n'avait jamais pratiqué ce métier jusque-là.

Tout allait donc pour le mieux, quand un terrible éclair sillonna leur ciel d'azur, en même temps que celui de millions d'êtres humains: l'Allemagne de Guillaume II venait de déclarer la guerre à la Russie et à la France!

En ce lundi 3 août 1914, alors que Bertha s'apprêtait à ouvrir la quincaillerie, Henri était revenu rouge de colère de sa promenade matinale.

Comme d'habitude, il était passé d'abord chez le boulanger, puis chez le marchand de journaux et avait appris la fâcheuse nouvelle.

Une fois à l'intérieur du magasin, il ne put se retenir davantage:  
« Lis, Bertha...c'est dans le journal d'aujourd'hui! »

Henri était tellement bouleversé, qu'il se sentait incapable d'en dire plus.

Bertha s'empara du journal et lut:

« L'Allemagne a violé le traité de 1867 et vient d'envahir le Grand-Duché de Luxembourg.

Les Allemands ne respectent donc pas leur parole et ce sera sans doute bientôt le tour de la Belgique. »

Elle interrompit alors sa lecture et, se tournant vers Henri, lui dit:

« Gardons notre calme, mon cher ami.

Nous ne sommes pas seuls.

Les Français et les Anglais nous apporteront sûrement leur soutien, si cela est nécessaire.

Et puis, grâce à mes parents, le ravitaillement sera toujours assuré et les enfants seront en sécurité. »

« Certes, mais avez-vous songé à notre magasin?

En cas d'invasion, comment sera-t-il approvisionné? »

« J'ai, comme vous, entendu les menaces de guerre qui pesaient depuis quelques semaines sur notre pays.

Par précaution, nous avons augmenté notre stock de marchandises et en avons entreposé une partie chez mes parents.

Ne vous faites donc pas de souci, mon cher époux, nous pourrons tenir un moment. »

« Vous êtes mon Bon Ange, Bertha.

Votre calme et votre prévoyance m'en imposent.

Je remercie le Ciel chaque jour de vous avoir rencontrée. »

« Je vous propose à présent de venir partager avec moi le petit-déjeuner, avant d'ouvrir le magasin. »

Sur ces mots, Bertha saisit la main robuste d'Henri et l'entraîna dans la cuisine, où la table avait été dressée.

Pendant que le jeune homme lisait la suite de l'article, son épouse lui servit un délicieux café et deux grosses tartines de confiture d'Aglaé.

Les jours suivants, les évènements se précipitèrent: déclaration de guerre des « Prussiens » à la Belgique, massacres et combats, survol de l'espace aérien par des « Tauben »(les « pigeons », nom donné aux avions de reconnaissance).

Le vendredi 21 août, arrivée des premiers éclaireurs, les « Uhlands » (lanciers de l'armée allemande) et... d'une douzaine de cyclistes!

Henri est justement sur leur chemin, quand ils apparaissent à un détour de la Chaussée de Bruxelles.

Ils correspondent si peu à l'image que l'on se fait de ces « tigres à face humaine », que tout le monde court derrière eux pour les voir.

Seul, Henri Elias poursuit sa route, en direction de la ferme des Gervais.

Il sait que bientôt suivront des hussards, des dragons, des artilleurs et toute l'infanterie.

Bref, tous des « casques à pointe », chantant d'un seul coeur « die Wache am Rhein » (la Garde du Rhin).

A peine arrivé à la ferme, il requiert les bras solides de Gustave et de Louis, pour cacher au plus vite le stock de marchandises entreposées dans la grange et destinées à la quincaillerie.

Quelques jours plus tard, une compagnie de « casques à pointe » s'arrête rue aux Gades, devant le magasin Elias-Gervais.

Un lieutenant demande à Henri, s'il a de la place, pour loger un officier et son ordonnance.

Comme la maison compte deux étages et que les enfants séjournent maintenant en permanence chez leurs grands-parents, Henri répond affirmativement.

De cette manière, il pense que son commerce sera mieux protégé, tout le temps que durera l'occupation.

Il ne sait pas que cette occupation durera quatre longues années!

Le lendemain, un capitaine à l'air courtois s'installe, comme prévu, avec son ordonnance, au second étage du magasin.

Henri et Bertha sont rassurés: le capitaine « Ludwig » parle couramment le français.

Très vite, ils apprennent qu'il est capitaine de réserve, qu'il était professeur de lettres à Cologne avant la guerre et qu'il a laissé à regret sa femme et leurs cinq enfants derrière lui.

Le jeudi 17 septembre, le marché de la Grand'Place est envahi de jeunes ouvriers munis de gros bâtons.

Ceux-ci protestent contre l'augmentation impressionnante du prix des denrées alimentaires.

Certains agriculteurs et des acheteurs (les « accapareurs ») provenant de grandes villes comme Bruxelles se sont enrichis et ont fait grimper les prix, au détriment des plus pauvres.

Devant la menace populaire, les fermiers et les fermières, désormais, ne veulent plus se rendre au marché hebdomadaire.

Ils préfèrent que leurs clients habituels viennent s'approvisionner directement chez eux.

A partir de ce jour, Henri et Bertha ne verront plus Aglaé étalant ses beaux fruits et légumes, tous les jeudis, au marché, à deux pas de la rue aux Gades.

Chaque jour, ils parcourront en vélo, à tour de rôle, les 5 kilomètres qui les séparent de la ferme des grands-parents, afin de s'assurer de la bonne santé des enfants.

Au retour, ils ramèneront dans leurs sacoches, à l'abri des regards, quelques provisions introuvables en ville.

Bientôt, le couvre-feu de 20 heures s'installe, car on craint les bombardements des Alliés.

Gustave a de la chance: son unique cheval de trait n'a pas été réquisitionné par l'armée allemande.

Il pourra donc continuer à labourer ses champs, comme avant.

Grâce au capitaine Ludwig, Bertha a pu conserver ses couvertures de laine qui, elles aussi, allaient être réquisitionnées.

Petit à petit, la censure apparaît dans les journaux.

Les timbres-poste présentent la surcharge « Belgien » et la délation fait des ravages.



Henri aimerait rejoindre l'Armée Belge contenue derrière l'Yser, mais il ne peut laisser Bertha seule gérer le magasin.

De plus, il est à présent défendu aux hommes de 17 à 45 ans de quitter la ville, sous peine de représailles.

C'est donc Bertha, dorénavant, qui enfourche le vélo en direction de la ferme, alors que la neige a fait son apparition.

Mais, il en faut davantage pour ralentir l'ardeur d'une fille de paysan.

Un soir d'une journée particulièrement chargée, elle s'arrête quelques instants devant la Chapelle de Lorette et pénètre avec son vélo dans l'édifice néogothique.

Agenouillée aux pieds de la Croix, elle aperçoit soudain une reproduction de la Mise au Tombeau d'un Maître flamand.

Mais, ce qui attire surtout son attention est l'inscription qui figure au bas du tableau.

Comme sur un ruban de soie virginal, les lettres dorées se détachent, particulièrement le « T » de Tombeau.

Au-dessus du tableau, des angelots, au son de la trompette, annoncent la Résurrection du Sauveur.

Pas de doute, il s'agit bien pour Bertha d'un signe du Ciel: la quatrième lettre de l'énigme est certainement le « T ».

Après avoir trouvé le mot « BON », elle a maintenant découvert la première lettre du mot suivant, le « T ».

Elle remercie vivement la Vierge et lui demande de la protéger en toutes circonstances.

Puis, réconfortée, elle reprend la route du magasin, cahin-caha.

Malgré les destructions de la guerre, la Fête de la Nativité du Seigneur, en cette année 1914, se déroule en famille, autour d'un bon feu qui crépite dans la salle à manger de la ferme.

Louis, fort heureusement, peut continuer à rester près de son père pour le seconder dans ses travaux.

Il a 22 ans et son père déjà 56.

Sa soeur Olga, 24 ans, seconde sa mère de 55 ans dans le ménage et le soin aux petits.

Tous les huit célèbrent avec plus de ferveur que les autres années la naissance du Sauveur.

Vient le moment de la distribution des cadeaux.

Un cousin germain de Gustave apparaît alors en Père Noël providentiel.

Renée (3 ans), pas du tout impressionnée, s'empresse de tirer sa barbe postiche, pendant que son frère Gérard (2 ans) se réfugie sous la table en tremblant.

Les cadeaux, cette année, sont bien modestes, mais le coeur y est. Et les enfants, malgré tout, poussent des cris de joie, en ouvrant les paquets.

Une larme perle au coin des beaux yeux de Bertha, pendant qu'Henri lui sourit amoureusement.

Avec l'année nouvelle, les exigences de l'occupant s'intensifient.

La nourriture est de plus en plus rationnée, au profit de la soldatesque.

Aucun cultivateur ne peut garder pour lui et sa famille plus de 500 kilos de pomme de terre.

Les scellés sont mis sur les caves à vin de plusieurs maisons.

Malgré le blocus mis en place par les Alliés en janvier 1915, le commerce d'Henri et de Bertha se maintient vaille que vaille.

A présent que le front des belligérants s'est stabilisé, la circulation des jeunes hommes aux abords de la ville est davantage tolérée.

Henri peut relayer plus facilement Bertha dans ses allées et venues.

Mais, cette relative prospérité en temps de guerre attire immanquablement les jalousies.

Un matin de février 1915, on frappe à grands coups à la porte de la quincaillerie.

Henri jette un coup d'oeil par la fenêtre du premier étage et aperçoit une escouade de « casques à pointe ».

Malheureusement, Ludwig est parti en mission avec son ordonnance, pour une période indéterminée.

D'un geste, Henri rassure son épouse inquiète et descend précipitamment l'escalier.

Déjà, une seconde série de coups, plus violents, retentit et il s'exclame:

« Moment, Moment, ich komme! », tout en se demandant ce qu' « ils » lui veulent.

Après avoir actionné les trois verrous de sûreté de la porte et la grille de protection, il se retrouve nez à nez avec une dizaine de « casques à pointe ».

L'un d'entre eux se détache du groupe et, dans un français approximatif, lui adresse la parole:

« Leutnant Kasper.

Vous cacher marchandise dans magasin! »

« De quelle marchandise parlez-vous, Herr Leutnant? »

« Toutes sortes marchandises verboten! »

« Et qui vous a dit cela? »

« Une personne vous bien connaître »

« Je refuse de vous laisser entrer, si vous ne me dites pas son nom! »

La réaction du Leutnant ne se fait pas attendre: il donne un ordre bref à sa troupe et ils se saisissent du quincaillier.

Celui-ci se retrouve menotté et dirigé manu militari par quelques soldats, à proximité de là, vers la Tour de Burbant, ancien donjon du Comte de Hainaut.

Sans autre forme de procès, ils l'expédient dans un cachot humide, en attendant d'être jugé.

Pendant ce temps, le reste de la troupe visite de fond en comble le magasin et les étages, de la cave au grenier.

Cela dure plusieurs jours, jours d'angoisse pour Bertha qui, heureusement, a pu rejoindre la ferme de ses parents.

Grâce à quelques bouteilles d'eau de vie en réserve et la promesse de ne pas trop s'éloigner d'Ath, elle a pu obtenir du Leutnant la permission de revoir ses enfants.

Malgré ses vives protestations, elle ne sait pas où son mari a été emmené.

Cette disparition l'afflige, mais il faut tenir bon, pour les enfants.

Au bout d'une semaine de recherches inutiles (le stock est bien caché à la ferme), les Allemands décident d'arrêter les poursuites et de se retourner contre l'accusateur...l'Emile!

Celui-ci n'a jamais accepté le refus de Bertha et ne pense qu'à se venger de l'affront subi.

De retour à la quincaillerie, Bertha contacte aussitôt le Leutnant Kasper à la caserne occupée par les réservistes.

En échange d'une autre bouteille d'eau de vie , celui-ci accepte de libérer Henri sur-le-champ.

Il accompagne Bertha à la Tour en automobile et demande au gardien de libérer le prisonnier.

En apercevant son bien-aimé, Bertha s'exclame:

« Vous êtes libre, Henri!

On nous a accusés à tort.

Nous allons reprendre, comme avant! »

Hélas, ces longs jours et ces nuits encore plus longues passés en plein hiver, sans chauffage, dans une humidité malsaine et dans une obscurité totale ont entamé la santé du jeune homme.

Il a beaucoup maigri.

Il est à peine reconnaissable.

Les seuls mots qu'il prononce alors, en toussant, sont:

« Enfin...libre!

Merci...Bertha. »

Il n'a pas la force de marcher, si bien que le Leutnant accepte de le ramener avec son automobile au magasin, en compagnie de Bertha.

Le véhicule s'arrête quelques minutes plus tard devant la quincaillerie.

Henri en descend péniblement, soutenu par sa jeune épouse.

L'auto disparaît dans un nuage de fumée.

Aucun passant n'aura assisté à la scène, car il est 20 heures passées et les rues sont vides, à cause du couvre-feu.

Avec l'aide de sa femme, Henri grimpe une à une les marches de l'escalier qui mène à leur chambre.

Aussitôt, il s'affale sur le lit conjugal et Bertha, avec des précautions infinies, lui ôte ses vêtements devenus crasseux, le lave à l'eau claire et lui met une chemise de nuit propre.

Henri la remercie d'un triste sourire.

Mais, il tremble à présent de tout son corps.

Bertha pose sa main sur son front: il est brûlant.

En quelques heures, son état empire et la malheureuse femme ne sait plus à quel saint se vouer.

Malgré les cataplasmes, la fièvre ne tombe pas et le malade commence à cracher du sang.

Bertha se précipite à la pharmacie voisine et en revient avec quelques remèdes.

Hélas, il est déjà trop tard!

Son bien-aimé gît inanimé sur le lit, au milieu d'une flaque de sang rouge vif.

C'est la fin.

Elle n'a pas eu le temps d'appeler le docteur.

Son cher Henri, enchaîné pendant ces quelques jours dans un cul-de-basse-fosse n'a pas pu résister aux conditions inhumaines qui lui étaient infligées, en plein hiver.

A son insu, il a contracté une tuberculose pulmonaire foudroyante.

C'est ce que le médecin dira à Bertha, lorsqu'il viendra constater le décès.

Bouleversée, la jeune femme songe un moment à rejoindre son bien-aimé, mais une voix intérieure lui dit:

« Ne perds pas courage, Bertha, je suis avec toi et je ne vous abandonnerai jamais, toi et tes enfants! »

## PHILEMONE

Après avoir entendu cette voix étrange, Bertha se ressaisit et se précipite chez ses amis de la pharmacie voisine.

Ceux-ci, compréhensifs, vont s'occuper du défunt, tandis que la jeune veuve va avertir ses parents.

On est en février 1915, et l'hiver n'a pas dit son dernier mot.

Malgré les rafales de vent glacé, Bertha, à grands coups de pédales, parcourt en peu de temps l'espace qui la sépare de ses proches.

Durant tout le trajet, une seule question lui taraude l'esprit:

« Que vont devenir ses chers petits, Renée et Gérard, qui n'ont que 4 et 3 ans et comment leur annoncer l'affreuse nouvelle? »

Mais, déjà elle aperçoit la cheminée fumante de la ferme paternelle, en contrebas de la Chaussée de Bruxelles, puis elle ralentit l'allure et emprunte un chemin de traverse.

Quelques minutes plus tard, les enfants entendent que quelqu'un actionne le portillon de la cour et se précipitent à la rencontre de leur mère.

Renée, plus âgée de quelques mois que son frère, se jette la première dans les bras de Bertha, puis c'est le tour de Gérard.

Cependant, la petite fille a remarqué la mine défaite de sa maman et s'exclame:

« Maman, que vous arrive-t-il? Vous avez pleuré? »

Bertha ne peut retenir son émotion.

Elle serre ses deux chérubins contre son coeur meurtri et, dans un sanglot, leur parle:

« Mes chers petits, j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer: votre papa est parti très, très loin d'ici... ».

Elle ne peut en dire plus, pour l'instant.

Gustave et Aglaé apparaissent alors sur le seuil de la porte.

Ils comprennent tout de suite les paroles prononcées par leur fille aînée, accourent à sa rencontre et l'entraînent à l'intérieur de la bâtisse.

Pendant qu'Olga éloigne les petits, Bertha se retrouve seule avec ses parents dans la grande salle, au pied de l'âtre rougeoyant...

Les jours suivants, elle n'a pas vraiment le temps de réaliser ce qui lui arrive.

Heureusement, elle peut compter sur le soutien de son jeune frère de 23 ans, Louis, resté à la ferme.

C'est lui qui l'aide à accomplir les démarches pour la sépulture d'Henri.

En raison de l'occupation allemande, aucun membre de la famille du défunt ne peut se déplacer de Liège à Ath, si bien que seul un petit groupe de parents et d'amis accompagne le corbillard jusqu'au cimetière.

En cette matinée d'hiver, le doyen de l'église Saint-Julien prononce un bref éloge du défunt, devant la fosse fraîchement creusée.

Comme c'est la tradition, Bertha et ses enfants sont restés à la quincaillerie, pendant la cérémonie funèbre, plongés dans leur malheur.

Par chance, Aglaé et Olga sont là, pour soulager leur peine et préparer le repas qui, tout à l'heure, rassemblera les quelques personnes venues rendre un dernier hommage au jeune défunt .

Par commodité, le comptoir de la boutique a été poussé contre un mur et une grande table a été dressée au centre de la pièce.



Pour le moment, Aglaé et Olga servent les convives revenus du cimetière.

Ils sont frigorifiés.

Aussi, le pot-au-feu d'Aglaé est-il le bienvenu et Gustave, en bon patriarche, s'adresse à Bertha:

« A présent, vous voilà bien seule, ma chère fille.

Personne n'aurait imaginé que votre époux allait nous quitter aussi rapidement, à 35 ans!

Il était bon et brave.

Je le considérais comme mon second fils.

Quels que soient vos projets, vous savez que nous serons toujours à vos côtés ».

« J'ai bien réfléchi, père, et je désirerais simplement continuer la tâche que nous avons entreprise, lui et moi.

Depuis plus de quatre ans, nos clients sont de plus en plus nombreux.

J'ai l'intention de poursuivre son oeuvre, si mes forces me le permettent ».

« Ne vous inquiétez pas, chère enfant, nous vous faisons entière confiance et nous vous aiderons du mieux que nous pourrons! »...

Les jours suivants, malgré son profond chagrin, Bertha, aidée de sa soeur et de son frère, reprend courageusement son commerce.

Maintenant, elle doit, non seulement servir la clientèle, mais aussi se charger des comptes, des commandes et de la manutention.

Cependant, rien ne peut fléchir cette veuve de 30 ans.

Pendant qu'Olga s'occupe des deux orphelins, Louis seconde merveilleusement sa soeur aînée au magasin.

C'est lui qui assure le ravitaillement, en accomplissant plusieurs fois par semaine la navette entre la quincaillerie et la ferme.

C'est lui aussi qui cache dans un coin de grange toutes sortes de matières premières susceptibles d'être réquisitionnées par l'occupant (laine, cuivres, outils ...).

C'est encore lui qui guette et, à la moindre alerte nocturne, la réveille et l'aide à descendre les enfants au sous-sol de la quincaillerie, pendant que la sirène hurle à la mort.

Les raids de l'aviation britannique commencent dès 1916 et dureront jusqu'en 1918, à tel point que, très vite, les enfants devront être mis à l'abri chez leurs grands-parents maternels.

Une nuit, les bombes tombent au hasard.

L'une d'elles explose à 100 mètres du magasin et fait cinq morts.

Par la suite, une autre bombe tombe à 60 mètres seulement de la quincaillerie et tue trois personnes.

Malgré quelques dégâts, la jeune veuve, à aucun moment, n'interrompt son commerce.

Les derniers mois qui précèdent l'arrivée des Anglais sont particulièrement éprouvants pour la population.

Le front a reculé.

Ath est entrée dans la zone appelée « l'Etape » (zone d'occupation allemande directement derrière le front), ce qui explique les nombreuses contraintes liées à ce nouveau statut.

La plupart des écoles sont transformées en Hôpital Militaire, afin d'accueillir des dizaines de soldats allemands blessés.

Un matin, alors que Bertha s'apprête à ouvrir la lourde grille qui protège la vitrine du magasin, une forte déflagration retentit, suivie de plusieurs autres.

La jeune veuve pense tout de suite à un nouveau bombardement allié et se précipite à la cave avec son frère cadet.

Bientôt, les détonations cessent et, renseignements pris, il s'agit d'un dépôt de munitions situé à quelques kilomètres qui vient de sauter.

A la peur succède la joie: la victoire des Alliés approche à grands pas!

Le sabotage a, certes, occasionné des bris de glace et des frayeurs, mais il est le signe avant-coureur de la défaite allemande.

Quoique secouée, la vitrine de la quincaillerie, protégée par un double rideau de fer, a résisté aux fortes déflagrations.

Ce n'est pas le cas de la pharmacie voisine.

Des bris de verre jonchent la rue aux Gades sur plusieurs mètres, et la plupart des boccas ont été endommagés.

Louis et Bertha se mettent aussitôt à déblayer les débris épars.

Afin d'éviter le pillage, ils proposent au pharmacien de stocker provisoirement sa marchandise dans une pièce de la quincaillerie.

Magnifique occasion de rendre service, en cette fin de guerre.

En tout, ce sont plus de 500 wagons de munitions qui ont sauté en trois jours.

En réponse à ces actes de résistance, les tracasseries de l'occupant s'intensifient.

Le commerce de Bertha ralentit, mais ne s'arrête pas totalement.

A présent, il faut être encore plus vigilant, car l'ennemi réquisitionne tout ce qu'il peut: victuailles, métaux, outils...et les amendes sont de plus en plus sévères.

Tout est devenu extrêmement cher et de mauvaise qualité.

Pour couronner le tout, l'été sec ne permet pas de récolter assez de foin pour les bêtes.

Louis qui, avant la guerre, avait plutôt bonne mine, a maintenant les traits tirés.

Ses vêtements sont devenus trop grands, il flotte dans son pantalon, et sa chemise est devenue trop large.

Bertha, elle, n'a pas changé: habituée depuis son enfance aux restrictions, elle continue à se priver pour sa progéniture.

Heureusement, la ferme des parents n'est pas très loin, et c'est elle qui fournit pommes de terre, lait, oeufs..., sans compter le matériel destiné à la boutique et bien caché au fond de la grange.

Gustave et Aglaé ont certes reçu, à plusieurs reprises, la visite des gendarmes allemands, les « Diables Verts » (à cause de la couleur de leur uniforme).

Avertis par le braiment tonitruant de Bibi, posté au sommet de la colline, ils ont le temps de cacher les dernières provisions, avant que les deux contrôleurs ne franchissent le seuil de leur porte.

Pendant qu'Aglaé lui fait des signes désespérés, Gustave, toujours aussi filou, accueille les visiteurs d'un air goguenard.

Sans se faire prier, il ouvre toutes les armoires, tous les placards, tous les bahuts, pour prouver sa bonne foi.

Les contrôleurs ne veulent pas repartir bredouilles, Gustave le sait bien.

Soudain, il fait mine de se souvenir: mais oui, il a conservé une vieille bouteille de genièvre au fond d'un placard à balais!

Il le sort précautionneusement et en sert une bonne rasade à chacun des contrôleurs dont le visage, d'un seul coup, revêt un aspect plus sympathique.

L'un d'eux, le plus âgé, risque quelques mots en français, en désignant sa superbe moustache:

« Comment dire vous cela? »

Du tac au tac, Gustave lui répond:

« Pourceau »

Et « le boche » de poursuivre:

« Moi, petit pourceau, mais unser Kaiser plus grand pourceau que moi! »

Pendant qu'Aglaé, réfugiée dans un coin de la salle, tortille nerveusement son tablier à fleurs, Gustave, flegmatique, raccompagne les deux gendarmes titubant vers la sortie.

Il attend que les cavaliers aient disparu au bout du chemin, pour vérifier que sa carabine est toujours à sa place, là au-dessus de la poutre centrale de la salle à manger, pendant qu'Aglaé s'éponge le front, à la cuisine.

Puis, il retourne à ses chères lectures, en attendant des jours meilleurs...

Et ces jours meilleurs ne tardent pas à venir, puisqu'après une dernière tentative, l'Armée allemande s'effondre.

Guillaume II part pour l'exil et l'Armistice est proclamé le 11 novembre 1918, avec la participation décisive des troupes américaines.

A la libération, un officier anglais remplace « Ludwig » au second étage de la rue aux Gades.

Mais, cet officier de sa Gracieuse Majesté est loin d'avoir le même comportement que le gentil « Prussien ».

Profitant de son statut de « libérateur », il fait régulièrement le tour des bistrots de la Grand'Place, avant de regagner son domicile à tâtons.

Renée et Gérard, blottis dans les bras de leur maman, entendent son pas lourd et hésitant dans l'escalier, pendant que Bertha ferme la porte de l'étage, où ils sont, à double tours et récite, en leur présence, une fervente prière.

Après l'euphorie des premiers jours de la libération, la population belge, traumatisée par plus de quatre années de guerre, se remet lentement de ses cicatrices.

Grâce à l'aide de ses parents et de ses frère et soeur, Bertha a pu traverser ces années terribles, en maintenant son commerce tant bien que mal.

Peu à peu, son stock de marchandises se reconstitue: poêles, cuisinières, machines à coudre...

Louis continue à lui être d'un grand secours, depuis la perte brutale de son cher Henri, il y a plus de trois ans.

C'est lui qui, durant les années noires, a veillé « comme un père » sur les jeunes enfants de sa soeur, devenus si vite orphelins.

C'est toujours lui qui a assuré, parfois au risque de sa vie, l'approvisionnement de la quincaillerie et le ravitaillement de Bertha en denrées.

Profitant de l'absence des petits, encore pour quelques jours chez Gustave et Aglaé, Bertha, durant une rare pause dans son emploi du temps, s'adresse à son jeune frère:

« Louis, si vous permettez, j'aimerais vous entretenir de deux ou trois choses importantes, avant le retour des bambins.

Etes-vous disponible? »

« Tout à votre service, ma chère soeur! »

« En premier, je tiens à vous remercier du fond du coeur pour votre présence à mes côtés pendant ces dures années.

Sans vous, je n'aurais pu traverser toutes ces épreuves et reprendre le commerce de mon cher époux! »

« Bertha, je vous admire pour votre courage et pour votre persévérance.

Je n'ai fait que mon devoir, croyez-le bien! »

« Les affaires reprennent peu à peu, et je voudrais vous soumettre un projet qui me tient à coeur »

« Venant de vous, Bertha, cela ne peut être qu'intéressant »

« Eh bien, que penseriez-vous de l'acquisition d'une camionnette, afin de livrer les commandes de nos clients sur place? »

« Excellente idée, ma chère soeur!

Je suis sûr que vous avez déjà repéré la bonne affaire ! »

« Effectivement, bien deviné, Louis!

En feuilletant « La Libre Belgique », j'ai découvert l'annonce suivante: « voiture de livraison Renault A-J bicylindre 8 CV de 1909 - a peu roulé - occasion exceptionnelle – prix à débattre – s'adresser à Mr R. Deroteleur, commerçant... »

Qu'en pensez-vous? »

« Mettons-nous vite en relation avec ce monsieur.

Je crois bien qu'il s'agit du marchand de porcelaines qui vient juste de s'installer non loin d'ici, rue du Moulin.

Et si nous allions de ce pas lui rendre une petite visite? »

« Le temps que j'ôte mon tablier, que je m'arrange un peu et je suis prête à vous suivre.

Comme il doit être en pleine installation, nous avons de fortes chances de le trouver dans sa boutique ».

Quelques instants plus tard, Bertha et Louis, en tenue de ville, entrent dans la rue du Moulin.

Sans tarder, ils aperçoivent la belle façade Modern Style du marchand de porcelaines et, derrière une vitrine, un homme d'une quarantaine d'années qui installe divers objets sur des étagères.

Sans hésiter, le frère et la soeur poussent la porte; une clochette retentit et Monsieur Deroteleur interrompt ses rangements, pour aller à leur rencontre:

« Bonjour, Messieurs, Dames!

Si vous venez pour acheter de la porcelaine, je suis au regret de vous dire que le magasin n'ouvrira que la semaine prochaine.

J'attends encore de la marchandise, en particulier toutes sortes de cristaux et de verres ».

Sur un coup de coude de Bertha, Louis prend alors la parole:

« Nous venons pour l'annonce parue dans le journal, aujourd'hui ».

« Ah, fort bien, dans ce cas, veuillez me suivre dans l'arrière-boutique. Nous y serons mieux pour discuter ».

La conversation se poursuit alors devant un bon café noir servi dans des tasses de porcelaine anglaise d'un goût raffiné.

Et Louis de se lancer:

« Ma soeur, ici présente, désirerait trouver une voiture d'occasion, pour livrer les commandes de ses nombreux clients: poêles, cuisinières et objets divers.

Elle tient la quincaillerie ELIAS-GERVAIS de la rue aux Gades que vous connaissez peut-être? »

Bertha, qui, jusque-là, était restée discrète, se permet d'ajouter:

« Hélas, je suis veuve depuis plus de trois ans, avec deux enfants.

J'ai l'intention de réaliser le voeu de mon regretté mari: acheter un véhicule, pour répondre aux nombreuses commandes de nos clients ».



Devant tant de détermination, Monsieur Deroteleur ne peut s'empêcher de marquer son étonnement:

« Madame, j'admire votre courage et votre esprit d'entreprise. Je serais heureux que ce véhicule vous rende de précieux services. Je l'ai acheté à sa sortie, en 1909.

A cette époque, il convenait parfaitement à l'usage auquel je le destinais: le transport des animaux de petite taille, d'un bout à l'autre du Hainaut.

Peu avant l'occupation allemande, mon frère, éleveur de veaux, m'a proposé une cache au fin fond de sa propriété, afin de ne pas être victime des réquisitions de l'occupant.

Dès la libération, je suis allé récupérer mon bien, et figurez-vous que le moteur a démarré de suite.

Seulement, maintenant, je ne transporte plus que des objets fragiles, si bien que la camionnette est devenue inutile, après m'avoir rendu tant de services! »

Bertha, émue par ces propos, intervient alors:

« Comme je vous comprends, cher Monsieur!

Si nous nous mettons d'accord sur le prix, je vous promets que je donnerai une nouvelle vie à votre chère voiture, une vie tout aussi exaltante que la précédente.

Et puis, qui sait, peut-être aimerez-vous encore la conduire, de temps à autre? »

A ces mots, les yeux bleus de Richard Deroteleur brillent d'un éclat lumineux.

Bertha lui rappelle étrangement sa belle-soeur, la femme de son frère éleveur de veaux, si forte, si vaillante, malgré les épreuves de la guerre.

En dépit des pressions de l'occupant et des tentations des spéculateurs, elle a maintenu le cap jusqu'à la fin des hostilités.

Elle aussi, dans la tourmente, a perdu des êtres chers, mais a la chance, elle, d'avoir pu conserver son mari!

Après une longue pause, Richard prend une décision:

« Madame Elias, j'aime les personnes de votre trempe, aussi vais-je vous faire une proposition.

Si vous me permettez, une ou deux fois par an, d'utiliser la camionnette pour rendre service à mon frère et à ma belle-soeur, je vous laisse celle-ci pour un prix intéressant.

Etes-vous d'accord avec mon offre? »

Bertha n'en attendait pas tant.

« Je vous remercie, Monsieur, de tenir compte de ma situation.

Nous sortons peu à peu de plusieurs années de guerre et il nous faudra sûrement quelque temps, avant de retrouver la prospérité d'autrefois.

Ma quincaillerie vient tout juste de redémarrer. Il me faudra quelques mois, avant de pouvoir vous rembourser ».

« Ne vous inquiétez pas pour cela, chère Madame!

Nous en sommes tous au même point, et si nous n'avions pas eu des personnes comme vous pendant la guerre, les conditions seraient encore pires aujourd'hui, croyez-moi! »

Bertha et Richard, sous le regard bienveillant de Louis, se mettent aussitôt d'accord sur un prix d'ami.

Après quelques paroles de remerciement, les deux visiteurs prennent rapidement congé de Richard, car il faut se remettre tout de suite au travail et ils ont tellement envie de sillonner les routes avec leur camionnette!

Quelques jours plus tard, la jeune veuve entend un tonitruant « pouett pouett » retentir au seuil de sa boutique.

A travers la vitrine, elle aperçoit une rutilante voiture de livraison avec, au volant, un certain Richard Deroteleur!

Elle abandonne sur-le-champ son client, médusé, et sort précipitamment à la rencontre du chauffeur:

« Quelle bonne surprise!

Je ne m'attendais pas à voir la camionnette aussi vite!

Elle paraît neuve.

Vous l'avez fort bien entretenue, à ce que je vois.

Quand pourrai-je en disposer? »

« Je comprends votre impatience, chère Madame.

Mais, il faut d'abord que je vous explique deux ou trois petites choses et...que vous appreniez à la conduire, car je suppose que vous allez la conduire vous-même? »

« J'en ai follement envie.

C'est le moment où jamais, puisque les enfants sont à la campagne, chez mes parents.

Alors, je vous écoute ».

Ravi de pouvoir rendre service à une Dame comme Bertha, Richard se met à vanter tous les avantages de son véhicule: sa grande contenance, sa galerie prolongée, son moteur fiable...

Bertha s'imagine déjà assise au volant, avec Louis à sa gauche, et grimant les côtes du Hainaut avec un chargement complet de poêles, de cuisinières, de barres de fer.

Sur les flancs de la camionnette, s'étale en grosses lettres:

QUINCAILLERIE ELIAS-GERVAIS  
30, RUE AUX GADES ATH  
A VOTRE SERVICE

Les clients qui habitent dans les coins les plus reculés voient arriver avec satisfaction leur commande encombrante.

Ils sont tout prêts à payer un peu plus leur marchandise, plutôt que de perdre une journée à se déplacer, alors que la main d'oeuvre est précieuse, à une époque où l'agriculture n'est pas encore mécanisée.

Cependant, il est temps pour la jeune veuve (elle n'a pas 34 ans) de montrer à Richard quelque chose qui devrait l'étonner.

Elle sert son dernier client qui, ne la voyant pas revenir, est sorti de la boutique, pour admirer la grande soeur des fameux « Taxis de la Marne » qui ont largement contribué à la victoire contre les « boches ».

Cette tâche accomplie, elle avertit Louis qu'elle va s'absenter un moment, puis rejoint le chauffeur entouré d'une troupe de badauds.

En un tour de main, elle a ôté son tablier et revêtu la tenue qui lui sied si bien: une robe en taffetas noir avec une collerette blanche en dentelles de Bruges.

Sa taille est toujours aussi fine et ses cheveux aussi noirs et abondants.

Son visage aux traits réguliers est devenu un peu plus grave, mais son regard est toujours aussi bon et expressif.

Richard, subjugué par ce joli brin de femme, se dit en lui-même:

« Ah, si Bertha consentait à m'épouser, quel bel avenir ce serait pour nous deux et pour sa famille!

Mais, pour l'instant, voyons de quoi elle est capable... »

Avec un large sourire, Bertha lui signifie:

« A présent, je suis prête!

Voulez-vous avoir l'obligeance de m'accompagner à pied, à deux pas d'ici?

Je désire vous montrer quelque chose, avant de commencer mon apprentissage de conductrice ».

Le marchand de porcelaines s'exécute immédiatement, vérifie une dernière fois que son véhicule est bien garé et suit les traces de Bertha qui s'engouffre dans une rue adjacente.

Quelques minutes après, elle s'arrête devant une porte cochère et lui dit:

« C'est ici que votre camionnette pourra se reposer de ses longues courses en campagne.

Mes amis pharmaciens me prêtent leur ancien garage, car ils sont maintenant trop âgés pour avoir une voiture.

Nous nous sommes rendu de multiples services durant la guerre, alors cela continue... ».

A ces mots, Bertha sort de sa poche une grosse clé, ouvre les deux battants de la porte, pour que Richard puisse contempler le vaste intérieur du garage.

Ebloui par les proportions du local si proche de la quincaillerie, le marchand lâche:

« Et cela vous coûtera combien? »

« Ce sont des personnes qui mettent l'amitié au-dessus de tout. Malheureusement, le couple n'a pas pu avoir d'enfant.

Mes enfants sont un peu les leurs... ».

« Je comprends.

Moi aussi, j'aime beaucoup les enfants et pourtant, je n'en ai toujours pas.

La guerre a bouleversé bien des projets...

Mais, à présent, si nous faisons un petit tour en voiture du côté du Bois du Renard? »

« Oh oui, cher Monsieur, ce serait une occasion de saluer mes parents que je n'ai pas revus depuis longtemps.

Vous savez, le magasin... ».

Après avoir donné un bon tour de manivelle qui fait ronronner le moteur de la camionnette, Richard propose à Bertha de prendre la place du chauffeur.

Celle-ci ne se fait pas prier et s'installe, en toute confiance, au volant de la voiture.

Neuf heures sonnent au clocher de Saint-Julien.

La rue est déserte, comme par enchantement.

Suivant les instructions de son mentor, Bertha dirige prudemment le véhicule vers la Place de la Gare.

Celle-ci a été entièrement dévastée par les bombardements de novembre 1918.

Il ne reste que des ruines et un grand espace propice aux premiers essais de la conductrice.

Une heure après, Richard conclut:

« Nous allons faire une surprise à vos parents.

Etes-vous prête à tenter l'expérience avec moi? »

« Je veux bien, si vous m'en croyez capable.

Rouler en voiture, quoi de plus grisant! ».

Et les voilà partis pour l'aventure!

Là, où Bertha peinait à avancer avec son chargement à bicyclette, les kilomètres défilent à toute vitesse.

Sans s'en rendre compte, on est déjà parvenu aux frontières de la cité.

Bertha a tout juste le temps d'apercevoir sur sa gauche l'église où, il y a quelques années, elle a eu la révélation d'une partie de son énigme.

Puis, la camionnette file comme une flèche sur la chaussée pavée, en direction de la ferme paternelle.

Bertha, mise en confiance par Richard, n'hésite pas à accélérer l'allure.

Une brise printanière frappe son visage encore jeune et charmant.

Les rares piétons qu'elle croise sur son chemin s'arrêtent net, dès qu'elle apparaît en fière amazone, sans la reconnaître.

Par quelques mots brefs, son mentor lui indique les manoeuvres à accomplir.

Bertha opine du chef et s'exécute sans commettre la moindre erreur.

Déjà, elle a trouvé le nom de sa nouvelle acquisition:

« Philémone », en souvenir de Philémon et Baucis, symboles légendaires de l'amour conjugal.

La voiture ralentit et s'engage doucement dans le chemin qui mène à la ferme.

A l'approche du véhicule automobile, les oiseaux effarouchés se taisent, les mulots se terrent et les arbres frémissent.

Quelques instants plus tard, les voilà qui pénètrent dans la cour au milieu d'un nuage de poussière et de plumes.

Avec une parfaite maîtrise, Bertha ralentit progressivement et stoppe juste devant le seuil de la ferme.

Attirés par le bruit singulier de la voiture, les enfants apparaissent d'abord, suivis de leurs grands-parents.

Renée, l'aînée, se précipite dans les bras de sa mère, suivie de son petit frère.

Ils ont à présent 8 et 7 ans et sont fiers de la performance de leur maman.

Ils l'accueillent avec des cris de joie, pendant que Gustave et Aglaé essuient une larme.

Cependant, Renée regarde d'un mauvais oeil la présence d'un homme à côté de sa mère.

Elle fait semblant de l'ignorer et demande ingénument:

« Je pourrai la conduire, moi aussi? »

Bertha sourit à ce propos et répond:

« Pas tout de suite, ma fille, vous êtes encore un peu jeune.

Par contre, venez vous asseoir à notre place, votre frère et vous ».

Renée et Gérard ne se le font pas dire deux fois.

Dès que Richard et Bertha ont quitté leur siège, les deux bambins montent avec précaution dans le véhicule et miment une course effrénée dans les Ardennes belges.

Les spectateurs, ravis, applaudissent leur joyeuse démonstration.

Pendant que ce nouveau jeu les occupe, les adultes se retirent à l'intérieur de la bâtisse ancestrale.

Aglaé sort immédiatement les verres à liqueur, pour honorer ses hôtes, pendant que Gustave les invite à prendre place autour de la cheminée.



Et la conversation s'engage.

Gustave:

« Vous nous avez fait une drôle de surprise tous les deux!

Bertha, je ne m'attendais pas à vous voir piloter ce genre de machine!

Mais, nous avons oublié les présentations.

Comment s'appelle l'heureux passager de ce bolide? »

« Je m'appelle Richard Deroteleur et je suis le propriétaire de la voiture.

Madame Elias a l'intention de me l'acheter pour son commerce.

C'est pourquoi nous faisons quelques essais, et je dois avouer qu'elle s'en tire parfaitement bien! »

Bertha:

« Oh, n'exagérons rien!

Je ne suis qu'une débutante.

Mais, je dois avouer que ma motivation est grande.

La vie m'a appris à aller de l'avant.

N'est-ce pas, cher papa? »

La suite de la conversation se passe dans la bonne humeur.

Puis, le moment de rentrer arrive, car le soleil décline et chacun doit regagner ses activités.

Pendant que Richard s'entretient encore un peu avec Gustave et Aglaé, Bertha rejoint les enfants qui, cette fois, ont escaladé la galerie de la voiture et jouent au « Cheval Bayard » (célébré durant la Ducasse d'Ath).

En apercevant leur maman, ils ont conscience d'avoir transgressé les règles et se précipitent rapidement en bas.

Bertha, tellement heureuse aujourd'hui, ne leur en tient pas rigueur pour une fois.

Elle annonce son retour imminent pour la ville, mais promet de revenir bientôt les chercher définitivement.

Gérard est le premier à recevoir les marques d'affection de sa mère, pendant que Renée semble distante.

Une fois seule avec sa fille, Bertha se rapproche d'elle et, la prenant par les épaules, lui dit:

« Vous paraissez fort triste, ma fille.

Est-ce parce que je vais repartir sans vous?

Mais, vous savez bien que vous serez bientôt de retour à la quincaillerie, quand votre chambre sera prête? »

De la tête, Renée fait signe que ce n'est pas la vraie raison.

Alors, Bertha insiste et Renée finit par lâcher:

« Ce Monsieur Richard, je le déteste!

Et si vous vous remariez avec lui, je ne l'appellerai jamais Papa! »

Devant une telle détermination, Bertha reste bouche bée et, maîtrisant son émotion, se contente de prononcer ces mots avec douceur:

« Vous n'avez pas lieu de vous inquiéter, chère enfant.

Je ferai tout mon possible, pour que vous soyez heureux, vous et votre frère! »

A demi rassurée par ces propos, Renée daigne alors présenter son front pour un baiser pudique.

Entretemps, Richard est apparu, accompagné du reste de la famille.

L'heure du départ a sonné.

Un dernier regard à la ferme.

Pendant que Richard s'installe au volant, Bertha à ses côtés, Renée disparaît à l'intérieur de la bâtisse, sans un geste d'adieu pour sa mère...

## LA FIN D'UNE EPOQUE

De retour à Ath, Richard se dirige immédiatement vers le garage de « Philomène », s'arrête devant la porte cochère et confie le volant à Bertha.

Il se fait une joie d'ouvrir lui-même les deux battants, et la camionnette pénètre lentement dans son nouveau royaume.

Le moteur tourne encore un court instant, puis s'arrête net.

« Philomène », tout ébahie, semble s'extasier devant une telle demeure.

Ses lanternes brillent de plaisir, en imaginant tous les soins dont elles vont être l'objet.

Satisfait de sa « bonne action », Richard tend le bras à la conductrice, pour lui permettre de descendre plus facilement du véhicule.

Il ne peut s'empêcher de lui poser la question qui lui brûle les lèvres depuis quelque temps:

« Bertha, si vous me permettez que je vous appelle ainsi, j'aimerais solliciter votre main... ».

Prise de court, la jeune veuve reste un moment interdite.

Richard ajoute aussitôt:

« Vous êtes encore jeune et ravissante.

Votre tempérament brave et entreprenant me convient tout à fait. J'ai toujours rêvé d'une femme comme vous et, de plus, j'aime la compagnie des enfants... ».

Les pensées se bousculent dans la tête de la jeune femme et elle bredouille:

« Richard, je vous en prie, laissez-moi le temps de réfléchir.

Depuis quelques jours, tout a été si vite, mais je vous promets de vous donner une réponse rapidement ».

Le marchand de porcelaines n'insiste pas.

Il comprend le trouble occasionné par ses propos et ne veut pas précipiter les choses.

Pour le moment, il est heureux de voir sa camionnette en de bonnes mains.

Après avoir jeté un dernier coup d'oeil sur « Philomène », il prend congé de Bertha, en baisant longuement sa main fine et parfumée.

Le reste de la journée passe alors comme un éclair.

Pendant que la jeune femme reprend sa place au comptoir de la quincaillerie, Louis va admirer leur nouvelle acquisition sous des angles variés.

Lui, « Le Poète » de la famille, lui parle, comme à une proche de sa lignée:

« Tu vas nous rendre de fiers services, tu sais, Philomène!

De même que Bibi, le baudet de maman, tu sillonneras les routes avec ton chargement, pour le plus grand bien de tous! »

Et, oh miracle, un rayon de lumière providentiel vient, à cet instant précis, frapper le « R » du capot de la camionnette Renault!

Louis cherche en vain la provenance de ce rayon de lumière éphémère.

Serait-il en train de rêver?

Il se dit qu'il va en parler, dès son retour, à sa soeur aînée.

Puis, après une dernière parole adressée à « la bienvenue », il referme la lourde porte cochère tout doucement...

Au magasin, Bertha n'a pas perdu son temps.

Son carnet de commandes est déjà plein.

Dès que les clients de la campagne ont appris sa nouvelle acquisition (les rumeurs se propagent vite dans les petites villes du Hainaut), ils ont afflué chez elle: l'un veut changer sa pompe, l'autre son grillage, le troisième son portail...

Le soir, autour de la table où sont réunis Bertha, Louis et les deux enfants, l'ambiance est à la fête.

Après le repas, alors que Renée et Gérard ont regagné leur chambre respective, Louis aide sa soeur aînée à débarrasser.

Il ne peut se retenir davantage et lui parle de sa « vision » au garage.

Bertha lui répond alors:

« Dieu nous envoie parfois des signes.

Il faut savoir les reconnaître! »

Mais, en elle-même, elle se dit:

« C'est sûrement la 5ème lettre de l'énigme, un « R »! »

Puis, elle regagne sa chambre, au premier étage, car elle tombe de sommeil.

Durant la nuit, elle fait un rêve étrange: elle se revoit dans la Renault, avec Richard au volant.

Mais, ce n'est plus le même Richard.

Sa conduite a changé radicalement.

Au lieu de ralentir en abordant les virages, il accélère et Bertha frissonne de peur.

En croisant un troupeau de vaches, il provoque l'affolement général et la jeune femme ne peut s'empêcher de pousser un cri d'effroi.

Elle finit par comprendre la cause de ce comportement insensé: Richard a bu plus que de raison, et son haleine empeste la goutte.

Parvenue enfin à domicile, elle a la surprise de voir apparaître son cher Henri, miraculeusement ressuscité de sa maladie.

Elle se précipite dans ses bras et lui fait part de sa mésaventure.

En quelques mots, il la rassure:

"Songe", lui dit-il, "à nos enfants... qu'ils ne deviennent pas deux fois orphelins!"

En prononçant ces paroles, Henri insiste sur le mot « orphelins », et Bertha voit la lettre « O » se détacher et se placer tout naturellement à la suite du « R » de l'énigme.

Elle se réveille alors en sursaut, troublée par ce rêve étrange.

Jusqu'au petit matin, elle fait défiler les images qui viennent de la marquer à tout jamais.

Au premier rayon du jour, elle comprend enfin la signification de tout cela: depuis les contrées célestes, son cher Henri la met en garde contre les dangers de la vie. Leur lien d'amour était si fort, qu'il perdure au-delà de la mort.

Si Bertha veut rester fidèle à sa promesse, il faut qu'elle persévère dans sa mission: assurer le bonheur de ses enfants, même s'il lui en coûtera, même s'il lui faudra faire des sacrifices, par respect pour la parole donnée, par amour pour Henri!

...Quelques mois plus tard, grâce à Philomène, les affaires de Bertha reprennent de plus belle et elle envoie Louis chez Richard.

Le jeune homme apparaît dans la boutique qui, cette fois, est bien achalandée.

Le marchand de porcelaines s'exclame aussitôt:

« Comment! Madame Elias ne vous accompagne pas, cette fois? »

Et Louis de répondre:

« Elle vous prie de l'excuser, car son commerce l'occupe trop, en ce moment.

Elle me charge de vous remettre ce pli » .

Sans perdre une seconde, Richard décachette l'enveloppe aux initiales de Bertha et lit avidement les quelques lignes suivantes:

« Cher Monsieur,

Grâce à votre aide précieuse, nous avons pu, mon frère et moi, remonter rapidement la pente, après de dures années de guerre.

Les affaires vont bien, même très bien, et la Renault nous donne entière satisfaction.

Mon frère et moi vous remercions de tout coeur pour votre très beau geste.

Louis vous remettra aujourd'hui même une enveloppe avec ce que nous vous devons.

N'hésitez pas à vous servir de la camionnette, quand vous en aurez besoin!

Avec ma sincère reconnaissance

Bertha Elias-Gervais

P.S.: En ce qui concerne votre aimable proposition, je vais encore réfléchir.

Sans un mot, mais visiblement ému par ces dernières lignes, Richard glisse la lettre dans son enveloppe et la restitue à Louis.

Celui-ci, en bon commissionnaire, sort alors une autre enveloppe de sa poche et la tend à Richard, en disant:

« Voici, de la part de Madame Elias.

Veillez vérifier si le compte y est ».

Encore sous le coup, Richard ne songe pas un instant à ouvrir cette enveloppe.

Il est tellement déçu par ce qu'il vient d'apprendre!



Heureusement, la fin du mois d'août approche et, avec elle, la fameuse « Ducasse » et ses géants.

En cette année 1919, la population est doublement motivée par ces festivités.

En effet, après plus de quatre années d'interdiction absolue de tout rassemblement, à cause de l'occupant, les Athois peuvent enfin donner libre cours à leur liesse.

Remontant au Moyen Âge, le défilé parcourt les rues de la ville, les quatrième samedi et dimanche du mois d'août.

Renée vient d'apprendre que son jeune frère de 7 ans aura l'honneur de jouer le rôle de David, confronté au géant Goliath.

A cette occasion, il doit, au pied de l'Hôtel de Ville, lancer une petite balle dans l'oculus de la robe du géant philistin, tout comme le berger David de la Bible avait terrassé le géant Goliath d'un coup de fronde.

S'il réussit, la foule l'acclamera et le saluera comme un héros.

S'il échoue, elle exprimera à haute voix sa déception.

Après avoir appris cette nouvelle, Renée, échappant à la vigilance de sa mère, occupée par un client, se précipite chez Richard.

Elle le trouve derrière son comptoir.

Il est seul.

Elle peut lui parler:

« Bonjour, Monsieur Deroteleur! »

« Que se passe-t-il, ma petite? Est-il arrivé quelque chose de grave chez vous? »

« Non, Monsieur, mais savez-vous qui a été choisi, cette année, pour jouer le rôle de David? »

« Ton jeune frère? »

« Exactement...et pourquoi pas moi? »

« Mais...parce que tu es...une fille! »

« Je ne trouve pas cela juste. Je suis l'aînée, je devrais passer avant lui!

De plus, savez-vous ce qu'il dit de vous? »

« Je l'ignore... »

« Eh bien, il dit que vous feriez un très beau diable Magnon dans le cortège! »

En entendant cela, Richard ne peut s'empêcher de penser:

« Ah, le coquin, je vais lui donner une leçon dont il se souviendra! »

Satisfaite, Renée revient précipitamment à la quincaillerie, en prenant soin de ne pas être remarquée.

Au déjeuner, sa maman lui annonce une bonne nouvelle: sa fille a été désignée pour accompagner la déesse Flore sur son char fleuri.

Cette bonne nouvelle arrive trop tard. La « nymphe » ne peut plus revenir en arrière. Advienne que pourra...

...Le quatrième vendredi d'août arrive enfin, suivi du fameux samedi.

Bertha, exceptionnellement, a fermé son commerce dès le vendredi soir.

Le samedi, à trois heures de l'après-midi, elle aperçoit au loin Monsieur et Madame Goliath précédés de David (son fils Gérard), entraînés par la Royale Fanfare Saint-Martin.

Ils marchent tous lentement en direction de la Collégiale Saint-Julien, pendant que les cloches carillonnent à toutes volées.

Emue jusqu'aux larmes, Bertha est postée au second étage de sa boutique, pour mieux contempler le spectacle.

Bientôt, elle voit passer son petit David sous ses fenêtres.

Il est presque cinq heures de l'après-midi.

Sur la Grand' Place, une foule compacte attend devant l'Hôtel de Ville.

L'arrivée du berger et du géant philistin est saluée par un silence impressionnant.

Le Bourgmestre donne le signal et David, une nouvelle fois, va affronter son imposant rival.

Louis, qui a réussi tant bien que mal à se hisser avec Renée au-dessus de la foule, tremble à l'idée d'un échec de la part de David.

Au moment où la balle va atteindre son but, une main traîtresse obture en une fraction de seconde l'oculus du géant, et la balle rebondit en arrière.

Heureusement, l'un des arbitres a repéré la supercherie.

David a droit à un second essai qu'il transforme, cette fois-ci, en réussite.

Et la foule de lui faire un triomphe!

Mais, où est donc passée Renée?

Tout à l'heure, elle était bien juchée sur une terrasse, avec Louis à ses côtés...

A présent, elle a disparu.

Louis ne s'inquiète pas outre mesure et se dit:

« Elle est sûrement allée annoncer la nouvelle à sa maman.

Je vais la retrouver au magasin ».

Il ne s'inquiète donc pas pour la fillette et va rejoindre des connaissances venues de loin, pour partager ces moments de bonheur.

La fête se poursuit...

De retour à la quincaillerie que Bertha n'a pas quittée, Louis apprend que Renée est rentrée depuis bien longtemps...mais qu'elle n'a soufflé mot à sa mère du succès de son frère.

Bertha comprend et soupire:

« C'est dans son caractère.

Renée veut toujours être la meilleure.

Elle ne supporte pas que son frère attire l'attention sur lui.

Heureusement, elle va pouvoir se rattraper demain! »

D'un signe de tête, Louis acquiesce.

Décidément, cette « gamine » a un fichu caractère!

Ne ressemblerait-elle pas au grand-père paternel de Liège, César Elias?

A ce moment-là, on frappe à la porte.

C'est le Bourgmestre en personne, accompagné des échevins et du petit berger.

Ils félicitent une dernière fois Gérard, saluent sa maman et Louis, avant de repartir en calèche vers l'Hôtel de Ville.

Le petit David se précipite dans les bras de sa mère et de son oncle, en s'exclamant:

« Quelqu'un a voulu m'empêcher de réussir, mais on m'a laissé une deuxième chance et, victoire!

Maman, c'est pour vous que je l'ai fait! »

Emue de cet hommage spontané, Bertha laisse éclater sa joie:

« Ah, si votre père était encore là, comme il serait fier de vous! »

Pendant que Gérard raconte les derniers événements, Louis rejoint Renée, au second étage, au fin fond de sa chambre.

Elle est assise au pied de son lit et observe longuement les photos de son défunt père et de sa famille de Liège.

Son regard s'est arrêté tout particulièrement sur le portrait de son grand-père paternel, César Elias, arborant ses médailles de la guerre de 1870, où il s'est distingué, en éliminant quelques « Prussiens ».

Louis s'approche lentement d'elle et lui adresse la parole:

« Pourquoi avez-vous disparu sans rien me dire, au moment du combat avec Goliath?

Quelque chose vous a impressionnée?

Il fallait m'avertir que vous rentriez à la maison! »

S'apercevant de la présence de son oncle, la jeune fille qui, dans quelques jours, va célébrer ses 8 ans, trouve immédiatement la parade:

« J'étais impressionnée par la foule et, tout à coup, j'ai dû aller aux toilettes ».

Louis n'est pas dupe.

Il n'insiste pas et prie Renée de le suivre dans la salle à manger...

Le lendemain, dimanche, la fête se poursuit.

De bon matin, les participants sont rassemblés devant la gare et, à présent, c'est le tour de Renée.

Sa maman ajuste une dernière fois sa tenue de nymphe et elle va prendre place avec d'autres jeunes filles de son âge sur le char de Flore, spécialement décoré par Aglaé et conduit par Gustave.

Gérard, quant à lui, est devenu simple spectateur.

Contrairement à sa soeur, il ne bouge pas et reste sagement à côté de son oncle Louis.

Toute de blanc vêtue, un bouquet de violettes à la main, Renée redresse fièrement la tête, au milieu de ses compagnes.

A 9 heures 45 pile, le cortège s'ébranle au son des tambours.

Il prend la direction du centre ville, où la foule s'est à nouveau rassemblée, encore plus dense que la veille.

Bertha, Louis et Gérard ont regagné la rue aux Gades et attendent impatiemment le défilé.

Postés au second étage de la quincaillerie, dans la chambre de Renée, ils sont aux premières loges pour assister au cortège.

L'attente leur paraît interminable, mais ils finissent par apercevoir un mouvement de foule du côté de la Grand' Place.

Les pompiers et leur fanfare ouvrent la marche, suivis du Bourgmestre et de ses édiles, puis de l'Aigle à deux têtes, géant de plus de 3 mètres de haut et de 112 kilos (sans compter l'enfant porté sur son dos!).

L'Aigle bicéphale est impressionnant, mais l'enfant, minuscule, semble le diriger à sa guise.

Vêtu d'un habit bleu, d'une cape rouge et d'un bonnet à plume, le blondinet tient les rênes d'une main ferme.

Et l'imposant rapace noir commence à danser au son de la musique.

Bertha et Louis admirent la performance du porteur qui donne vie à cet animal emblématique de la cité millénaire.

L'Aigle s'éloigne et, après quelques géants, apparaît enfin le char de la déesse Flore.

Flore, sous un dais de style 1900, trône au-dessus d'un parterre de fleurs et de nymphes.

Vêtue d'une robe vert turquoise, elle répond aux vivats de la foule par de généreux sourires et des signes de la main.

Pendant ce temps, ses nymphes ne restent pas passives: elles jettent des brassées de fleurs alentour, vers les acclamations.

Renée, la plus proche de la déesse, s'est dressée sur la plus haute marche et jette un bouquet de roses en direction de sa maman qu'elle vient d'apercevoir à la fenêtre de sa chambre.

Gustave, le conducteur du char, aperçoit, lui aussi, Bertha, Louis et Gérard.

De sa casquette, il salue ses enfants, tout en flattant la croupe des deux percherons.

Le drapeau qui flotte au sommet du char arbore fièrement les couleurs de la Belgique qui vient de retrouver son indépendance.

Ces couleurs s'harmonisent parfaitement avec les voiles et les fleurs de ces demoiselles.

Déjà, le char de Flore n'est plus qu'un point à l'horizon.

De la fenêtre du second étage du magasin, Gérard a vu passer Ambiorix, Mademoiselle Victoire et le Cheval Bayard.

Mais, comme la plupart des spectateurs, il attend Goliath et sa femme qui vont danser sous ses yeux ébahis.

Bientôt, il aperçoit le casque étincelant, surmonté d'un dragon, du géant philistin et le voile immaculé de sa chaste épouse.

Les deux géants de plus de 3 mètres 50 et de plus de 110 kilos s'approchent lentement de la Collégiale, puis s'arrêtent juste sous la fenêtre de la quincaillerie.

L'un des porteurs sort alors discrètement de Goliath, pour être immédiatement remplacé par un autre porteur plus frais.

Gérard reconnaît aussitôt celui qui vient de laisser sa place à l'intérieur du géant: Richard Deroteleur!

Depuis quelque temps, le marchand de porcelaines ne passe plus au magasin et ne les salue plus, quand, par hasard, ils se croisent dans la rue.

L'enfant comprend qu'un certain malaise s'est installé entre Richard et sa maman et que ce malaise s'est vite transformé en rancune de la part du marchand de porcelaines.

Il a entendu certaines conversations entre Bertha et Renée et, lui aussi, préfère garder sa mère pour lui.

La réaction de Richard lui paraît maintenant évidente: il a voulu empêcher le petit berger David (Gérard) de terrasser Goliath (Richard, porteur à cet instant précis), en obturant une fraction de seconde l'oculus, de la paume de sa main droite.

Quel traître!

Dans son for intérieur, Gérard promet de venger cet affront.

Tout à sa rage, il ne prête pas la moindre attention à la danse des deux géants.

Cette danse clôt le cortège du matin.

Place, à présent, aux agapes!

Pour l'occasion, le comptoir de la quincaillerie a été déplacé, comme il y a quatre ans, mais cette fois pour fêter le retour du bonheur.

Bertha a réuni autour de la grande table sept convives: ses parents, ses frère et soeur, ses enfants et un cousin par alliance: Désiré Galand.

Passionné d'horticulture, « Désiré L'Truss (le finaud) » a aidé grandement Aglaé à décorer le char de Flore.

Les spectateurs ont longuement applaudi, au passage de la Déesse des Fleurs et des Jardins.

Désiré n'a pas eu, contrairement à Bertha (ils sont de la même génération), des parents honnêtes et travailleurs.

Son père a dilapidé le patrimoine familial et sa mère ne s'est pas occupée de son éducation.



Dès l'âge de 12 ans, on l'a mis au travail dans les fermes environnantes.

A 16 ans déjà, il binait les betteraves des campagnes françaises, à raison de douze heures par jour.

A 20 ans, le voilà devenu apprenti-jardinier, grâce à un stage en Belgique.

Mais, échappant au service militaire (il avait tiré un bon numéro), il revient malheureusement dans sa famille et subit son influence désastreuse.

Après des années de « braconne » et de petits boulots, il reprend une modeste métairie, un peu avant la déclaration de guerre de 1914.

Ses parents disparus, il s'adonne avec passion à son métier de jardinier et vend des fleurs, des légumes et des pommes de terre à une clientèle de plus en plus nombreuse.

Mais, il a un grave défaut qui ira en s'amplifiant: il aime trop les femmes!

Il faut dire que c'est une sorte de Don Juan aux cheveux blonds soyeux, aux yeux bleus, au nez droit et à la belle prestance.

Jeunes ou moins jeunes, les femmes ne peuvent rester insensibles à sa faconde et à son pouvoir de séduction.

Cependant, nulle ne veut de lui comme époux: il est devenu trop grippe-sou et trop exigeant, après toutes ces années de privation.

Il se lève alors de table et prend la parole:

« Je vais vous raconter ce qui m'est arrivé, quand j'étais serveur chez un traiteur de Bruges.

J'avais dans les 25 ans, et la plupart des femmes tombaient sans effort dans mes bras.

Pour honorer la tradition, les De Wilde, l'une des grandes fortunes de la ville, organisaient chaque année le Festin des Chasseurs dans leur propriété.

Cette année, le traiteur, chez qui je travaillais, et toute son équipe furent sollicités.

Je passai donc tout le samedi après-midi à dresser la table du banquet.

Jamais table ne fut si bien présentée!

Rien n'y manquait, et j'apportai un soin particulier aux bouquets de fleurs.

Le lendemain, le succès fut tel, que les convives ne tarirent pas d'éloges à l'égard de la maîtresse de maison.

Les convives partis, Madame De Wilde, flattée, convainquit sans difficulté son époux de me prendre à son service.

Je fus engagé sur-le-champ comme domestique.

Logé dans une maisonnette au fond du jardin, je devais m'occuper du parc et veiller à la décoration florale du château.

Au bout de deux mois, alors que je me trouvais dans la serre, en train de soigner les plantes exotiques, j'entendis quelqu'un s'approcher de moi à pas feutrés.

C'était Madame De Wilde en personne!

« Je voulais te faire une surprise, Désiré... »

D'habitude, Madame me vouvoyait.

Cette fois, elle me tutoyait!

Depuis quelque temps, je voyais bien que quelque chose avait changé dans son regard et qu'elle semblait tout excitée.

« De quelle surprise parlez-vous, Madame? »

« Je voudrais te remercier pour les soins que tu apportes à la propriété et te remettre une petite enveloppe ».

Sur ces mots, elle me tendit une enveloppe que j'ouvris immédiatement.

A l'intérieur, j'aperçus une forte somme d'argent.

Je refusai catégoriquement ce présent:

« Non, merci, Madame.

Ma plus belle récompense est de vous voir satisfaite.

Cela me suffit! »

Voyant ma détermination, la maîtresse de maison reprit l'enveloppe, la glissa dans son corsage et dit:

« Comme tu voudras, Désiré, mais, dis-moi ce qui te ferait vraiment plaisir? »

Pas une seconde, je n'hésitai et lui répondis:

« Rester le plus longtemps possible au service d'une Dame aussi charmante et attentionnée que vous! »

A ces mots, Madame De Wilde, qui n'avait jamais rien entendu de pareil de la part de son mari, devint rouge comme une pivoine et bredouilla:

« Monsieur vient de partir à la chasse avec quelques amis.

Il ne sera de retour que demain soir...»

« Dans ces conditions », lui dis-je, « rien ne nous empêche de nous amuser un peu... »

En proie au démon de midi, la châtelaine se contenta de prendre ma main et de la serrer très fort contre son coeur.

Je compris la signification de ce geste et l'entraînai dans ma maisonnette...

Le lendemain, Monsieur De Wilde s'aperçut vite du changement opéré chez sa femme.

Elle n'avait d'yeux que pour moi.

Le maître des lieux se fâcha et exigea une explication de son épouse.

On me convoqua sans tarder et je fus congédié séance tenante.

Heureusement, j'étais gai de nature, et je me consolai aussitôt dans les bras d'une autre!

La dernière phrase prononcée par Désiré paraît tellement cocasse que la tablée tout entière se met à rire à s'en dilater la rate.

Sur ces entrefaites, Olga apparaît avec la fameuse tarte à mastelle qui est servie exclusivement à la Ducasse.

Pendant que certains entament leur part, d'autres présentent leur « numéro ».

Renée et Gérard récitent à tour de rôle une fable en patois d'Ath.

A la fin de leur prestation, Gustave, le père de Bertha, leur donne la « pièce » et les félicite chaleureusement.

A son tour, il raconte une blague jouée à son frère Fernand, boucher à Ostende:

« Mes enfants, vous connaissez sûrement mon frère cadet, votre oncle Fernand?

Il n'y a pas plus vantard que lui!

Il y a quelques années, il est venu nous voir pendant la Ducasse et a prétendu savoir reconnaître l'origine de n'importe quelle viande.

C'est alors que je lui ai fait manger un excellent civet de lièvre.

Il en a repris deux fois.

Et, au moment de replier sa serviette, il a poussé un grand cri et a disparu précipitamment au fond du jardin.

Je venais de lui apporter la tête de l'animal qu'il venait de manger de si bon appétit: la tête d'un gros matou qui traînait par là depuis quelques jours! »

Les enfants ne paraissent pas beaucoup apprécier cette histoire et en réclament aussitôt une autre à leur grand-père Gustave.

Celui-ci s'exécute sans se faire prier.

« Quelques mois plus tard, Fernand est venu chercher ses étrennes, et je l'ai revu chez mes parents.

Il leur a assuré que j'étais le plus grand froussard de la terre et il m'a mis au défi: en plein hiver, je devais aller vers minuit creuser une tombe, en sortir un crâne et le ramener aussitôt à la maison, sans quoi j'étais bien un froussard.

Sans hésiter, je relevai le défi.

La nuit venue, je me dirige résolument vers le cimetière.

Un vent glacial me cingle le visage.

D'une main ferme, je pousse la grille rouillée du cimetière et me glisse à l'intérieur du séjour des morts.

La lune blafarde transforme le lieu en un spectacle lugubre et hallucinant.

A l'aide d'une pioche, je commence à creuser le sol d'une tombe abandonnée et, au douzième coup de minuit, ma pioche rencontre un objet dur que je reconnais, en l'extrayant de la terre: un crâne d'homme complet avec ses deux orbites.

J'entends alors une voix grave, du fond de la pénombre:

« Qui touche à ma tête? »

Sans perdre mon sang-froid, je réponds aussitôt:

« Tu peux la garder, ta tête, elle ne me revient pas! »

Et derechef, je la remets dans le trou que je rebouche.

En le rebouchant, j'en aperçois une seconde plus jolie et j'ajoute:

« Tu vois, Fernand (j'avais reconnu le timbre de sa voix), j'avais raison. Celle-ci me plaît davantage! »

La voix ne se fait plus entendre et je peux regagner la ferme sans encombre...

Le lendemain, Ernest, tout penaud, n'en mène pas large, lorsqu'il me voit arborer mon trophée devant toute la famille au complet.

Mais, Renée et Gérard n'ont pas attendu la fin de l'histoire et se sont endormis dans les bras de Bertha...

## UN HEUREUX EVENEMENT

Fin septembre 1936.

Dix-huit ans à peine se sont écoulés depuis la fin de la Grande Guerre et l'Allemagne, déjà, parle de prendre sa revanche.

Malgré les échos alarmants qui parviennent à Bertha, à propos des « Prussiens » et de la situation sociale instable en France, la commerçante de 51 ans maintenant, encore fort séduisante pour son âge, décide de prendre le train, pour assister à la naissance du premier enfant de Renée, au bord de la Riviera.

Avant de partir si loin (plus de 1000 kms !), elle donne ses dernières instructions à « Albert » et à son épouse, tous deux recrutés pour la seconder au magasin, il y a une dizaine d'années.

Son fils Gérard l'a accompagnée avec ses bagages à la gare d'Ath.

Après de nombreux changements de trains, voilà Bertha parvenue enfin du côté de Valence.

Epuisée par un tel voyage, elle ressent cependant une joie profonde: elle va revoir sa fille, après plusieurs mois de séparation, et assister à la naissance de son premier enfant.

Rien qu'à cette idée, les larmes lui montent aux yeux, et elle revit en imagination ses dernières années à Ath, avec Renée et Gérard.

Les revenus du commerce ont permis à Bertha de garantir à ses enfants d'excellentes études.

Après un long séjour dans un pensionnat de religieuses bretonnes, Renée, munie du Brevet Supérieur, a exercé quelque temps la fonction de gouvernante dans des familles aisées.

Jusqu'au fameux jour (il y a de cela deux ans), où, exhibant une photo d'identité extraite de son sac à mains, sa fille lui a dit d'un ton qui n'admettait pas de réplique:

« C'est lui! »

Une grosse larme a perlé alors de ses yeux et, sans un mot, elle a pris sa fille dans ses bras de mère.

A cet instant précis, elle savait que rien ne pourrait modifier la décision de son enfant chérie, à présent devenue femme.

En cette fin d'été, Bertha apprécie surtout la douceur du climat méditerranéen, alors que les premiers frimas apparaissent en Belgique.

Après une ultime correspondance à Marseille, la voyageuse voit enfin se profiler le terme de ce long trajet: Antibes.

Impatiente de retrouver sa fille et son gendre, la passagère en oublierait presque ses bagages dans le filet.

Heureusement, le contrôleur a l'oeil et lui signale de ne rien laisser dans son compartiment.

Bertha sollicite son aide, pour récupérer sa valise et son sac.

L'employé des chemins de fer, charmé par l'élégance et les manières distinguées de cette belle étrangère, s'exécute aussitôt et abandonne avec regrets la charmante dame sur le quai de la gare.

Au bout d'un court moment, la voyageuse aperçoit un militaire au milieu de la foule massée sur le quai: c'est lui, c'est son gendre « Aimé »!

Renée n'a vraisemblablement pas pu se déplacer.

L'accouchement est imminent.

Aimé, qui domine d'une bonne tête les gens rassemblés ici, vient de l'apercevoir et lui fait de grands signes.

Il se fraye rapidement un passage dans sa direction.



« Bienvenue à Antibes, bonne-maman!

Avez-vous fait bon voyage? »

Bertha, émue par le qualificatif la concernant, répond:

« J'ai déjà oublié tous les kilomètres parcourus, et je suis toute à la joie de cette naissance.

Comment se porte Renée? »

« Sa santé est toujours aussi fragile.

Elle souffre de brûlures d'estomac.

Mais, votre arrivée va sûrement lui remonter le moral.

D'après le docteur, la naissance ne devrait plus tarder ».

« Je suis si contente d'être auprès de vous, en ces circonstances!

Personnellement, j'aurais tant aimé que ma mère soit à mes côtés à Liège, à la naissance de Renée ».

Et sur ces mots, Bertha pénètre dans la traction noire qui va l'amener chez sa fille...

Quelques minutes plus tard, la voiture prend la direction de Nice et s'arrête devant une villa modeste, au nom évocateur: « Villa Mon Repos ».

Aussitôt, une femme d'une quarantaine d'années se précipite à la rencontre de Bertha et lui souhaite la bienvenue avec un accent chantant.

Aimé, quant à lui, dépose avec précaution les bagages de la voyageuse et rejoint aussitôt son régiment de Chasseurs Alpains.

La propriétaire de la villa attend que la traction ait disparu, pour entamer la conversation:

« Votre fille va être contente, peuchère!

Elle commençait à se faire du souci pour vous.

Un tel voyage et avec tous ces imprévus! »

« Je suis bien contente d'être arrivée.

Il faut avouer qu'avec vingt ans de moins...

Enfin, n'y pensons plus.

Vous avez vraiment de la chance de vivre dans un pays, où poussent les mimosas et les oeillets! »

« Mon mari travaille dans les primeurs et la parfumerie.

Il faut bien vivre, pardi!

Mais, je suppose que vous avez hâte de revoir Madame votre fille?

Elle doit être sur la terrasse, à l'ombre du palmier.

Veillez me suivre, s'il vous plaît ».

Impatiente de revoir Renée, Bertha abandonne provisoirement ses bagages dans l'entrée et suit les pas de Madame Nourri.

Après avoir emprunté un sentier qui contourne l'édifice, les deux femmes gravissent les quelques marches de la terrasse abritée du soleil et du mistral.

Installée confortablement sur une chaise longue avec des coussins, la future maman sirote un jus de tomates, tout en jetant des coups d'oeil furtifs vers le sentier.

En apercevant sa mère, elle pousse un cri de joie et tente, avec difficulté, de se lever.

Bertha intervient aussitôt:

« Ne vous donnez pas cette peine, ma fille!

Dans votre état, il vaut mieux rester allongée ».

Pendant que Bertha dispose en face de Renée un fauteuil en osier, la conversation se poursuit et la propriétaire regagne le premier étage de la villa.

« Je commençais à trouver le temps long, chère maman.

Aimé est souvent en manoeuvres dans les Hautes-Alpes avec son bataillon pendant plusieurs jours et vous me manquiez terriblement! »

« Rassurez-vous, ma fille, je suis là et je ne repartirai que quand le bébé sera né.

Mais, vous me paraissez fatiguée.

N'avez-vous point d'appétit?

Dormez-vous suffisamment? »

« Les premières semaines de ma grossesse, tout allait parfaitement bien.

Aimé et moi attendions notre vaisselle de Belgique.

Comme cela durait, durait, nous prenions nos repas sur du papier ou du carton, avec les moyens du bord.

D'un seul coup, j'ai eu une envie folle de fromage de Roquefort, si bien qu'Aimé a dû m'en procurer à chaque repas.

Quand j'y pense: pour moi, il a couru toutes les épiceries d'Antibes, à la recherche de ce fameux fromage!

Cependant, après quelques mois paisibles, j'ai ressenti de fortes crampes d'estomac ».

« Avez-vous consulté votre docteur? »

« Oui, bien sûr!

Il m'a dit que tout cela était normal, pour une première naissance: l'appréhension, sans doute ».

« Alors, vous devriez vous détendre et vous reposer ».

« C'est facile à dire, chère maman.

Mais, vous connaissez mon tempérament: je ne sais pas rester à me croiser les bras ».

« Je suis là pour vous le rappeler: pensez au petit être que vous portez! »

« Voilà que mes douleurs reprennent, maman.

Pouvez-vous m'aider à me relever?

D'ici que le moment soit arrivé! »

« Ne vous en faites pas ainsi, Renée!

Je vais vous accompagner à l'intérieur.

Tout se passera très bien, vous verrez ».

Agrippée au bras solide de sa mère, la jeune femme regagne cahin-caha sa chambre, tout en esquissant une grimace.

A peine arrivée, elle se précipite aux toilettes.

Bertha en profite pour ranger la chambre.

Madame Nourri apparaît alors avec les bagages:

« Si vous voulez bien me suivre, je vais vous montrer votre chambre, Madame ».

« Volontiers.

C'est gentil de vous occuper de moi ».

La propriétaire monte l'escalier jusqu'au second étage, ouvre une porte et pose les bagages de la Dame belge:

« Vous pourrez vous installer ici, dans la chambre de mon fils.

Il n'est pas là, en ce moment: il effectue son service militaire.

Vous pouvez aussi disposer d'un cabinet de toilette, juste à côté, avec serviette et gant, bien entendu.

Désirez-vous autre chose de particulier? »

« Vous me gêtez réellement!

Je suis comblée!

Mais, je trouve ma fille un peu fatiguée et elle a les traits tirés.

Qu'en pensez-vous? »

« C'est un premier enfant, vous savez, alors elle se fait du souci.

Heureusement, vous êtes arrivée et son moral va s'en ressentir.

Excusez-moi... à présent, je dois vous laisser, car je dois aller chercher ma commande de poissons au marché, pour la bouillabaisse.

Aimez-vous le poisson? »

« J'en raffole, mais je n'ai pas souvent l'occasion d'en manger: nous vivons trop loin de la mer ».

« Et avez-vous déjà goûté l'aïoli avec les légumes du pays? »

« Non, mais j'ai hâte de savourer toutes ces recettes provençales, moi qui viens d'un pays, où le soleil ne brille pas tous les jours! »

Sur ces derniers mots, Madame Nourri prend congé de son invitée et part en vélo au marché.

Bertha vient juste de ranger ses effets, lorsqu'elle entend un cri au rez-de-chaussée.

Elle a reconnu la voix de sa fille et descend quatre à quatre les deux étages, en se disant:

« Elle vient de perdre les eaux...le travail a commencé.

L'accouchement est pour bientôt.

Vivement qu' Aimé revienne avec la voiture! »

Un second cri oriente Bertha vers le cabinet de toilette.

Sa fille observe avec effroi quelque chose dans la cuvette:

« Maman, regardez, cela recommence, comme il y a cinq ans! »

Inquiète, la mère se penche et, d'un signe de tête, approuve le diagnostic de sa fille:

« Maintenant, je comprends mieux votre énervement et vos troubles digestifs.

On vous croyait débarrassée de ce parasite contracté au pensionnat.

Eh bien, il va falloir au plus vite recommencer le traitement! »

« Quelle horreur!

Le ver solitaire!

Moi, qui fais si attention à tout ce que je mange! »

« Vous ne serez soulagée de vos crampes d'estomac que quand vous en serez débarrassée.

...Et dire que l'enfant que vous portez est en concurrence directe avec ce méchant ver!

Où se trouve la pharmacie la plus proche, que je vous procure tout de suite le remède? »

« A cent mètres d'ici, en direction du centre-ville ».

« J'y vais de ce pas.

Avec l'extrait de fougères mâles (prenez-en, cette fois, une bonne dose), nous allons rapidement en être quitte.

Et il faudra vérifier que la tête est bien tombée, sinon il faudra recommencer le traitement ».

« Ne me parlez plus de viande de porc mal cuite! »

...Quelques jours après, la santé de Renée à peine rétablie, les vraies contractions de la maternité se manifestent.

Profitant de la présence d'Aimé (les grandes manoeuvres sont passées), Renée s'engouffre, un soir de septembre, dans la traction, suivie de Bertha.

Leurs deux valises les accompagnent dans la malle de la voiture.

Agrippé au volant, Aimé passe nerveusement les vitesses.

Il supporte difficilement les exclamations douloureuses de sa jeune épouse.

Parvenu à la maternité, il se gare tant bien que mal à cheval sur le trottoir et se précipite vers la portière de la passagère gémissante.

Pendant que Renée et Aimé se dirigent d'un pas hésitant vers l'accueil, Bertha attrape les deux valises et suit le couple.

Une religieuse à l'aspect revêche s'adresse aussitôt à la future mère:

« Si c'est pour une entrée, avez-vous réservé? »

« Plutôt deux fois qu'une! », lui répond aussitôt Aimé.

Cette réponse ne semble pas être du goût de la soeur à cornette:

« Je regrette de vous dire, Monsieur, que vous ne pourrez assister à l'accouchement: les hommes ne sont admis que le lendemain ».

Au lieu d'en prendre ombrage, Aimé semble soulagé par ces propos.

Il prétexte une mission urgente, pour abréger son passage à la maternité:

« Je dois encore régler deux ou trois choses importantes avec mon supérieur...

Je passerai demain matin, sans faute, pour voir si vous n'avez besoin de rien ».

Il embrasse longuement son épouse sur le front, salue Bertha d'un signe de la main et regagne immédiatement sa traction.

La religieuse tend alors un formulaire à Renée que celle -ci remplit scrupuleusement, malgré les douleurs qui se lisent sur son beau visage.

Pendant ce temps, Bertha l'encourage du mieux qu'elle peut.

Après une nuit d'insomnie, ponctuée de courtes rémissions, Renée finit par donner le jour à son premier enfant: un garçon, prénommé Noël.

La présence de Bertha à ses côtés lui a été d'un grand secours.

Alors que la jeune femme croyait sa dernière heure arrivée, sa mère lui épongeait le front, tout en la rassurant constamment.

Enfin, l'accouchement a eu lieu sans trop de difficultés au petit matin, au bout de plusieurs heures d'effort.

A présent, le bébé repose près de sa mère assoupie.

Bertha, qui n'a pas fermé l'oeil de la nuit, songe en elle-même:

« Mon rêve de toujours se réalise aujourd'hui: avoir une famille nombreuse, être entourée de nombreux petits-enfants.

Noël, tu es le premier d'entre eux!

Que tu es beau!

Si Henri, mon tendre époux, était encore de ce monde, il se réjouirait, comme moi, de ta venue, lui qui aimait tant les enfants! »

Sans le faire exprès, Bertha a prononcé cette dernière phrase à haute voix.

Renée l'entend et ouvre les yeux:

« Qui a parlé de mon cher papa?

C'est vous, maman?

Je le voyais justement en songe, et il me disait:

« Prends soin de ta maman, car sa vie n'a pas été toujours rose.

Elle a fait beaucoup de sacrifices pour toi et ton frère.

Tu lui dois bien cela! »

« Je lui ai promis de ne jamais vous abandonner ».

Sur ces dernières paroles, voilà qu'on frappe à la porte de la chambre: c'est Aimé qui vient aux nouvelles.

Cette fois, la soeur l'a laissé passer et il sait qu'il est devenu le père d'un beau petit garçon.



Après avoir embrassé la maman et salué Bertha, il aperçoit le berceau et s'extasie devant le nouveau-né qui lui ressemble tellement!

Renée et Bertha ne peuvent s'empêcher de sourire, en le voyant si embarrassé devant un être aussi fragile.

Avec la naissance de Noël, la villa « Mon Repos » devient rapidement la villa « Sans Repos »!

Le nouveau-né, qui pèse moins de 3 kilos, ne digère aucun lait, même pas celui de sa mère.

Heureusement, son père vient de recevoir l'ordre de rejoindre son bataillon, à la frontière italienne.

Il ne pourra rien ajouter à la confusion qui règne autour du nourrisson.

Bertha dispose encore de quelques jours, avant de repartir en Belgique.

Et dire que, depuis deux semaines qu'elle est ici, elle n'a toujours pas vu la mer!

La santé de son petit-fils est maintenant sa priorité.

Elle se renseigne et demande à Madame Nourri de lui procurer un presse-légumes.

A force de chercher, la propriétaire finit par trouver l'instrument-miracle, chez un vieux quincaillier d'Antibes.

Et Bertha de passer des heures à presser et à filtrer les aliments du bébé!

Deux jours avant le grand départ, Aimé revient du Mercantour, pour une permission.

Grâce aux bons soins de bonne-maman, son fils a pris du poids et a meilleure mine.

Pour remercier la grand-mère attentionnée, il l'emmène dans sa traction au Cap d'Antibes et sur la plage.

Pendant tout son séjour, Bertha s'est imaginé une immense plage de sable fin (comme il en existe à Ostende), bordée de palmiers et, oh surprise, que voit-elle?

Une modeste plage de gros galets, sans aucun grain de sable!

Elle s'écrie:

« Mais, il faut venir avec son matelas, pour être assis confortablement, ici!

Et si je ne retenais pas mon chapeau de paille, le mistral me l'emporterait au large... »

Aimé, lui, qui préfère de loin la haute montagne à l'élément liquide, rétorque:

« Vous êtes comme moi: vous préférez le plancher des vaches! »

Et de se mettre à rire tous deux sans retenue...

## LES LIENS SE RESSERRENT

De retour en Belgique, Bertha apprend que son père Gustave, maintenant âgé de 78 ans, est atteint d'un glaucome.

Sa vue baisse de jour en jour et il ne peut plus se rendre aux champs comme auparavant.

Aglaé, épuisée par toute une vie de durs labeurs, ne vaut guère mieux que lui.

Bertha réunit donc ses frère et soeur cadets, Louis et Olga, pour décider ensemble du sort des parents.

D'un commun accord, ils s'entendent pour vendre la ferme familiale et pour installer leurs chers parents à l'Hospice des Soeurs de la Charité d'Ath.

Gustave et Aglaé disposeront d'une vaste pièce meublée à leur guise et, surtout, des soins attentionnés de « Soeur Augustine ».

Renonçant bien volontiers à leur part d'héritage, Louis et Olga s'en remettent à leur soeur aînée pour régler toutes les démarches de cet événement majeur.

La camionnette Renault « Philomène », une fois de plus, sera sollicitée pour déménager les quelques meubles de la ferme...

A présent, Bertha se rend tous les jours de bonne heure à l'Hospice, afin de prendre des nouvelles des parents.

Cela fait déjà une semaine qu'ils sont installés.

Juste après avoir participé, comme d'habitude, aux matines de Saint-Julien, elle prend la direction de l'Hospice, non loin de chez elle.

Elle actionne la clochette et la lourde porte s'ouvre sur Soeur Augustine.

Celle-ci l'accueille avec un large sourire:

« Vos parents ont passé une excellente nuit.

Cela se voit tout de suite qu'ils ont eu la vie rude!

J'ai rarement eu des pensionnaires aussi faciles.

On dirait des jeunes mariés et ils n'arrêtent pas de plaisanter avec tout le monde! »

Ces paroles ont le don de rassurer Bertha.

Elle remercie chaleureusement la Soeur pour son dévouement et la suit sans plus attendre dans le dédale des couloirs.

La religieuse finit par s'arrêter devant une porte surmontée d'une simple inscription: « Gustave et Aglaé ».

Elle frappe discrètement trois coups et une voix, reconnaissable entre toutes, répond:

« C'est vous, ma Soeur? »

« Oui, une visite pour vous! »

« Je devine qui cela peut être.

Entrez, Bertha, nous vous attendions! »

Comme chaque matin, la fille aînée pénètre dans la pièce sobrement meublée d'un grand lit, d'une commode et d'une table, au moment précis où les premiers rayons de Phoebus éclairent ce havre de paix.

Pendant qu'Aglaé, aidée d'une religieuse, termine sa toilette, Gustave entame sa première pipe de la journée, confortablement calé dans son fauteuil de rotin, juste en face de la porte de la chambre.

« Quelles bonnes nouvelles venez-vous nous apprendre, aujourd'hui? »

Bertha embrasse tendrement son père, se débarrasse de son vieux manteau et s'assied en face de Gustave.

« Je suis heureuse de vous savoir en sécurité ici.

Je viens tout juste de recevoir une lettre d'Antibes.

Votre arrière-petit-fils Noël, que j'ai vu naître, devient tous les jours un peu plus vigoureux.

Sa mère espère bientôt venir vous le présenter.

Aimé, son père, quant à lui, est souvent en manoeuvres à la frontière italienne.

Rome et Berlin s'entendent de mieux en mieux et cela risque, un jour prochain, de nous tomber dessus!

Il voit d'un mauvais oeil l'accord entre Mussolini et Hitler ».

« Il a raison de s'inquiéter.

Il faudra songer, ma fille, à faire des provisions, comme en 14!

Et que deviennent les projets de mariage de Louis?

Si je ne me trompe pas, votre frère va sur ses 45 ans.

Il est temps qu'il se décide à prendre femme! »

« Je crois que le mariage avec Aline est fixé pour l'année prochaine ».

A ces mots, Aglaé, toujours aussi fraîche et coquette, surgit du cabinet de toilette et se précipite au cou de sa fille aînée.

« Quel bonheur de vous voir tous les matins ici, Bertha!

Rien de mieux que votre douce présence, pour bien commencer la journée! »

« A vrai dire, chère maman, je me faisais un peu de souci à votre sujet, il y a une semaine, lors de votre déménagement.

Je me demandais, si vous alliez vous habituer à votre nouvelle vie citadine, alors que vous avez toujours vécu à la campagne, au milieu de la nature et des animaux ».

« Rassurez-vous, ma fille.

Nous n'avons jamais été aussi heureux tous les deux.

N'est-ce pas, Gustave? »

Avant de répondre à la question, l'intéressé, devenu maintenant presque aveugle, tire une longue bouffée de sa pipe incandescente.

« C'est parfaitement exact.

Pour la première fois de notre existence, nous nous sentons en vacances, Aglaé et moi.

Il n'y a pas si longtemps de cela, il fallait se lever tôt et trimer sans relâche jusque fort tard, au rythme des saisons.

La terre est souvent ingrate, et nous ne récoltons pas toujours ce que nous avons semé avec peine.

A présent, nous ne nous soucions plus du lendemain: Dieu veille sur nous, et nous sommes servis comme des princes! »

« Je vois que Soeur Augustine vous gâte.

Elle vous met tous les jours des fleurs fraîches et parfumées dans ce vase que je reconnais.

Et que va-t-elle vous lire, aujourd'hui? »

La religieuse ouvre alors un épais volume broché, s'installe en face du couple attentif et répond:

« Quelques pages de la Légende Dorée, c'est ce que nos nouveaux pensionnaires réclament à cor et à cri ».

Bertha prend alors congé de ses parents, leur promet de revenir le lendemain sans faute, les embrasse tendrement et, pendant que Soeur Augustine entame la Vie des Saints, la fille aînée rejoint prestement la rue aux Gades...

Durant les trois années suivantes, malgré les contraintes du commerce, elle se rend quotidiennement, après l'office religieux, à l'Hospice, comme elle l'a promis.

Les quelques instants qu'elle partage avec ses parents sont précieux pour elle.

Elle a l'impression de se libérer d'une dette à leur égard: la dette de l'attention qu'ils lui ont toujours manifestée, en dépit de la modestie de leur condition de cultivateurs.

Renée et Gérard, ses enfants, sont à présent mariés et ont, chacun, un enfant.

A présent seule, Bertha est heureuse de se confier le plus souvent possible à ses parents, surtout à sa mère Aglaé.

C'est ainsi qu'un beau matin de printemps, Aglaé se promenant au bras de sa fille dans le parc arboré de l'Hospice, reçoit les dernières confidences de celle-ci:

« Devinez, chère maman, qui m'a rendu visite, hier, en fin de journée, au magasin? »

« Votre frère Louis et sa jeune épouse?

A moins que ce ne soit votre soeur Olga? »

« Non, mais quelqu'un qui m'aurait bien épousée, après le décès brutal d'Henri ».

« Richard? Richard Deroteleur? »

« Lui-même!

Cela faisait bien 20 ans au moins que je ne l'avais plus vu.

Certes, il a pris un peu d'embonpoint, ses cheveux grisonnent, mais il est toujours aussi vaillant et...amoureux! »

« Que lui avez-vous dit, ma chère enfant? »

« Je lui ai dit que j'avais compris une chose essentielle tout récemment: le sens exact de ma vie ».

« Oui, et quel est-il? »

« Vivre la vraie charité, être au service de mes parents, de mes frère et soeur, de mes enfants... ».

« Et que faites-vous, chère enfant, de votre bonheur personnel? »

« C'est exactement ce que m'a objecté Richard.

Il m'a aussi affirmé avec véhémence que ne s'occuper que du bonheur des autres pouvait être une forme d'orgueil.

Il a ajouté qu'il faut savoir recevoir et non pas seulement donner.

Je dois dire que, jusqu'à présent, je n'y avais guère songé.

Cela demande réflexion, n'est-ce pas, maman chérie? »

« Effectivement, il a raison: tant que vos enfants étaient jeunes, vous ne vouliez pas vous remarier, de peur de leur imposer un beau-père désagréable.

Mais, à présent qu'ils volent de leurs propres ailes... »

« Alors, vous croyez sincèrement, chère maman, que je devrais trahir la promesse faite à Henri, mon tendre époux, disparu il y a plus de 20 ans? »

« Au contraire, je crois qu'Henri serait fort heureux de vous voir retrouver la joie de vivre, aux côtés d'un homme qui a l'air honnête et fidèle ».

« Cependant, il y a un obstacle majeur à ce projet: quelle sera la réaction de Renée, ma fille, quand elle apprendra que je me suis rapprochée de Richard? »

« Je vous conseille, ma chère enfant, de ne rien lui dire pour le moment: elle ne supporte pas les hommes qui tournent autour de vous.

Depuis la mort de son père, elle défend sa mémoire, comme une louve défend ses petits.

N'oubliez pas qu'elle vit à des centaines de kilomètres de vous.



Continuez à fréquenter Richard, si cela vous fait du bien à tous les deux ».

« Je vous remercie, maman, pour ces conseils judicieux.

A mon tour, je dois avouer que Richard ne m'est pas indifférent...et il est toujours plus facile d'affronter les épreuves à deux, n'est-ce pas? »

Sur ces paroles, les deux femmes rejoignent la chambre où les attend Gustave pour la lecture quotidienne...

Au fur et mesure que les menaces allemandes se précisent sur l'Europe tout entière, Bertha s'inquiète à nouveau du ravitaillement de son commerce.

Il faut à tout prix constituer un stock de marchandises, en cas de blocus.

Richard lui propose alors de racheter la ferme des parents avec ses propres économies, d'autant plus que celle-ci est de nouveau en vente.

Il ne conservera que les bâtiments et cédera les terres à des cousins de Gustave.

Bertha trouve cette idée excellente.

En unissant leurs efforts, ils pourront mieux traverser la tourmente qui s'annonce.

D'autant plus que Richard ne tarde pas à vendre sa boutique et à s'installer juste à côté de la quincaillerie.

Les deux « complices » se voient, par conséquent, tous les jours et partagent souvent le repas du soir.

C'est l'occasion de se parler et de commenter les dernières nouvelles.

Nous sommes début septembre 1939.

Bertha a invité Richard chez elle, pour le dîner.

« Asseyez-vous donc, Richard, vous devez être bien fatigué par cette rude journée! »

« Vous pouvez le dire!

Avec mon frère, nous avons transporté quantité de caisses, pour les dissimuler dans la grange de vos parents ».

« Vous avez bien fait, car les nouvelles ne sont pas réjouissantes! »

Après l'Autriche et la Tchécoslovaquie, Hitler s'est emparé de la Pologne.

La Grande-Bretagne et la France viennent de déclarer la guerre au Reich.

J'ai bien peur qu'il ne soit trop tard et que nous revivions la tragédie de 14-18! »

« C'est pourquoi je continue à cacher des stocks de marchandises nous concernant tous deux.

Mais, que va devenir Renée, seule avec Noël loin de vous, si le conflit s'enlise? »

« Je viens justement de recevoir un courrier d'Antibes.

Je vais aller vous le chercher, pendant que vous buvez votre bière ».

Une fois Bertha retirée, Richard observe minutieusement les objets de la salle à manger.

Henri pourrait revenir à tout instant, car rien n'a vraiment changé depuis sa disparition prématurée.

Un grand portrait de mariage trône sur la cheminée de marbre rose.

Les deux époux semblent heureux pour l'éternité.

Richard s'approche lentement du cadre, pour l'examiner de plus près. Plongé dans ses pensées, il ne remarque pas que Bertha est déjà revenue avec la lettre. Comme pris en flagrant délit, il tressaille au bruit de ses pas et bredouille:

« Excusez-moi, Bertha! »

« Il n'y a pas de mal à cela. Grâce à Henri, j'ai vécu heureuse pendant quelque temps et j'ai eu deux magnifiques enfants, alors que vous, je suppose... »

« Mes parents se disputaient sans arrêt. Pour cette raison, je ne me suis jamais marié. Il n'y a qu'avec vous que je me sens vraiment bien, car vous êtes une personne douce et généreuse ».

« Richard, vous allez me faire rougir!

Ecoutez plutôt ce que m'écrit ma fille:

Chère maman,

Ce que je craignais depuis longtemps est arrivé: la guerre est déclarée à l'Allemagne!

Aimé vient d'être mobilisé et il a été expédié en Ecosse avec tout son régiment. De là, il doit être dirigé en Norvège, pour arrêter l'avancée allemande.

Le conflit risque de durer.

Je me sens seule et désemparée, avec Noël qui n'a que 3 ans.

Avant de partir pour Glasgow, Aimé m'a conseillé de me rapprocher de vous.

Il faut que je prenne rapidement une décision, avant que les routes ne soient coupées.

J'attends votre réponse avec impatience.

Votre petit-fils et moi-même avons hâte de vous revoir, ainsi que grand-papa et grand-maman! »

Votre fille qui vous aime tendrement

Renée

Voilà ma réponse:

Chère Renée,

Comme vous, je lis les journaux, et les nouvelles que j'apprends ne me rassurent guère.

La place d'une femme est, évidemment, auprès de son mari, mais, dans les circonstances exceptionnelles que vous me décrivez, il vaut certainement mieux se rapprocher de sa famille.

Je ne peux malheureusement pas abandonner mon commerce et mes parents, comme vous le savez, pour vous rejoindre sur la Côte.

Je vous propose donc de revenir habiter rue aux Gades avec Noël et d'y rester le temps nécessaire.

Le second étage est à votre entière disposition et je serais heureuse de revoir mon petit-fils que je n'ai pas revu depuis sa naissance.

Ne vous tracassez pas pour vos bagages.

Nous avons tout ce qu'il faut ici.

Avertissez-moi seulement de votre heure d'arrivée en gare de Bruxelles, que je puisse venir vous chercher avec la camionnette!

Votre maman qui vous attend impatiemment

Bertha »

A la fin de la lecture, Bertha, après un long silence, lève son beau regard bleu vers Richard, attendant sa réaction.

« Cette réponse me paraît parfaitement appropriée. J'ai cependant une objection à formuler ».

« Laquelle, Richard? »

« Vous ne parlez pas de notre relation. N'avez-vous pas peur de la réaction de votre fille, en nous voyant tous deux? »

« Ne vous inquiétez pas inutilement, Richard!

Renée a 28 ans maintenant.

Sa rencontre avec Aimé, il y a cinq ans, a été un véritable « coup de foudre ».

Elle comprend mieux ma situation aussi, depuis qu'elle a son fils Noël et qu'elle se retrouve seule comme moi, parfois pendant de longues semaines.

Dans une précédente lettre, je lui ai parlé de votre aimable compagnie et, vous le constatez, elle n'a rien répondu à cela ».

...Quelques semaines se sont écoulées.

Renée a retrouvé sa chambre de jeune fille au second étage de la quincaillerie et son fils de trois ans occupe à présent la chambre occupée autrefois par Gérard, le frère de Renée.

Les deux Antibois, après un interminable voyage en train, sont arrivés, munis simplement d'un sac et d'une valise. Inutile de se charger, puisque le conflit annoncé ne saurait durer éternellement!

A ce qu'on dit, la ligne Maginot protège efficacement la frontière à l'est, et le blocus naval imposé par les Alliés va rapidement affamer l'Allemagne.

Malgré tout, deux précautions valent mieux qu'une, et Bertha décide sa fille de se rendre chez sa belle-mère « Adèle », en Artois, à une centaine de kilomètres de là.

Quelle belle occasion de présenter à la grand-mère paternelle son petit-fils qu'elle n'a encore jamais vu!

Bertha confie le magasin à son commis Albert, devenu son homme de confiance et, au volant de « Philomène », prend la direction de la frontière française, avec Renée et Noël à ses côtés.

Malgré le mauvais état des routes pavées, ils parviennent au bout d'une heure à la frontière.

Le douanier français arrête le véhicule et, d'un air méfiant, demande à la conductrice:

« Avez-vous quelque chose à déclarer: alcool, tabac, café...? »

A ce moment, Noël qui vient juste de se réveiller, s'exclame tout haut:

« Nous n'avons que des pistolets, Monsieur le Douanier, et ils sont fourrés! »

Le fonctionnaire blêmit et, d'un ton menaçant, demande aux occupants de s'expliquer.

Bertha intervient aussitôt:

« N'ayez crainte, Monsieur le Douanier!

Mon petit-fils n'est qu'un enfant.

Il a voulu parler des casse-croûtes que nous allons déguster en route et que nous appelons « pistolets » dans notre pays! »

A demi-rassuré par ces propos, le fonctionnaire, après inspection, libère le passage au véhicule dont le losange, lui, ne prête pas à équivoque!

Une heure plus tard, la camionnette gravit une côte abrupte entourée de noirs terrils et de puits de mine.

Au sommet de cette côte se dresse une modeste bâtisse en briques rouges, entourée d'un jardinet et d'un clapier.

Le véhicule s'arrête devant la porte de la mesure, au moment précis où une femme sans âge apparaît sur le seuil, le chignon défait et arborant un tablier gris à pois blancs: Adèle!

Renée se précipite avec Noël dans les bras au devant de sa belle-mère, mais celle-ci ne la reconnaît pas tout de suite.

« Vous ne vous souvenez pas de moi? », s'extasie Renée, « je m'appelle Renée, la femme de votre fils cadet Aimé que vous avez marié à Ath, il y a quatre ans!

Et voici Noël, votre petit-fils de trois ans, né à Antibes! »

A ces mots, la grand-mère réagit enfin:

« Ah oui, Aimé, mon second fils engagé dans les Chasseurs Alpains!

Il aurait pu m'écrire un petit mot, de temps en temps!

Ce n'est pas comme son frère aîné que je vois tous les jours! »

Renée n'insiste pas.

Elle sait que les relations entre la mère (veuve, elle aussi) et son fils cadet n'ont jamais été faciles.

« Ne restez pas dehors dans le froid, venez vous réchauffer à l'intérieur ».

Pendant que Noël se dirige vers le clapier, les deux femmes pénètrent dans la cuisine-salle à manger, pièce sombre, où ronronne une bouilloire posée sur une cuisinière à charbon.

« Vous prendrez bien un peu de chicorée? »

« Pouvons-nous en profiter, pour sortir nos tartines? »

« Vous m'excuserez, mais je ne mange plus que des biscuits trempés dans la chicorée.

Vous avez vu l'état de mes dents? »

« Mais, bobonne Adèle, pourquoi ne pas vous faire soigner? »

« C'est que je n'en ai pas les moyens!

Si la Compagnie des Charbonnages ne me fournissait pas le logement et le combustible et si mon fils aîné, mineur de fond comme son père, ne m'aidait pas, je serais à la rue, comprenez-vous? »

A cet instant, un cri perçant parvient aux oreilles des trois femmes.

Renée se précipite en direction du clapier et comprend immédiatement la raison de ce vacarme: Noël a ouvert la porte grillagée d'une cage et a voulu s'emparer d'un lapereau nouveau-né.

Rapide comme l'éclair, la mère lapine l'a mordu au doigt, pour protéger son petit.

La morsure est bénigne, mais l'effet de surprise est total.

Renée et Bertha ont à présent du mal à maîtriser l'enfant qui menace de tout casser, pour venger cet affront.

C'est alors qu'Adèle, accourue sur les lieux, s'écrie:

« Je crois voir Aimé, son père, au même âge!

Il fallait le surveiller en permanence, celui-là!

Toujours en train de faire une bêtise, alors que son pauvre père souffrait du mal des mineurs et crachait du sang.

Il piétinait mes scaroles et je n'ai plus mis que des patates en culture! »

Affublé d'un gros bandage au doigt, Noël a fini par s'endormir dans la chambre de l'aïeule, une pièce exigüe, encombrée et sans lumière.

Renée et Bertha en profitent pour s'entretenir de la guerre avec Adèle.

Elles apprennent que la vieille femme n'a pris aucune précaution pour l'avenir.

Pendant que l'enfant dort paisiblement, elles vont au village voisin acheter toutes sortes de provisions (pâtes, riz, farine, sucre, huile, conserves, café...), en prévision de futures restrictions.

Et elles n'ont pas tort, car qui se douterait que la guerre va durer plus de cinq ans?



Au moment de quitter Adèle, Renée, dans un élan de générosité, lui lance:

« Je ferai en sorte que vous ayez régulièrement de nos nouvelles et que vous ne manquiez de rien.

Croyez qu'Aimé pense souvent à vous, même s'il ne vous écrit pas.

Moi-même, j'attends son courrier avec impatience, depuis qu'il est parti en Ecosse! »

...De retour à Ath, Renée aperçoit un pli qu'elle attendait depuis longtemps dans la boîte aux lettres du magasin.

Il s'agit d'une lettre d'Aimé.

D'un coup sec, elle déchire l'enveloppe tamponnée par la Poste aux Armées et lit:

« Ma très chère Renée,

Je suis bien content de vous savoir , toi et notre jeune fils, en sûreté en Belgique.

Après des semaines d'attente en Ecosse, nous venons d'apprendre que la Norvège, après la Pologne, vient de tomber entre les griffes des Allemands.

Par conséquent, il n'est plus temps de courir au secours de pays lointains.

D'un jour à l'autre, je m'attends à regagner la Mère patrie qu'il faudra à son tour protéger de l'appétit sans limite du tyran nazi.

Patience, ma chère Renée!

Nous vaincrons bientôt et je viendrai célébrer avec vous la victoire, en présence de nos chers parents.

Vous en saurez plus dans quelques jours.

Ah, que j'aimerais vous serrer dans mes bras et vous couvrir de baisers!

Votre Aimé pour la vie

A la fin de la lecture, visiblement émue, Renée va se réfugier dans sa chambre, devant son piano.

Interprétant son air préféré, elle peut exprimer ainsi ses angoisses et la douleur de la séparation.

Au bout d'un long moment, elle regagne le premier étage.

Noël se jette dans ses bras, tout en disant d'un ton de reproche:

« Je veux revoir papa, je veux revoir papa, tout de suite! »

Tout en caressant cette tête blonde si semblable à celle du cher absent, Renée cherche à le rassurer en même temps qu'elle-même:

« Ne t'inquiète pas, Noël chéri, ton papa va bientôt revenir et alors, tu pourras essayer son beau béret et marcher au rythme des Chasseurs! »

Ces quelques paroles ont le don de calmer l'enfant qui s'endort instantanément dans les bras de sa mère.

Mais, la roue de l'histoire tourne parfois bien vite.

Alors que la neutralité de la Belgique a été violée une première fois en 14, elle l'est à nouveau en mai 40.

Aimé et son bataillon, pris en tenailles par l'ennemi dans la vallée de la Somme, harcelés nuit et jour par les Stukas et coupés de leur commandement, sont obligés de se rendre, sans avoir vraiment combattu.

L'Armistice est signé le 22 juin 40 et une impressionnante cohorte de prisonniers français se dirige à pas lents vers l'Allemagne triomphante.

Parmi eux se trouve Aimé.

Le convoi des prisonniers s'arrête à Bruges, au moment précis où Richard Deroteleur, démobilisé, vient rendre visite à son frère, marchand de bétail.

Celui-ci dispose d'un accès permanent au camp de prisonniers, car il faut ravitailler les cadres allemands en viande fraîche.

Les deux frères décident rapidement d'un plan.

Comme convenu, ils viennent livrer au lever du jour une dizaine de porcs dans une fourgonnette banalisée.

Prévenue par ses supérieurs, la sentinelle les laisse entrer sans difficulté dans l'enceinte du camp.

L'intendant vérifie le chargement et, pendant qu'il règle son montant au commerçant, Richard se dirige discrètement vers le Bloc où se trouve Aimé.

Bien renseigné par Renée, il connaît parfaitement les habitudes du sergent-chef à cette heure matinale.

Effectivement, c'est bien lui sur le palier de la porte, en train de fumer sa première « Troupe » de la journée, alors que le reste du camp dort encore profondément.

D'un simple signe de la main, Richard se fait reconnaître et invite Aimé à le suivre.

Ils se dirigent tous deux à pas rapides vers la fourgonnette dont le moteur tourne à nouveau.

D'un bond, Aimé saute à l'arrière du véhicule.

Les portes claquent et les voilà tous trois à l'extérieur du camp.

Une embarcation les attend à Ostende, pour gagner les Iles Britanniques.

Ne voyant plus revenir Richard, Bertha finit par savoir ce qui s'est passé.

Aussitôt, elle rassure sa fille sur le sort de son époux: Aimé est en lieu sûr, à Londres et il prépare le futur débarquement des Alliés.

Cependant, il faut garantir le quotidien.

Richard a pris soin de donner à Bertha un double de ses clés et il lui a indiqué où il avait dissimulé les stocks de marchandises dans la grange familiale.

...Durant ces quatre années d'occupation, la quincaillerie ne manquera de rien et la camionnette continuera de rouler...tant que les occupants ne vérifieront pas le niveau de leurs propres réservoirs d'essence!

Cette fois-ci, aucun officier allemand n'occupe plus le second étage, mais Bertha peut compter sur sa voisine, la pharmacienne qui, très sollicitée par les officiers de la Wehrmacht, leur demande, en échange de quelques produits plus ou moins licites, du carburant pour la camionnette.

Le marché noir est florissant.

Les wagons pleins de marchandises réquisitionnées par l'occupant sont régulièrement « visités » par les résistants belges.

Grâce à ce commerce parallèle, certains s'enrichissent et profitent de la guerre.

Ce n'est pas le cas de Bertha qui, malgré les circonstances, n'augmente pas ses prix et conserve sa clientèle, en attendant des jours meilleurs.

Heureusement, ses parents ne souffrent pas des rationnements et elle peut les voir quand elle veut.

Maintenant qu'elle sent peu à peu ses forces décliner, elle a chargé Renée de la remplacer tous les matins, à l'Hospice.

Noël l'accompagne volontiers chez ses arrière-grands-parents.

Il veut faire « l'homme » et ne craint pas de demander chaque fois à Soeur Augustine:

« Je pourrais voir celui qui est mort cette nuit? »

Pour lui, c'est devenu « l'attraction » du jour.

...Pendant ces cinq années d'occupation, les femmes s'organisent en l'absence des hommes.

Alors que Bertha, aidée de son commis Albert, s'active au magasin, Renée se déplace en permanence.

Il faut qu'elle se rende régulièrement à l'Hospice, car ses grands-parents l'attendent impatiemment.

Depuis son arrivée à Ath, elle a pris le relais de Bertha auprès des aïeux.

Pour une fois, Gustave n'est pas confortablement calé dans son fauteuil, en face de la porte d'entrée.

Aglaé semble sortie dans le parc pour la promenade matinale.

L'ancêtre, devenu à présent entièrement aveugle, a entendu Renée ouvrir délicatement la porte.

Il lui fait signe d'approcher:

« Savez-vous bien, ma petite, ce que j'ai rêvé cette nuit? »

« Dites-le-moi, Bon-papa, je brûle de vous entendre! »

« J'ai rêvé que Saint Pierre en personne venait me chercher, pour entrer au Paradis! Et ce qu'il y avait de curieux, c'était la forme de sa clé! »

« Oui, et quelle forme avait-elle? »

« La forme d'un « T », d'un énorme « T », comme la Croix du Christ! Alors, je me suis dit que c'était peut-être la dernière lettre de l'énigme que vous allez découvrir, ta maman et toi! »

« Je vais en parler à maman. Jusqu'à présent, j'ignorais qu'elle savait tout cela ».

« Oui, je sens qu'il est grand temps qu'elle te parle à toi, sa descendante directe! »

## LE SENS D'UNE VIE

Ath, mars 1947.

Depuis la victoire des Alliés et la capitulation allemande, bien des choses ont changé pour Bertha.

Ses parents ont disparu, tour à tour, à quelques mois d'intervalle, à un âge respectable et dans leur sommeil.

Grâce à son aide bienveillante, ses frère et soeur ont traversé vaillamment toutes sortes d'épreuves.

Son fils, Gérard, exilé pour cinq ans au Congo, à cause de la guerre, a rejoint définitivement sa famille en Belgique.

Quant à sa fille Renée, elle a retrouvé avec bonheur son époux, à la Libération.

Avec leur fils Noël de 11 ans, ils vivent à présent près de Lille, dans une grande maison, à une cinquantaine de kilomètres seulement d'Ath.

Bertha entame sa soixante-deuxième année et elle se sent très fatiguée.

C'est alors que survient le drame: un matin, elle ne peut plus se lever. Une paralysie du côté droit vient de l'atteindre en quelques secondes.

Elle appelle au secours et son commis finit par l'entendre.

Le docteur apparaît un moment plus tard, mais ne peut que constater les faits: Bertha est atteinte d'hémiplégie.

Désormais, elle devra rester allongée et ne pourra plus exercer son métier.

A cette annonce, malgré son courage, la pauvre femme ne peut retenir ses larmes et demande à voir son fils.

Gérard apparaît à son tour, très ému.

Avec beaucoup d'efforts, Bertha réussit à prononcer le nom de Renée.

Gérard comprend aussitôt que sa mère désire revoir sa fille au plus vite.

Sans perdre de temps, il se précipite à la Poste et télégraphie:  
« Maman fatiguée – réclame ta présence – affectueux baisers - Gérard ».

La jeune femme de 36 ans maintenant comprend tout de suite le message.

Elle a juste le temps d'avertir son mari qu'elle va s'absenter quelques jours.

Leur fils est interne au lycée depuis le mois de septembre.

Munie d'une simple valise de toile, Renée, le coeur battant, prend immédiatement le train en direction de la Belgique.

A présent, la voilà qui grimpe précipitamment l'escalier qui mène à la chambre de Bertha.

Contrairement à son habitude, sa vaillante mère ne l'attend pas avec un large sourire.

Avertie par son frère de l'état de santé de Bertha, Renée hésite un instant, puis frappe discrètement à la porte de la chambre.

Une sorte de râle lui répond aussitôt.

La jeune femme se précipite alors à l'intérieur de la pièce plongée dans une demi-obscurité.

Elle aperçoit une forme recroquevillée sous une épaisse couverture de laine.

Est-il possible que cette forme soit sa mère qu'elle a connue, il y a peu de temps encore, debout et si forte?

parvient à ouvrir la bouche et retrouve miraculeusement la parole:  
« Comme je suis heureuse de vous revoir, ma chère Renée!  
Aidez-moi, je vous prie, à me redresser.  
J'ai d'importantes choses à vous dire, avant qu'il ne soit trop  
tard ».

La jeune femme s'approche alors du lit et place correctement  
les deux oreillers qui soutiennent la tête de sa mère.

Aussitôt, celle-ci se sent mieux et reprend la conversation:

« Désolée de vous avoir bousculée, ma chère enfant, mais je  
n'avais pas le choix.

Je sens que mes jours sont comptés, et ce que je vais vous dire  
est de la plus haute importance ».

Renée tire un peu les rideaux, afin de laisser la lumière pénétrer  
dans la pièce.

Puis, elle enlève son manteau, le pose au pied du lit et approche  
une chaise de la tête de sa mère.

« Que vous est-il arrivé, chère maman, alors que vous  
paraissiez en excellente santé à Noël? »

« Je pense que je suis usée et que je n'en ai plus pour bien  
longtemps ».

« Mais, maman, vous n'avez même pas 62 ans!

Vous avez sûrement encore de longues années à vivre, si j'en  
juge par l'âge que grand-papa et grand-maman ont atteint, avant de  
nous quitter !»

« Effectivement, chère enfant, ils sont partis respectivement à  
87 et 88 ans, alors qu'ils avaient trimé toute leur vie à la  
campagne ».



« Je me souviens d'eux encore, il y a deux ans.

Grand-papa Gustave plaisantait toujours autant devant Grand-maman Aglaé qui, pour un oui, pour un non, riait aux éclats ».

« Mon père prétendait que, dans le parc des soeurs, il avait aperçu une curieuse fleur en forme de pipe et que, fait étrange, de la fumée s'en échappait de temps en temps!

Maman, toujours aussi bon public, écarquillait les yeux à cette révélation, pendant que nous pouffions de rire ».

« Et pourquoi ne vous êtes-vous jamais remariée, chère maman? »

« J'étais follement amoureuse de votre père, et nous nous étions promis fidélité jusqu'à la mort.

Bien sûr, avec le temps, je me suis sentie souvent seule: m'occuper de vous deux, du magasin, des parents, tout cela me paraissait parfois au-dessus de mes forces, mais savez-vous ce qui m'a tenue debout? »

« J'aimerais bien le savoir, maman, car moi-même je ne crois pas que j'aurais tenu aussi longtemps ».

« La foi! La foi dans un avenir meilleur pour mes enfants, mes frère et soeur, mes parents et la fidélité dans la parole donnée à mon tendre époux, lui qui a tout sacrifié pour me suivre à Ath et ouvrir ce commerce ».

« Maintenant, je comprends mieux, chère maman, pourquoi vous paraissiez si préoccupée par moments: vous ne pensiez qu'à nous, qu'à notre bien-être! »

« Détrompez-vous, Renée, j'ai bien failli fléchir à plusieurs reprises.

Vous souvenez-vous de Richard, Richard Deroteleur? »

empressée? »

« Eh bien, j'étais sur le point de céder à ses avances, lorsque vous êtes intervenue brutalement.

Vous en souvenez-vous? »

« A présent, je le reconnais humblement. Je ne pensais qu'à une seule chose: vous garder pour moi toute seule!

Je reconnais que j'étais bien égoïste, mais vous n'auriez pas dû m'écouter! »

« Richard était un solide gaillard, vaillant et honnête.

Il a toujours été à mes côtés, quand je traversais des difficultés ».

« Si ma mémoire est bonne, chère maman, c'est bien lui qui vous a vendu la camionnette Renault et qui vous a initiée à la conduite automobile? »

« C'est exact, et il m'a rendu encore de multiples services pendant la dernière guerre ».

« N'est-ce pas lui aussi, maman, qui a permis à mon époux de s'échapper du camp de prisonniers de Bruges, afin de gagner Londres et de préparer la victoire des Alliés? »

« En effet, tout cela est à mettre à son crédit.

Mais, depuis la fin du conflit, il a vendu son magasin et, à mon grand regret, je ne l'ai plus jamais revu.

J'aurais tant aimé le remercier pour son dévouement sans limites!

Qui sait, peut-être a-t-il rencontré une compagne digne de lui et qu'il a enfin trouvé le bonheur? »

« Mais, vous, maman, avez-vous été véritablement heureuse? »

« Pendant les cinq courtes années passées avec votre père, j'ai été parfaitement heureuse.

Malgré nos nombreuses difficultés (mésentente avec sa famille, démarrage de la quincaillerie, imminence de la guerre de 14...), nous nous épaulions constamment.

Vous êtes d'abord née, puis votre frère a suivi, moins d'un an après vous.

Je désirais avoir beaucoup d'enfants.

Je les voyais déjà peupler la maison de leurs rires et de leurs jeux.

Henri et moi formions un couple en parfaite harmonie.

Sa disparition prématurée a bouleversé ma vie...

Peu de temps avant sa mort, il m'a fait promettre, quelles que soient les circonstances, de vous assurer un avenir meilleur que le sien.

En dépit des événements, j'ai tenu ma promesse: vous n'avez jamais manqué de rien et j'ai fait en sorte que vous ne souffriez pas trop de l'absence d'un père ».

« Malgré les contraintes de votre commerce, maman, vous nous avez choyés.

Gérard et moi avons fréquenté les meilleures écoles d'Ath et avons reçu la meilleure instruction possible.

En ce qui me concerne, mon éducation a été complète et je vous en serai reconnaissante toute ma vie.

C'est l'éducation que vous auriez méritée d'avoir, si vos parents avaient eu les moyens de vous l'offrir! »

« A mon époque, seuls les riches pouvaient se permettre d'envoyer leurs enfants en pension .

J'ai fait cet effort, pour que vous ayez une meilleure situation que nous et pour réaliser ma promesse ».

« J'espère, chère maman, que j'ai été à la hauteur de vos espérances! »

« Oh que oui, mille fois!

Vous étiez toujours parmi les premières de votre pensionnat et j'étais fière de votre succès au Brevet Supérieur!

En sortant du pensionnat, vous avez trouvé sans peine une place de gouvernante dans un château ».

« Grâce à vous, maman, qui m'avez constamment encouragée, j'ai appris le dessin, la poésie, le violon et...la sténographie! »

« Aucune matière n'est à négliger et il faut marcher avec son temps ».

« Cependant, maman, je vous ai vue un jour pleurer...

Pour quelle raison? »

« Parce que vous m'avez tendu un portrait d'homme et vous m'avez dit simplement: « C'est lui! ».

Immédiatement, j'ai compris que nous ne nous verrions plus aussi souvent et que votre coeur était pris ».

« Très vite, cependant, chère maman, vous avez réagi et m'avez répondu: « Si c'est votre destinée, ma fille, suivez-la et surtout, ne regardez pas en arrière! ».

« De mon côté, c'est ce que j'ai toujours essayé de faire, tout en aidant les plus malheureux que moi ».

« En effet, maman, que de pauvres gens avez-vous soutenus durant votre existence, particulièrement pendant la dernière guerre!

Je me souviens surtout de ce client artiste-peintre à qui vous avez cédé une bouilloire contre l'un de ses tableaux, sans compter toutes les fois, où vous avez effacé d'un trait de plume les multiples crédits qu'on vous devait ».

« Vous ne savez pas tout, chère Renée.

Vous souvenez-vous que, durant le conflit, je ne vous ai jamais emmenée avec ma camionnette à la ferme des grands-parents? »

« Effectivement, maman.

Vous ne faisiez qu'un aller-retour, afin de vous réapprovisionner en marchandises pour le magasin ».

« C'est ce que je vous disais.

En réalité, je profitais de l'occasion, pour rendre visite à une famille juive traquée par la Gestapo.

Cette famille m'avait été confiée par les religieuses de l'Hospice qui ne pouvaient les cacher davantage, sous peine de terribles représailles.

Je leur ai donc proposé d'habiter discrètement à la ferme, comme s'ils étaient mes propres cousins ».

« Mais, maman, que sont-ils devenus, à la fin de la guerre? »

« Ils sont partis vivre dans le tout jeune Etat d'Israël et je reçois régulièrement de leurs nouvelles ».

« Et moi qui croyais, à cette époque, que vous ne pensiez qu'à sauver votre commerce!

Pardonnez-moi, chère maman, d'avoir été si injuste à votre égard! »

« Je ne tenais pas à ce que vous preniez des risques, vous et votre fils.

Il fallait que votre époux vous retrouve tous deux sains et saufs à la fin des hostilités ».

« Cependant, maman, si ma mémoire est bonne, Grand-papa m'a dit de vous interroger sur un secret que vous êtes la seule à connaître ».

« Vous avez raison, ma fille. Il est grand temps que je vous le transmette, car je sens mes forces décliner de jour en jour.

Il y a fort longtemps, mon père Gustave a fait un rêve étrange.

Un ange lui est apparu et lui a révélé, sous forme d'énigme, la voie du bonheur.

Cette voie était inscrite sur une banderole que l'ange a déroulée sous ses yeux.

Mon père a lu la première lettre de l'énigme, un « B », mais le reste était caché à son regard.

Avant de disparaître, l'ange a demandé à mon père de transmettre ce message à ses descendants.

C'est pourquoi, aujourd'hui, je suis en mesure de vous donner les deux premiers mots de l'énigme: « BON » et « TROT ».

A vous, chère Renée, de prendre le flambeau et de poursuivre les recherches! »

« Je vous remercie, maman, de me faire confiance.

Mais, tout à coup, je me souviens avoir déjà entendu ces deux mots, de la bouche de mon parrain Louis, votre frère.

Dans ses moments perdus, il a dressé un arbre généalogique de votre famille et a fait une découverte surprenante: vous descendez directement du fondateur du Collège de Bay à Louvain, au XVI<sup>ème</sup> siècle!

Et quelle était la devise adoptée par cette famille ?

« Bon trot du Bay »

Etonnant, non? »

« Je suis infiniment reconnaissante à Dieu de m'avoir révélé le secret de l'énigme, avant de quitter ce monde.

Mais, qui avait-il d'autre sur les armoiries de la famille de Bay? »

« Un ange (vraisemblablement l'archange Michel, puisque le fondateur s'appelait Michel), celui-là même qui est apparu vraisemblablement dans le rêve de Grand-papa.

Il pointait son index droit vers le ciel, tandis que le gauche était dirigé vers la terre.

Au centre, apparaissait une herse et sur les côtés jaillissait une profusion de plantes ».

« Et qu'est-ce que Louis a découvert d'autre?

J'ai hâte de tout savoir sur cette famille de Bay! »

« Attendez, chère maman, j'ai ici dans mon sac le commentaire de cette devise ».

Renée se précipite sur son sac à main, l'ouvre et en sort un vieux parchemin qu'elle déroule soigneusement.

Elle lit ce qui suit:

« Dans le principe, l'écu adopté par cette famille bourgeoise portait une herse, indice de sa condition agricole, avec la devise:

« Debay bon trot » en travers de la herse, avec le commentaire suivant:

« Les Debay ont été bon trot, pour fonder savoir six oncles et neveux, tous fils de bons censiers et laboureurs, lesquels ont fondé un collège et plusieurs bourses à Louvain pour leurs parents, afin qu'ils courent aussi bon trot au sacerdoce, droit et médecine, pour conduire le peuple aux tabernacles éternels et ont ainsi labouré pour le ciel ».

« Et savez-vous ce que Parrain Louis a encore découvert, grâce à ses recherches? »

« Parlez, ma fille, j'ai hâte d'en apprendre davantage! »

« Le fondateur du Collège de Louvain, Michel de Bay, était Docteur en théologie et a participé activement au Concile de Trente.

Il a contribué à restaurer la discipline dans l'Eglise romaine, à la suite de la Réforme protestante ».

« Mais, pourquoi cette devise: « Bon trot du Bay », ma chère Renée? »

« Là, encore, Parrain Louis m'a suggéré une explication:

le trot étant le milieu entre le pas et le galop, il semble qu'en adoptant le trot, on évite et la lenteur du pas et la précipitation du galop, qui sont deux écueils à éviter dans la vie.

Que pensez-vous, maman, de cette interprétation? »

« Elle me satisfait pleinement.

Je remercie le Ciel de m'avoir révélé tout cela.

Maintenant, chère Renée, c'est à vous de vous inspirer de cette devise! »

« Je poursuivrai la tâche de mes ancêtres, maman chérie, je vous en fais serment, devant le crucifix qui vous regarde avec une infinie tendresse ...»



# L'HERITAGE

I	PREFACE.....	page 2
II	LE SONGE.....	page 4
III	L'EVEIL DES SENS.....	page 26
IV	LIEGE.....	page 45
V	LA TEMPETE.....	page 65
VI	PHILEMONE.....	page 86
VII	LA FIN D'UNE EPOQUE.....	page 108
VIII	UN HEUREUX EVENEMENT.....	page 127
IX	LES LIENS SE RESSERRENT.....	page 139
X	LE SENS D'UNE VIE.....	page 158

Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé ne peut être que fortuite.

Imprimé sur les presses .....

Auto-édité. Tout droit de reproduction, de traduction, réservé pour tout pays.